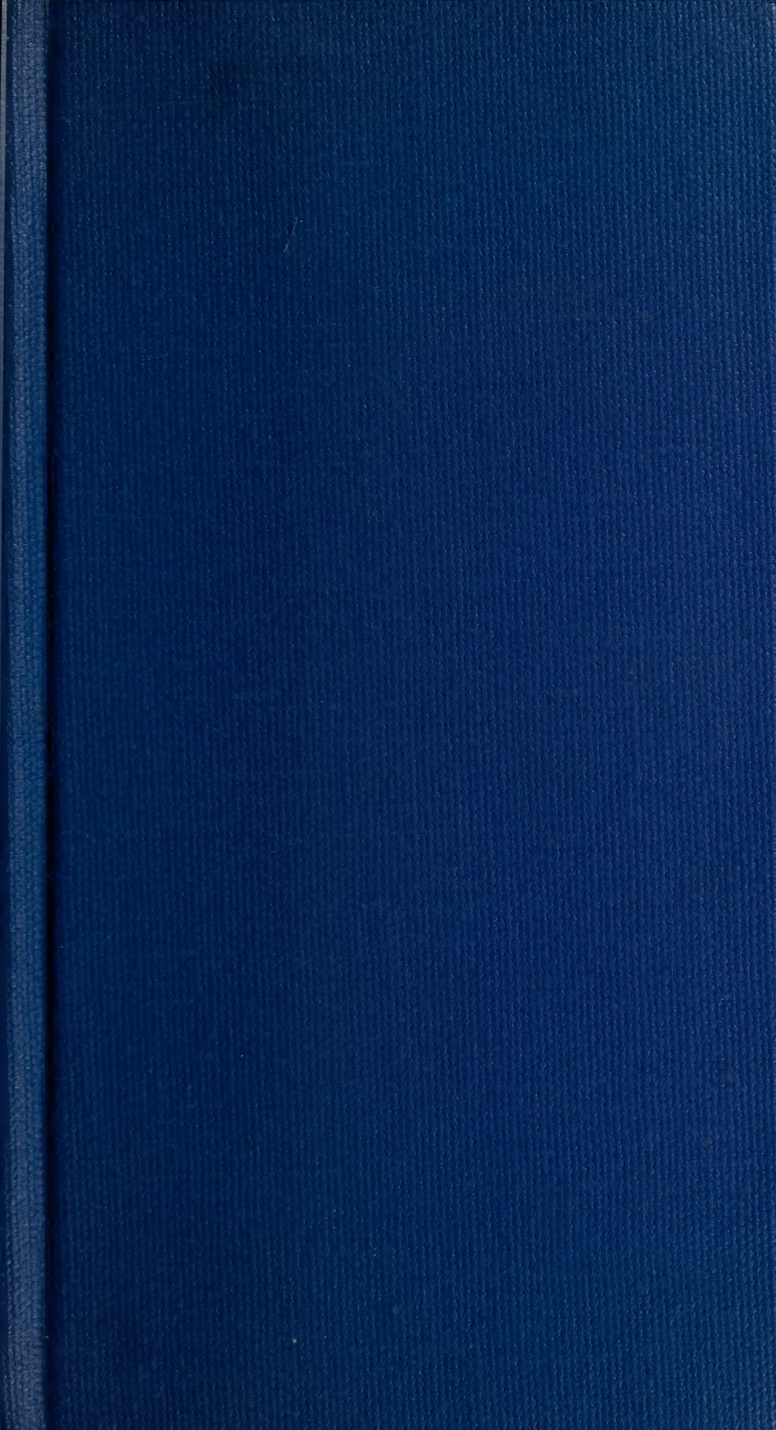


L'Offensive



" Petite Bibliothèque de la Famille "

ALBÉRICH-CHABROL

L'Offensive

Illustration d'après M. Georges Scott.



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

ROMANS PUBLIÉS
DANS CETTE COLLECTION

BROCHÉS : 3 FR. 50. — CARTONNÉS : 5 FR.

Un Peu, Beaucoup, Passionnément (Couronné par l'Académie Française).. par Mme LESCOT.
Fêlure d'Ame.. par Mme LESCOT.
Les Vaines promesses.. par Mme LESCOT.
Au Lys d'Argent.. par Fr. DESCHAMPS.
Ordre du Roi.. par G. DE BEAUREGARD.
Insaisissable Amour.. par Marion CRAWFORD.
Le Baiser sur la Terrasse.. par Marion CRAWFORD.
Le Beau Fernand.. (Couronné par l'Académie Française).. par Mme DE BOVET.
Un Petit Monde d'Autrefois.. par Antonio FOGAZZARO.
Les Retours du Cœur.. par J.-H. ROSNY, de l'Académie des Goncourt.
Mademoiselle Mignon.. par J.-S. WINTER.
Une Reine des Fromages et de la Crème, par Mme DE LONGGARDE
Jouets du Destin.. par Mme DE LONGGARDE.
Une Réputation sans tache.. par Mme DE LONGGARDE.
Le Supplice d'une Mère.. par Arthur DOURLIAC.
Liette.. par Arthur DOURLIAC.
Bibelot.. par MAY ARMAND BLANC.
La Maison des Roses.. par MAY ARMAND BLANC.
Aimer c'est Vaincre.. par Mme P. CARO.
Muets Aveux.. (Couronné par l'Académie Française).. par Jacques MOREL.
Kernevez.. (Couronné par l'Académie Française).. par Mlle PAPE-CARPANTIER.
L'Oiseleur.. par Mlle Béatrice HARRADEN.
L'Eau dormante.. par Mlle Blanche LEGRAND.
L'Amour fait peur.. par Mlle Blanche LEGRAND.
Micheline.. par Augustin FILON.
L'Affaire Leavenworth.. par A.-K. GREEN.
Femme de Lettres.. par Mary FLORAN.
Le Roman d'un Loyaliste.. par Miss JEWETT.
L'Orgueilleuse Beauté.. par ALBÉRICH-CHABROL.
La Bienfaitrice.. par Mlle Louise ZEYSS.
L'Offensive.. par ALBÉRICH-CHABROL.

L'Offensive

Le Journal de Miette.

Les Angles, près Avignon.

Lundi, 25 novembre 190 .

Il y a un mois aujourd'hui que j'ai perdu mon cher oncle, mon second père bien-aimé, et le seul que j'ai connu, puisqu'il m'avait recueillie orpheline à l'âge de deux ans. Mme Clément, la belle-sœur de maître Loriol, mon tuteur et notaire, avait voulu m'emmener tout de suite et me garder dans sa maison, place de l'Horloge, mais enfin j'ai réussi à reprendre mon vol ; me voici remontée sur mon rocher des Angles, et depuis je me sens déjà un peu consolée, comme si mon oncle s'était rapproché de moi pour me récompenser d'être retournée dans cette chère vieille maison, que son esprit et son

cœur n'ont pas cessé d'habiter, j'en ai la certitude entière.

Ce matin, ainsi que nous avions l'habitude de le faire ensemble, je suis sortie pour flâner dans notre jardin, le seul qui ait osé s'étaler sur la roche, car notre maison occupe l'emplacement du vieux castel de mes ancêtres, qui trônait jadis par-dessus les quelques masures du hameau.

J'ai regardé au-dessous de moi la grande plaine avignonnaise. Le vieux soleil de la vieille année semblait pénétrer d'un long baiser encore ardent les murailles rousses des remparts, les tours du Palais des Papes; tout un fleuve de rayons courait par-dessus les eaux du Rhône, inondait les ponts, submergeait les platanes de la *Barthelasse*, les oliviers et les vignes au large des terres, et la blonde marée atteignait les villages portés par tous ces monticules, qui font à la plaine comme des gonflements de fruits mûrs, en avant des grosses montagnes coiffées de gazes blanches et bleues.

Ensuite ayant trouvé, sur un rosier blotti parmi les lauriers-tins, deux roses très

pâles, les deux dernières roses d'automne, frissonnantes encore du froid de la nuit, je les ai cueillies, et je les vois là rayonner doucement, la tige plongée dans un lacrymatoire de verre étrusque, à long col, posé sur le bureau de mon oncle, tandis que j'écris ce que je pense et ce que je ressens, ne pouvant plus, hélas ! me faire entendre de celui seul qui prenait plaisir à mon babillage intarissable....

En écrivant cela, je manque un peu de justice pour ma vieille Rosine, ma nourrice, qui, certes, ne demande pas mieux que m'écouter du matin au soir. Malheureusement, elle et moi nous ne nous comprenons pas toujours.... Ainsi, tout à l'heure, en buvant mon chocolat dans sa cuisine, je lui racontais un complot que j'avais éventé et déjoué, place de l'Horloge : Mme Clément voulait faire de moi la femme de son fils Saturnin....

Au mot de mariage, la figure grasse de Rosine s'éclaire en dedans — comme une lanterne japonaise — et la voilà qui agite avec enthousiasme le ruban de sa coiffure arlésienne :

« Car M. Saturnin, l'aîné de la famille, et déjà premier clerc chez son oncle, hériterait, pour sûr, de l'étude. Avec cela, c'était un jeune homme qui « avait tout plein bonne « façon », et ne se trouvait jamais à court d'un mot aimable à dire « au monde »....

Je me suis récriée, le feu aux joues :

« Bon ! bon ! Si tu avais vu comme moi ce monsieur dans l'intimité de sa famille, tu te serais rendu compte que sa mère et ses sœurs n'ont pas la chance d'entendre aussi souvent que « le monde » ses amabilités !... Il en prend à son aise avec elles, du moins dans les coulisses.... »

Mais, en me débarrassant de ma tasse que je lui tendais vide par un geste véhément, Rosine, qui ne donne plus à son ruban que de petites secousses désenchantées, me dit avec un soupir :

« Ma pauvre Miette, n'en pense pas trop loin, vois-tu ! Puisque le pauvre Monsieur t'a quittée, que tu restes sans autres parents au monde, — car, enfin, M. Delombre ne compte pas. — il faut bien que tu te maries, et le plus tôt sera le mieux ! »

Rosine, hélas ! disait trop bien vrai, cette fois ! Je suis réellement seule au monde, puisque mon cousin Marc se tient loin de moi....

Deux fois, pourtant, Marc était venu nous visiter aux Angles depuis que mon oncle, après la mort de sa femme, avait quitté Paris pour se réfugier avec moi dans la vieille maison, berceau de la famille. Mon oncle et Marc, quoique leur parenté ne fût que d'alliance, se témoignaient une vive affection ; ils avaient le même goût passionné pour la musique, un goût qui jusque dans moi est un héritage de famille. Aujourd'hui, je sais que mon cousin Marc s'est fait un nom d'historien et critique d'art.

A l'époque de sa dernière visite, j'avais douze ans, lui déjà vingt-deux. L'habitude de vivre presque toujours seule avec mon oncle me rendait un peu sauvage ; cependant Marc ne m'effarouchait pas du tout. Lorsqu'il jouait sur son violon près de mon oncle au piano, et que j'écoutais, engloutie dans le grand fauteuil Voltaire, les mains croisées sur ma ceinture, la bouche entr'ouverte, quelquefois,

en retirant l'archet, il me jetait un regard comme d'approbation : il ne méprisait même pas la petite croqueuse de notes que j'étais alors, et une fois il me fit mettre au piano et me fit jouer avec lui une sonate de Beethoven.

Je me rappelle que, l'année d'après, je voulus apprendre la harpe parce qu'il avait loué la grâce qu'ont les jeunes filles à s'exercer sur cet instrument, et je m'appliquai au point d'en tomber sérieusement malade : le médecin dut m'interdire toute étude pendant un mois.... J'avais espéré que mes progrès étonneraient mon cousin Marc lors de sa prochaine visite ; cette visite ne se produisit pas, ni cette année-là, ni les suivantes. A toutes mes questions sur lui, mon oncle, soupirant, secouant la tête, répondait d'une manière évasive :

« Que veux-tu ? Il est comme les autres !... L'ambition le travaille.... On sacrifie tout pour « se faire un nom ».

Cependant il nous envoyait régulièrement les revues dans lesquelles il publie ses travaux ; et je sentais que la consolation de mon oncle était de m'entendre lire les articles signés par lui, pendant les soirées d'hiver, à notre coin

de feu, alors que le mistral battait la maison de sa grande aile noire, poudrée d'étoiles miroitantes.

Et je crois même que, si Marc revenait Maintenant, celui qui nous aimait tous deux l'apprendrait, le verrait, et son ciel lui deviendrait plus magnifique, et seulement alors son bonheur d'élu serait parfait....

Mardi, 26 novembre.

Il ne viendra pas; il ne viendra jamais.... Je sais aujourd'hui pourquoi je ne l'ai pas revu depuis l'âge de douze ans; pourquoi je ne le reverrai plus sans doute, jusqu'à ce que du moins je sois devenue une très vieille femme, — non, une très vieille fille, car je ne me marierai certainement jamais avec un Saturnin quelconque! — jusqu'à ce que j'aie des cheveux blancs et jusqu'à ce que lui n'ait plus de cheveux du tout sur la tête....

Tout à l'heure, après mon déjeuner, j'étais venue m'asseoir comme hier devant le bureau de mon oncle et je me disposais à écrire — car déjà je prends goût à *mon journal* — lorsque, pour chercher une plume neuve, j'ai

dû ouvrir successivement les trois tiroirs. Les deux premiers contenaient des liasses de lettres sur la plupart desquelles je reconnus l'écriture de ma tante. Quelques lettres éparses occupaient seulement le fond du troisième ; mais, rien qu'à les apercevoir, celles-là, tout mon cœur s'est soulevé d'un coup.... La main qui les avait écrites était celle qui avait déposé tant de dédicaces sur les ouvrages concernant l'art musical que mon oncle recevait à intervalles de Paris. Pouvais-je m'autoriser à lire ces lettres qui étaient adressées à un autre qu'à moi ?...

En un tour de main, j'ai conclu l'affirmative, et cela par un raisonnement aussi simple que prompt, me semble-t-il. Mon oncle m'a fait, sans restriction aucune, héritière de tout ce qu'il possédait : ces lettres qui lui avaient appartenu étaient donc devenues miennes de par l'unique article de son testament....

Avant même d'avoir achevé intérieurement ce corollaire, je lisais déjà une des lettres de Marc, celle que mes doigts avaient saisie tout d'abord ; elle datait de deux mois à peine, et, malgré le chagrin qu'elle m'a causé, j'éprouve

le désir impérieux de la copier tout entière sur mon journal :

« Mon cher oncle,

« Et pourquoi vous feriez-vous scrupule de nommer ma cousine votre héritière unique ? Si la moitié de votre fortune vous vient de ma tante, par conséquent de ma famille à moi, elle n'en est pas moins absolument vôtre. Ne vous tourmentez donc pas, — puisque, d'ailleurs, c'est moi qui refuse, — dans l'idée que je ne la partagerai pas avec ma cousine. Mes modestes rentes suffisent à me procurer le nécessaire ; je puis me donner, par un travail agréable, un peu de ce luxe qui égaye la vie ; il faudrait que je fusse un effroyable égoïste pour jalouser votre héritage à l'orpheline dont vous avez fait votre fille adoptive.

« Quant à ma résolution de ne pas me marier, — dont je vous ai fait part bien des fois, — je la sens toujours également inébranlable, et ne le regrettez pas pour ma cousine : si vous saviez comme, à vingt-huit ans, je me sens déjà vieux garçon ! comme j'ai pris dans ce monde « mes quartiers d'hiver » !

« Cette dernière phrase vous semble étrange, peut-être, de la part d'un homme qui va partir demain pour un voyage en Orient, mais c'est en vieil érudit, en philosophe, que je voyage; les choses du passé seules m'intéressent, et la femme que ses illusions ou les vôtres auraient entraînée à prendre mon bras et à me suivre ne tarderait pas à se repentir cruellement, à souffrir de nostalgie aiguë près d'un mari toujours distrait. La beauté, l'esprit d'une femme ne l'emporteront jamais à mes yeux sur le mystérieux attrait d'un instrument qui exprima l'âme musicale des âges mythologiques, comme on en découvre aujourd'hui dans les fouilles d'où ressuscitent, au grand jour des temps, ces monuments de triomphe dont on avait cru jusqu'ici l'édification fabuleuse. Vous savez tout ce qu'on vient d'écrire à propos du palais de Minos ?... J'y vais voir à mon tour.

« Croyez-moi, néanmoins, mon cher oncle, votre neveu dévoué bien affectueux.

« Marc Delombre. »

J'ai fouillé encore d'autres enveloppes.

Celles-ci contenaient des lettres plus anciennes qui énuméraient les excuses évasives du travail, des engagements pris avec les éditeurs.... Puis une de l'année dernière, dans laquelle il refusait ma main en termes formels.... Soudain, une feuille détachée, qui m'avait paru d'abord toute blanche, s'est ouverte et m'a montré l'écriture de mon oncle :

« Regarde ceci comme un appel suprême que je t'adresse, mon cher Marc; je t'en supplie, au retour de ton voyage fais une station aux Angles, ne serait-ce que de quelques heures. Je sais, je sens que je suis atteint déjà par une main qui ne pardonne jamais.... Avant d'obéir à cette main cruelle et inexorable, je voudrais t'avoir revu, mon enfant, et, pourquoi le dissimulerais-je? je voudrais t'avoir mis en présence de ma petite Henriette. Ah! si tu l'apercevais seulement, rien qu'à la voir aller et venir autour de ma vieillesse, gaie, alerte comme l'espérance même, tu comprendrais ce que signifie ce mot : *la joie du foyer*.... Tu n'hésiterais pas, cela ne te serait plus possible, te dis-je, à l'attacher pour jamais au tien.... Allons, cesse

de te défendre contre un bon mouvement qui t'amènerait au bonheur : viens connaître ta jolie fiancée, que je vous mette la main dans la main et que.... »

Ah ! je me souviens, maintenant ! Mon oncle écrivait cette lettre lorsque son cri de détresse nous attira d'un bond près de lui, Rosine et moi.... Il était là, encore assis, d'une main pressant son cœur, tandis que de l'autre, du geste machinal qu'il faisait tous les jours, il repoussait des papiers dans le tiroir ouvert.... Et jamais, jamais plus il n'a pu se remettre à son bureau et achever cette lettre ; mais — oh ! je me souviens d'autre chose encore ! — mais cette lettre était restée la préoccupation de son agonie. Plusieurs fois, pendant sa dernière journée de vie, soulevant sa tête sur l'oreiller, il me cherchait de son regard vague, moins, on eût dit, pour me voir que pour s'assurer, au contraire, de mon absence, et, comme je me cachais, pleurant dans les rideaux, tourné vers M. Loriol qui lui tenait la main, il chuchotait : « La lettre,... la lettre.... »

Évidemment, il voulait que, sans rien me dire, mon tuteur fît parvenir à mon cousin ce

dernier cri arrêté par la mort sur ses lèvres, afin de provoquer un attendrissement et le décider à me prendre pour femme. Me Loriol enverrait la lettre avec joie, aujourd'hui encore, si je le voulais. Mais qu'on me jette à la tête de ce monsieur, voilà, certes, ce que je ne permettrais pas!... Non, puisque c'est son goût, qu'on le laisse avec ses vieux sépulcres et ses momies qui sentent quatre mille ans de moisi et de renfermé!...

C'est égal, ce que je devais être laide la dernière fois que mon cousin m'a vue,... pour qu'il manifeste tant d'horreur à la seule possibilité de me retrouver sous ses yeux!

A ce point de mes réflexions, je me lève d'un saut et je me dirige vers la cheminée. Sur un porte-photographies de forme éventail sont rangés les portraits de moi depuis mon enfance.

Voici un délicieux bébé, presque nu, à qui je fais risette; puis une poupée de trois ou quatre ans, toute engoncée de ses dentelles.... Bonté du ciel! me voici à douze ans! On a eu beau défaire l'ourlet de ma robe, elle n'arrive pas à moitié de mes jambes en façon de quilles; mon poignet, plat comme un coupe-

papier, sort de ma manche restée en chemin.... Le sourire que le photographe a dû m'imposer n'est qu'une grimace indescriptible, et, positivement, j'ai un tic sur l'œil gauche dont la paupière paraît clignotante comme celle d'un oiseau de nuit....

Je me détourne en toute hâte de ce laideron, comprenant trop bien les répugnances découragées qu'un pareil souvenir a dû laisser dans l'esprit de mon cousin Marc, et je fixe mon regard et mon attention sur le dernier de mes portraits, celui que mon oncle m'a fait faire au mois d'août, à Lyon, où il m'avait emmenée exprès pour cela.

Plus de tic sur l'œil gauche ; je suis certaine que maintenant il ne saurait être question de quilles à propos de mes jambes cachées par ma première robe « à traîne », et ce qu'on entrevoit de mes poignets ne manque pas plus de rondeur que de finesse. Ma taille !... eh bien, il me suffit, pour en être contente, de me rappeler qu'elle fait dire quelquefois à Mme Clément :

« J'espère, au moins, que vous ne tirez pas sur le lacet de votre corset, ma chère petite ? »

Je lève les yeux et je regarde ma figure dans la glace : cela n'a rien de désagréable, même pour moi. Je porte sur ma tête un beau petit casque luisant de cheveux bruns, avec des boucles un peu cuivrées autour du front, et, en dépit de mon grand malheur, mes joues sont restées roses et blanches comme des fleurs décidées à ne jamais se flétrir.... Ah ! si mon cousin Marc revenait, pourtant !...

Voyons, comment se fait-il que je n'aie pas reçu de lui une ligne de regrets sympathiques après un mois que M. Loriol lui a écrit la triste nouvelle ?... Qui sait ? Sur le point de retourner en France, un remords l'a peut-être saisi et peut-être va-t-il, en chemin, s'arrêter aux Angles, afin de visiter sur sa tombe celui auquel il a si impitoyablement, d'une année à l'autre, refusé une seule visite ?...

Déjà je me figure l'attitude que je prendrai quand mon cousin arrivera. Car je ne puis manquer de le voir venir : la maison, sur le haut du rocher, domine l'entrée de l'unique rue qui amène à l'unique place du village, étalée devant la petite église. Derrière l'homme portant sa valise, — les voitures ne se ha-

sardent guère sur les raideurs de la pente, — mon cousin Marc m'apparaîtra dans sa haute taille, plus beau encore que jadis avec son teint que les soleils d'Asie et d'Afrique ont dû bronzer comme la fine moustache qui écume autour de ses lèvres, l'air grave, empreint d'une tristesse qu'il m'exprimera, dès que nous serons en présence, par quelques phrases émues et brèves. Moi, je voudrais me présenter à lui avec une dignité non moins ferme, mais le souvenir de mon oncle, éveillé entre nous deux, me fera pleurer certainement, et sans doute Marc pleurera lui-même....

Et peu à peu il s'apercevra que je ne suis plus le petit singe grimaçant d'il y a quelques années.... Et ensuite,... ensuite.... Mon Dieu! il arrive des choses bien plus extraordinaires dans les romans que je vais chercher, le dimanche, à la bibliothèque paroissiale de Saint-Agricol!...

Hélas! au plus beau de mon exaltation, Rosine m'appelle du jardin, et, à travers la fenêtre ouverte, me tend une lettre émaillée de timbres étrangers. Mon cousin Marc m'écrit de Florence :

« Ma chère cousine,

« La lettre de M. Loriol m'a cherché de Paris en Crète, en Égypte, en Palestine, pour enfin me trouver ici après trois semaines de circulation. Si ces renseignements suffisent, comme je l'espère, à excuser auprès de vous mon apparente indifférence, je n'en souffre pas moins de n'avoir pu assister aux derniers moments de celui que nous pleurons tous deux. Je ne mets cependant pas mon deuil en comparaison avec le vôtre ; je sais que vous perdez de plus que moi la compagnie et la tendresse quotidiennes d'un père. Hélas ! ma chère cousine, je ne puis que vous exprimer, avec ma tristesse, la sympathie profonde que la vôtre m'inspire, et vous prier de me croire toujours

« Votre cousin dévoué,

« Marc Delombre. »

En vérité, il y a des gens qui s'attribuent les adjectifs un peu bien sans façon ! Mon cousin dévoué !... Le chagrin aurait pu me rendre malade : s'en inquiète-t-il si peu que ce soit ? Il ne peut pas ignorer qu'on m'a

donné un tuteur : fait-il seulement vœu que j'aie à me féliciter du choix de mon oncle ? Oh ! je sais bien que, suivant le monde, Marc a mérité déjà et beaucoup plus justement ma reconnaissance pour avoir « autorisé » mon oncle à faire de moi son héritière unique.... S'il s'imagine que je le remercierai de sa somptueuse aumône !... Non ! je travaillerai ! J'irai aux champs garder les chèvres, mais je ne resterai pas riche aux dépens de ce monsieur que la seule idée de m'épouser met en fuite à l'autre bout de la terre !... Je n'accepte pas *son* argent et j'entends bien m'expliquer au plus tôt là-dessus avec mon tuteur !

Mercredi, 27 novembre.

L'explication a eu lieu aujourd'hui même, car mon tuteur est venu déjeuner avec moi. Maître Loriol — c'est le petit nom d'amitié que je lui donne — est réputé dans le monde et dans *le sein de sa famille* comme un homme « juste mais sévère ». Pour quant à moi, sa haute taille raide, sa figure sèche, ses petits yeux perçants, son sourire pincé, ne m'ont jamais imposé la moindre

contrainte. C'est peut-être parce que les fées ont omis de me donner la bosse du respect : mon oncle l'assurait, du moins.

Quand mon tuteur m'est apparu ce matin, je l'ai vu ouvrir d'ébahissement, aussi grands qu'il a pu, ses tout petits yeux, et il s'est écrié :

« Comment ! moi qui croyais te trouver à demi morte d'ennui, qui pensais te voir tomber à mes genoux pour que je te reconduise place de l'Horloge ! Et te voilà l'air animé, passionné presque, ma parole ! et du diable s'il peut se passer quelque chose d'intéressant sur ce tas de pierres des Angles !

— S'il s'y passe quelque chose ?... Ah ! j'en ai à vous dire, maître Loriol !... Et, d'abord, Il ne viendra pas ! »

Les yeux de mon tuteur se sont arrondis comme deux miniatures de lunes.

« Peux-tu m'apprendre quel est *Celui qui ne viendra pas* ? »

Je lui mets sous les yeux la lettre de Marc que j'ai reçue hier matin, puis sa lettre d'il y a deux mois que j'ai trouvée dans le bureau de mon oncle, et celle enfin de mon oncle bien-aimé.

Sur cette dernière, maître Loriol soupire et murmure :

« Ah! c'est la lettre dont le pauvre ami parlait tant, vers la fin !... Quel dommage qu'il lui ait justement manqué la force de la faire parvenir à son adresse !... Le cousin Marc n'aurait pas résisté à un appel aussi touchant : il serait venu, il t'aurait vue et.... »

Maître Loriol, levant avec lenteur les yeux pour me regarder des pieds à la tête, conclut :

« Et il aurait changé d'opinion sur la question mariage.... »

Puis vivement :

« Mais, au fait, rien ne m'empêche, moi, le tuteur, d'envoyer la lettre aujourd'hui encore ! »

Ces mots me font jeter feu et flammes :

« C'est cela! comme si mon cousin s'imaginera qu'un autre que moi l'a trouvée dans les papiers de mon oncle, cette lettre! Alors, tous ces mots de prières qui sont là-dessus, c'est moi qui aurai l'air de les lui adresser !... Non, maître Loriol, laissez mon cousin à ses chères amours : Minos, Eaque et Rhadamante, et veuillez simplement lui écrire que la dot de

ma tante lui sera remise en sa totalité. Je n'accepte de l'héritage de mon oncle que ce qui était à nous, bien à nous deux. Ne vouloir que ce qui vous appartient, c'est juste et naturel, il me semble ! »

J'étais toute dressée sur mes pointes pour faire plus majestueusement cette déclaration ; mais maître Loriol, calé dans son fauteuil, les bras accoudés et les mains jointes, a reparti :

« Ah ! tu penses, toi, que c'est naturel d'abandonner une fortune ! Eh bien, c'est si naturel que ton cousin ne manquera pas de voir dans cette folle renonciation le dépit où t'a jetée son refus de ta main et de ton cœur....

— Par exemple ! un monsieur que je ne connais pas plus qu'il ne me connaît lui-même,... car, pour l'avoir vu à douze ans....

— Bon ! bon ! tu es bien capable d'avoir rêvé à lui depuis ce temps-là ! »

Et d'une voix insinuante :

« Allons ! tu peux bien m'avouer que tu grilles de devenir Mme Delombre ! »

Mais je ne m'y laisse pas prendre, et je lui réplique lestement :

« Mon oncle le désirait ; vous le savez aussi bien que moi ! »

Il se met à rire, puis :

« C'est que j'ai beau retourner le problème.... à moins de le résoudre en dehors de toutes les règles,... puisque, en matière de demande en mariage, les convenances ne veulent pas que les jeunes filles fassent attaque les premières,... et je conviens avec toi que d'envoyer la lettre ou de refuser l'héritage, ce serait toujours prendre l'*Offensive*.... »

Je médite un moment sur ces trop justes paroles, puis je murmure :

« Il faudrait la prendre... sans en avoir l'air !...

— Oh ! fille d'Ève ! a crié mon tuteur. Eh bien, tu sais, indique-moi les armes, le lieu, le moment de l'embuscade, et maître Loriol te promet d'en être ! »

Maître Loriol, qui en parlait à son aise, m'a quittée dans l'après-midi sur une répétition de son serment ; il l'a répété encore à la descente de la rue, d'un geste de ses doigts levés, et moi, du seuil de la maison, j'ai dédaigné de m'apercevoir qu'il pinçait alors son plus ironique sourire.

Jeudi soir.

« Le mistral te grise, petite ; le mistral te grise !... Si jamais tu fais un coup de tête, je gage que ce sera par un jour de mistral ! »

Mon oncle avait coutume de me taquiner ainsi, certains jours d'orage, où il me voyait comme un peu déchaînée moi-même, courant à perdre haleine dans le jardin pour voir mes jupes ballonner autour de moi.

Si donc j'en suis à mon jour de folie, comme me l'assurait tout à l'heure maître Loriol, mettons tout sur le compte du mistral qui n'a jamais lancé avec plus d'entrain son énorme zézaiement sur la plaine. Et si, comme je l'espère, ma folie me conduit au bonheur, je me consolerai parfaitement d'être heureuse sans une ombre de raison !

Ce matin, — oh ! que d'événements depuis ce matin ! — ayant rêvé toute la nuit à ma conversation avec maître Loriol : marches, contremarches et embuscades, je me suis réveillée dans des dispositions si belliqueuses que je chantonnais la *Marseillaise* en descendant prendre mon chocolat dans la cuisine.

Mais déjà quelqu'un se trouvait attablé à côté du grand tourneau, quelqu'un qui s'est brusquement levé, qui m'a montré une bonne grosse figure rouge ressemblant à celle de ma nourrice, — mais des favoris, des côtelettes poivre et sel en plus, — et qui d'un geste large me salue, ôte son chapeau en s'écriant :

« Mademoiselle Henriette !

— Non ! non ! Miette comme toujours, mon vieux Merlin, ou je me brouillerai avec toi à l'instant même ! »

Et, saisissant les poils les plus longs de ses côtelettes, je les tire un peu en manière de caresse, et mes doigts tapotent une gamme sur son crâne rose.

« Ah ! tu peux bien l'appeler Miette, va ! tu vois, toujours la même ! affirme ma nourrice.

— Et ce qu'elle aurait tort de changer !... Je veux dire à partir d'aujourd'hui, parce qu'il y a eu du changement, et un fameux ! depuis que je lui apprenais à marcher quand tu n'en pouvais plus.... Oui, elle était déjà de force à vous tracasser deux personnes le jour durant !... Et même qu'elle a changé aussi depuis les trois

ans que je n'étais pas venu au pays.... Ah! nom de nom de nom de.... »

J'arrête la suite sur la bouche de Merlin, « mon oncle de lait », car il est le frère de ma nourrice. Nous les avions eus l'un et l'autre à Paris dans notre entresol de la rue Madame, jusqu'à notre départ. Merlin était passé alors dans la famille Delombre, et mon cousin Marc l'a gardé à la mort de ses parents.

Oui, au fond, j'en conviens, une fêlure a dû se produire sur mon crâne cette nuit, car, dès en apercevant mon bon vieux Merlin dans la cuisine, j'ai pensé au solennel enchanteur du même nom qui ouvrait ou fermait les portes de la destinée pour tant de princes Charmants, tant de si touchantes « damoiselles » durant les siècles d'autrefois!

Installée devant mon chocolat, j'écoutais parler Merlin qui finissait debout sa tasse de café noir, — il avait refusé avec une espèce d'indignation de rester assis, même au bout de la table. — Passant du français au provençal et du provençal au français suivant qu'il s'adressait plutôt à sa sœur ou plutôt à moi, il racontait son voyage, m'expliquait sa visite

tardive, car il se trouvait aux environs d'Arles, son pays, depuis cinq semaines.

Bien sûr qu'il serait venu à l'enterrement du « pauvre monsieur »... Mais en descendant du train il s'était donné une entorse.... ses rhumatismes avaient compliqué le mal. Alors il s'était dit qu'autant valait simplement s'arrêter une journée aux Angles, lorsqu'il serait sur son retour à Paris....

« Où tu retrouveras mon cousin ? »

Cette question, je la faisais le cœur battant, comme si elle était de celles qui décident du bonheur ou des catastrophes.

Merlin ne s'en doute pas, lui ; il ramasse, du bout de sa cuiller, un petit morceau de sucre qui n'avait pas fondu dans sa tasse et le croque avec gourmandise avant de me répondre :

« Oh ! Monsieur sera en route bien près d'une semaine encore, et, Dieu merci ! parce que l'ouvrage ne va pas manquer d'ici là ! Un nettoyage à fond ! battre tapis et rideaux, et enfin, le plus difficile et le plus ennuyeux, chercher une cuisinière.

— Ah ! tu cherches une cuisinière ?... ai-je fait en dressant l'oreille.

— Oui ; celle que nous avons gardée trois ans se marie avec le garçon boucher.... Je lui en souhaite à celui-là, parce qu'elle a un fichu caractère, Eugénie!... Quoique ça, je ne la remplacerai peut-être pas du jour au lendemain ; la place n'est guère d'un bon rapport... à cause de la « gratte » qui manque : on fait si peu de cuisine chez nous!... Monsieur ne dîne à la maison que lorsqu'il est enrhumé, — trois fois dans l'hiver, peut-être. »

Ici Merlin, tout plein de son sujet, oublie son respect des distances et s'assied à moitié sur le bout de la table, prenant un ton confidentiel pour nous dire :

« Au fond, la place conviendrait à une « jeu- « nesse » que je débrouillerais ; à force de voisiner les fourneaux, j'ai fini par savoir tenir la queue de la poêle.... Je la formerais à l'aise et elle ferait son chemin dans de bonnes conditions plus tard, je vous le promets! »

Rosine, avec sa grosse moue, objecte :

« Une « jeunesse » dans le ménage d'un garçon!... »

Et Merlin, haussant les épaules :

« La maison est de tout repos.... Eugénie,

lorsqu'elle a donné ses huit jours, m'a dit comme ça en riant que Monsieur, en ses trois ans, n'avait peut-être pas eu trois mots pour elle ! Aussi j'avais pensé emmener ma nièce, — tu sais, la Mion des Bégudes? — Mais paraît que son promis est rentré du régiment cet été et qu'il est pressé de s'établir. Alors, faut que je cherche quelqu'un à la place de Mion.... »

Et voilà que tout à coup je me lève, d'un saut, et je lui crie :

« Ne cherche pas ! c'est inutile, mon vieux Merlin. Je te l'ai trouvée, ta cuisinière, moi ! »

Merlin et ma nourrice me regardent ébahis. Je continue :

« Mion ou Miette, qu'est-ce que ça peut faire à mon cousin ? Et je suis ta nièce aussi, n'est-ce pas ? ta « nièce de lait » ?... Alors, pourquoi tu ne m'emmènerais pas à Paris, à la place de Mion ? »

Merlin, suffoqué, oubliant le « vous » et le « mademoiselle », balbutie :

« T'emmener ! t'emmener comme cuisinière !... »

Ma nourrice éclate de rire dans son tablier :

« Es-tu bête ! Ah ! tu ne sais pas comme elle aime à rire ! »

Mais elle-même cesse de rire bientôt pour prendre une attitude pétrifiée comme son frère, car, plantée devant eux, les yeux froncés, le bras tendu, je déclare d'un ton magistral :

« Écoutez ! c'est dans le Coran : « Si la mon-« tagne ne vient pas à Mahomet, il faut bien que « Mahomet aille à la montagne », n'est-ce pas ? »

Je reste seule de mon avis ; ma citation n'a d'autre effet que de les ancrer dans le leur : je suis en train de devenir folle !...

Pour les tirer de cette impression fâcheuse, je les emmène dans le cabinet de mon oncle, et, assise devant le bureau, eux debout à droite et à gauche, je leur fais la lecture des lettres que j'ai copiées sur mon journal. Au dernier mot de celle qui ne sera jamais finie, ma nourrice essuie une larme du coin de son tablier et j'entends Merlin qui se mouche bruyamment,... un sanglot monte dans ma gorge : nous pleurons tous les trois pendant plusieurs minutes ; mais je réprime mon attendrissement pour profiter du leur, et je dis :

« Vous le comprenez bien, maintenant !

C'est mon oncle lui-même qui m'ordonne d'aller à Paris, pour que mon cousin Marc me voie et qu'il m'épouse !... Tenez, je connais déjà son caractère : il ne faut pas qu'on lui laisse rien à décider tout seul.... Mais je suis dans sa maison ; il m'entrevoit un jour ou l'autre, il est impressionné plutôt... agréablement ?... »

Je les consulte de l'œil en lançant cet adverbe.

Rosine opine de la tête, et Merlin, non moins imprudemment, fait claquer son index sur son pouce. Alors, avec plus de feu encore, j'expose les choses à venir :

« ...Mon cousin s'habitue à ma présence ; il la recherche ; il découvre que je peux faire quelque chose de plus pour lui que de trop saler son pot-au-feu.... Il s'en ouvre à toi, Merlin ; tu t'embrouilles dans tes explications ; tu me le renvoies pour la scène des *aveux*... et... tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes !...

— Ah ! si nous l'écoutons ! dit alors Rosine. M. le curé, dans sa chaire, ne pourrait pas lui tenir tête !... »

Merlin produit cette réflexion :

« Avec ça qu'une fille de chez nous qui parlerait comme toi aurait la bêtise de se faire cuisinière ! Elle serait pour le moins maîtresse d'école, comme notre petite cousine, la Julie Duchêne, qui a ses deux brevets !... »

Je me pose en statue d'orateur, les bras croisés, la tête rejetée en arrière, et je demande à Merlin :

« Peux-tu me dire combien gagne par année ta cousine l'institutrice ?

— Mais, pour commencer, elle a bien ses six cents francs, je crois.

— Et combien *se faisait*, par année aussi, Eugénie, la dernière cuisinière de mon cousin ?

— Mon Dieu, avec le sou du franc, ça pouvait monter dans les quatre-vingts francs par mois.

— Multiplions par douze ; nous arrivons, si je compte bien, au chiffre de neuf cent soixante francs, logée, nourrie, et à la conclusion que ta cousine Julie Duchêne a été une sotte d'apprendre aussi mal l'arithmétique plutôt que d'apprendre bien la cuisine. »

Merlin, qui perd pied évidemment, se

raccroche tout à coup à quelque corde que j'ai laissée pendre de ma dernière phrase, et triomphe ainsi :

« La cuisine ! Et d'abord, est-ce que tu sais la faire, toi, la cuisine ?

— Tu me *débrouilleras* comme tu aurais débrouillé Mion !... »

Rosine et lui lèvent les bras au ciel dans le geste classique des grands vaincus. Pourtant, ma nourrice se ressaisit encore une fois, et dit, en retournant à ses casseroles :

« Enfin, tout ce que nous disons là ne sert à rien qu'à passer le temps. M. Loriol est le tuteur, et ce n'est pas lui qui consentira jamais à une folie pareille !...

— C'est ce que nous saurons bientôt. Merlin, tu vas m'accompagner à l'instant même rue Calade. »

Je cours mettre ma toque d'astrakan et mon boléro et bientôt je descends le rocher, chaperonnée, sans le moindre enthousiasme, par le pauvre Merlin qui espère cependant que mon tuteur va, d'un souffle, éteindre ma folie.

En attendant, c'est le mistral qui souffle du haut du grand ciel bleu, qui en chasse, qui en

boit les moindres nuées et lui donne sa splendeur un peu froide de lambrequin royal ! Sur la passerelle en partie double qui réunit la *Barthelasse* aux deux bords du Rhône, Merlin louvoie péniblement, désemparé par ces furies de l'air auxquelles il n'est plus accoutumé, et que moi je brave en valsant avec elles. Enfin, nous gagnons les remparts et la Porte de l'Oulle et, le long des rues tortueuses, nous nous dérobons à leur poursuite.

« *Tournez le bouton, s. v. p.* »

Merlin soufflant derrière moi à croire que tout le mistral s'est engouffré dans sa poitrine, j'ai monté le large escalier de pierre de la grande vieille maison où demeure et fonctionne mon tuteur et notaire, et j'obéis à l'injonction écrite sur la haute porte de l'étude. Me voici passant devant le bureau des clercs et petits gratte-papier et allant tout droit au cabinet du patron que j'envahis après un bref toc, toc, sur la porte.

Le grand buste de Me Loriol penché sur son bureau se redresse en tressaillant à ma voix.

« Vous savez, maître Loriol ; je l'ai décou-

vert, le moyen de prendre l'offensive,... ou plutôt c'est Merlin qui nous l'apporte !... »

Ici Merlin risque un murmure « protestatoire » qui ne réussit pas à m'arrêter. Je le présente, je raconte pêle-mêle comment, à trouver le bonhomme dans la cuisine des Angles, tout à l'heure, j'ai pensé que le célèbre enchanteur dont il est l'homonyme me favorisait d'une apparition, et la conversation qui s'en est suivie, d'où est sorti mon mirifique projet....

Me Loriol, qui pendant mon discours s'était plusieurs fois pris la tête dans ses longues mains osseuses, frappe du poing sur son bureau quand j'achève ma péroraison et, interpellant le malheureux Merlin :

« Comment, vieux fou ! c'est vous qui avez mis une idée pareille dans la tête de cette enfant ?

— Moi ! gémit Merlin, moi qui donnerais... cent francs pour avoir « brûlé » Avignon et les Angles tout à l'heure ! »

Ce cri du cœur persuade mon tuteur de son innocence. Le débat se circonscrit entre nous deux.

« Non ! mais est-ce que tu es assez enfant pour croire qu'une jeune fille peut habiter le même toit qu'un jeune homme sans risquer sa réputation ?

— Est-ce que Mion aurait risqué la sienne ? et Miette ou Mion, la cuisinière, c'est tout un !

— Cuisinière ! Si c'est sur ce titre que tu comptes pour empêcher qu'on parle de toi !

— Qui donc en parlerait ? A Paris, je ne connais personne, et personne ici non plus, vous et la famille Clément à part, et, au besoin, vous trouverez bien à expliquer les choses....

— Je trouverai ! je trouverai !... Veux-tu réfléchir un moment à ma responsabilité dans ce coup de tête ? Quand M. Delombre saura tout....

— Bon ! Quoi qu'il décide alors, ses foudres ne tomberont que sur moi, je vous le promets !

— Mais enfin, lorsque tu l'as vu, ce célibataire endurci, tu n'étais encore qu'une gamine ? Il peut fort bien ne pas te plaire aujourd'hui !

— Alors rien de plus simple ! Je gagne le mal

du pays et Merlin me ramène aux Angles avant « mes » huit jours....

— ... Nous mettre, M. Delombre et moi, dans la situation la plus fausse !... Et tout ce qui peut en résulter !...

— Qu'est-ce qui peut en résulter ? Le pis est que je reste la cousine de mon cousin au lieu de devenir sa femme.... Mais, réfléchissez un peu ! Si mon oncle n'avait pas eu confiance dans le bon cœur de Marc, est-ce qu'il aurait tant insisté pour le ramener aux Angles ?... Est-ce qu'il lui aurait écrit cette dernière lettre où il le conjure de faire de moi la joie de son foyer ? Oh ! tenez, je l'entends celui qui nous aimait tous les deux ; il me dit encore à cette minute : « Puisque Marc recule devant « le bonheur, porte-lui le bonheur toi-même ; « il ne le refusera pas de tes deux mains fran- « chement tendues ! »

Maître Loriol tapote nerveusement un registre avec un coupe-papier. Merlin se mouche et avoue, navré, mais résigné déjà :

« Allez, monsieur, vous aurez beau lui en dire, elle en trouvera toujours plus que nous tous !... »

Mon tuteur se lève et s'écrie :

« Ah ! père Merlin, que vous auriez mieux fait de continuer votre route pour aller à Paris ou au diable, au lieu de mettre pied à terre ici, aujourd'hui ! »

Merlin, une fois encore, approuve avec un balancement énergique de son crâne rose. Mais j'ai partie gagnée ; je saute au cou de mon tuteur en lui disant :

« Allons, allons, maître Loriol ! Soyez beau joueur : songez à dresser le contrat de mariage entre M. Marc Delombre et demoiselle Henriette des Angles, et n'oubliez pas de passer chez votre tailleur pour commander votre habit de noce, car c'est vous qui me conduirez à l'autel... et avant qu'il ait coulé beaucoup d'eau encore sous les ponts du Rhône, je vous en réponds ! »

Pendant ma tirade, mon tuteur, avec une moue féroce, a ouvert son coffre-fort d'où il tire une forte liasse de billets bleus. En les tendant à Merlin, il bougonne :

« Je veux qu'à tout hasard vous ne manquiez jamais de fonds pour la ramener... ou pour la faire soigner là-bas si sa folie augmente. »

Puis, s'adressant à moi :

« Et toi, n'oublie pas, quoi qu'il arrive, que je m'en lave les mains !

— Parfait ! Et si vous ne me laissez pas partir sans me pincer un bon petit sourire, je vous enverrai pour vos étrennes une belle aiguière de vermeil. »

Je lui mets un baiser sur la pointe du crâne en coulant mon regard ; personne que moi ne devinerait son sourire tant il le mord furieusement sur sa lèvre inférieure ; mais je l'ai vu, et je pars en triomphe à travers les ponts, emmenant Merlin comme un esclave enchaîné.

Une fois ou deux je m'amuse à me laisser rouler et soulever par le mistral ; mon Dieu ! il me semble que je n'ai ainsi qu'à m'abandonner à tous les éléments, que tous se concertent pour m'emporter dans le paradis terrestre auquel je rêve !... Lorsque je me retourne pour détordre mes jupes, je vois le pauvre Merlin qui se tasse au contraire désespérément, une main sur son chapeau, l'autre tendue devant lui comme une rame, et les rafales m'apportent de minute en minute son gémissement régulier. Je finis par lui prendre le

bras, et l'entraîne en lui criant à l'oreille :

« Eh ! gros bêta ! Fais comme maître Loriol : lave-t'en les mains ! »

Est-ce orgueil de copier un illustre modèle? Merlin se ranime quelque peu.

Rosine, à son tour, apprenant que maître Loriol approuve, ou du moins laisse faire, n'ose plus trop se récrier, et bientôt tous trois nous nous affairons à préparer ma malle.

Un moment j'avise une jupe de drap prune, près de laquelle pend un corsage de taffetas noir et un tablier gorge de pigeon : cela fait partie de mon costume d'Arlésienne que mon oncle m'avait donné pour ma fête, et que je m'amusais à mettre de temps en temps. Et je vais dire à Merlin qui, en manches de chemise, répare une courroie de ma malle :

« Mais j'y pense, Merlin : est-ce que ta nièce Mion ne porte pas, comme Rosine, le costume des Arlésiennes ? Oui ? Je devrais donc mettre le mien, il me semble.... »

La proposition, loin d'être goûtée, exaspère le pauvre homme :

« Ah ! bien, ça nous manquait encore, cette idée !... Dire que c'est moi qui *te sortirai* dans

Paris!... On ne se retournera peut-être pas assez déjà sur notre passage! »

Je lui demande si on a la coutume, à Paris, de se retourner sur le passage des jeunes filles.... Il ne daigne pas me répondre directement, mais il déclare dans un grognement formidable que jamais, au grand jamais, on ne le verra monter en chemin de fer avec moi vêtue en Arlésienne.

Je n'ai pas voulu faire déborder sa coupe d'amertume, mais j'ai roulé en un petit paquet, qui n'avait l'air de rien, mon corsage, ma jupe, mon tablier et mes fichus, et ce soir, quand Rosine et Merlin sont allés se coucher, j'ai fourré le tout dans un coin de la malle encore ouverte, avec une boîte qui renfermait mes pendants d'oreille et la longue croix d'or de la *capella*.

Avant de me coucher, moi aussi, j'embrasse pour le dernier bonsoir le portrait de mon oncle : lui, il me sourit longuement, il m'approuve sans restriction et il m'assure tout bas que je ne reviendrai pas seule ici près de lui....

Paris, samedi 30 novembre.

Ma première journée à Paris ! Eh bien, elle ne me laisse pas le moindre regret d'y être venue. Il faut, certes, que le repentir ne soit pas un mal qui se gagne, car plus de dix fois depuis que nous avons descendu tous deux le rocher des Angles, Merlin s'est frappé la poitrine pour son péché d'y avoir fait une halte, selon lui aussi funeste.

Notre voyage a été délicieux pourtant, quoique, un peu avant Lyon, le soleil nous ait quittés avec le mistral, et que le ciel se soit comme écroulé à demi sur la terre, tant l'espace a brusquement diminué entre lui et la tête des collines. Car, passé la vallée du Rhône, il n'est plus question de montagnes : ce sont des taupinières qui remplacent nos grands sommets, ici et là, et, au pied de ces taupinières, en Bourgogne, le long de bois, trempées de brouillard, j'aperçois des traînées de chaumières, de celles dont il est tant parlé dans les livres de poésie, mais qui, en réalité, ressemblent un peu trop à des huttes de tribus sauvages.

D'ailleurs, dans la fuite désordonnée du rapide, tout me plaisait ou du moins me divertissait, jusqu'aux volées de corbeaux sur les plaines toutes nues, et les villes arrosées de pluies diluviennes que nous traversions avec des sifflements de monstres fabuleux, et, dans notre compartiment, les figures enfumées de mes compagnons de route. Un vieux ménage emplissait les deux coins, sur la contre-voie, avec toute une cargaison à lui dans les filets. La dame employait ses loisirs à tenir, bien étalé, une immense fourrure sur ses genoux et sur ceux de son mari comme si nous avions à traverser les steppes sibériens. Leurs figures à tous deux, mornes et ridées en longueur, exprimaient comme un ennui mortel de vivre ensemble depuis leur jeunesse, et je me demandais si, dans quelque quarante ans d'ici, Marc et moi nous ferions un si piètre spectacle avec nos rhumatismes, nos rides et nos cheveux blancs....

Cette image de la petite vieille recroquevillée que je deviendrai un jour me paraissait si drôle qu'une envie de rire me tourmentait

chaque fois que je regardais le couple respectable et morose, mais alors je rencontrais les yeux d'un jeune homme qui occupait une place à côté de Merlin et qui, penché sur son accoudoir, lisait les journaux, — ou faisait semblant, je crois, — et je prenais l'air le plus indifférent du monde en continuant à veiller le sommeil de Merlin. Car le brave homme somnolait invinciblement, malgré des efforts stoïques et malgré les sursauts de sa conscience inquiète. Je le voyais, de quart d'heure en quart d'heure, soulever d'un coup son buste : avec des yeux d'ahurissement et de méfiance, il inspectait l'attitude de nos compagnons, celle surtout du jeune homme, son voisin. Puis, pendant quatre ou cinq minutes, il me questionnait : — N'avais-je pas faim ?... n'avais-je pas soif ?... ni trop froid ?... ni trop chaud ?... — et, l'interrogatoire achevé, à court de conversation, il dodelinait de la tête et se laissait bercer par le roulement du train.

L'heure du déjeuner seule a été pénible entre nous deux. Merlin aurait voulu m'apporter mon repas dans le compartiment; mais, dès l'arrêt du train, j'ai sauté sur le

quai de la gare, et forcément il m'a suivi au wagon-restaurant, sa grosse figure navrée, piteuse, comme celle d'un clown battu. Il ne voulait pas se mettre à table.

« Surtout, ne commande que pour toi ! me disait-il à voix basse et rageuse.

— Si tu veux ! Mais c'est pour le coup qu'on va nous remarquer ! »

Tous les yeux étaient déjà braqués sur nous, et j'observais que le *jeune homme* de notre compartiment semblait, en souriant, donner des explications hasardées sur le couple un peu désassorti que nous formions, Merlin et moi. La chère n'était pas fameuse, mais on avait l'air de faire un pique-nique en pleine campagne, et je déjeunais de très bon appétit, pendant que Merlin grignotait du bout des dents.

Aussi, j'abrégeai son supplice, et, de retour à nos places, je lui fis part de mes crottes de chocolat qui firent, je crois, le plus substantiel de son déjeuner.

Nous les croquions encore en arrivant à Paris à la fin du jour.

Ah ! que ce fut bon, après le tintamarre de

l'arrivée, la bousculade des facteurs et des bagages, et la course finale de notre voiture à travers les ponts et les rues boueuses et populeuses, de se trouver dans cette bonne et tranquille rue de Notre-Dame-des-Champs, et dans la maison de mon cousin Marc! C'est curieux, mais je n'éprouve aucun étonnement de m'y trouver, je ne m'y sens pas du tout étrangère ! Les souvenirs de mon enfance m'ont déjà reprise. La chambre de ma tante, dans laquelle j'ai couché cette nuit, m'a paru un pays familier. Je me rappelle y avoir vu bien des fois la mère de Marc, languissante sur sa chaise longue, car elle demandait souvent qu'on m'amenât près d'elle : mes jeux, mon babillage l'amusaient; jamais je n'ai entendu de sa bouche un mot d'impatience ou de lassitude. Bien certainement, elle aurait aimé m'appeler sa fille, et il est impossible qu'elle m'en veuille d'avoir *pris l'offensive* envers son fils.

J'ai visité la maison aujourd'hui. Un regret m'était resté, en quittant les Angles, de ne pouvoir apporter ma harpe. Aussi, ce matin, en explorant le grand salon dont Merlin

ouvrait les persiennes, quel ravissement de trouver là un beau triangle d'or, que je me suis empressée de faire briller au jour en lui retirant sa housse! Puis, aussitôt installée sur le bord d'un fauteuil, j'ai promptement palpé les cordes, esquissé quelques arpèges. Merlin, bouche bée, sa *tête de loup* droite près de lui comme une hallebarde, me regarde et m'écoute avec complaisance ; alors, je laisse de côté la harpe, je me précipite sur le piano et j'entame une valse de Strauss ; sans la finir, je vire sur le tabouret et je sors un beau violon de sa boîte capitonnée en peluche : deux coups d'archet, et je décroche une mandoline sur la muraille. Merlin déclare :

« Ah ! bien ! il ne lui en faudra pas tant pour connaître tout de suite que tu es de la famille !

— Sois tranquille, je ne lui montrerai pas tous mes talents en un jour. »

D'ailleurs, en réalité, c'est de la harpe seule que je tire un parti sérieux et grâce à la faveur que Marc témoigna jadis à cet instrument devant moi. Mais Merlin est homme à s'y méprendre.

Un peu plus tard, Merlin venait me cher-

cher pour me faire voir la chambre de la cuisinière, après l'avoir astiquée de fond en comble.

Cette chambre se trouve, comme la sienne, au rez-de-chaussée de la maison, sur le jardin — sous-sol par rapport à la rue. — Elle est assez grande ; un papier clair à fleurettes tapisse les murs ; le lit de fer, la commode, la *toilette* reluisent des sueurs de Merlin. Manque la traditionnelle et si utile armoire à glace ; mais, grimpée sur une chaise, je constate immédiatement que je me vois ainsi en pied dans la glace de la cheminée.

Je me déclare satisfaite de tout, sauf du tapis que je voudrais neuf sous mes pieds nus, et des rideaux de la fenêtre, à couleur, aujourd'hui, plus qu'indécise. Merlin m'emmène au Bon Marché où s'agite, parmi les employés, tout une clientèle féminine, à se croire dans le pays des Amazones, qui n'admettaient le sexe laid chez elles qu'à l'état d'esclavage.

Les « esclaves » me favorisent d'une attention charmante ; c'est à celui qui, dans chaque rayon, m'offrira ses services avec son plus agréable sourire. Je fais choix d'une carpette

LouisXVI, de rideaux de toile du même style : fond blanc, avec des oiseaux dans des cages, des fleurs nouées par des rubans vert-pomme.... J'achète de l'étoffe pareille aux rideaux pour la housse du lit, une garniture de toilette, et je profite de la bienveillance qu'on me témoigne pour obtenir que mes emplettes me soient livrées sur l'heure à la maison.

C'est donc ainsi que ce soir je vais, sans plus de retard, entrer en fonction,... puisque je coucherai dans la chambre de la cuisinière.

Mardi, 3 décembre.

Ce matin, en m'apportant mon chocolat dans notre salle à manger de l'office, Merlin m'a fait lire une lettre que le facteur lui remettait à l'instant. Mon cousin Marc s'annonçait pour demain vers le soir.

« Tu sais, si tu voulais, en partant tout de suite, — il y a un train à 10 heures, — j'aurais encore le temps de te ramener aux Angles et de me retrouver ici demain, à 7 heures, pour recevoir Monsieur. »

Comme je rêvais un peu sur ce papier à en-tête d'hôtel, Merlin a cru sans doute qu'un

remords me poignait, tout au moins une angoisse, et que j'hésitais comme un conscrit avant le *baptême du feu*. Mais, relevant la tête, je lui ai ri au nez en lui envoyant une chiquenaude, et il m'a entendue avec stupéfaction lui fredonner la première phrase de la *Marseillaise*.

Non, je ne suis vraiment pas fâchée d'entrer en campagne. Oh ! ce n'est pas que la solitude m'ait pesé ces jours-ci. Pendant que Merlin fourbissait le mobilier, j'ai feuilleté la musique de notre *patron* et déchiffré tout ce que je n'en connaissais pas. Depuis un an ou deux, mon oncle ne faisait plus venir les *nouveautés*.

Dimanche seulement, Merlin *m'a sortie* ; nous sommes allés au Luxembourg ; toutes les petites bonnes femmes de deux ou trois ans qui vaguaient en chancelant près des nourrices, sur leurs grosses pattes guêtrées de drap blanc, bleu ou rouge ; toutes les fillettes aux jambes en quilles, un peu échevelées par le jeu et la course, sous leurs toques ou sous leurs grands chapeaux de feutre, me rappelaient les *moi* que j'ai été à des âges divers, ici même, me rappelaient aussi mon plus vif bonheur de ces

temps-là. C'était lorsque mon cousin Marc, traversant le jardin pour retourner chez lui après la classe du lycée Louis-le-Grand, se montrait dans une allée voisine; alors je courais au-devant de lui et je le contraignais à jouer avec moi, ce qu'il faisait toujours de bonne grâce.

Mercredi, 4 décembre, le soir, 6 heures.

Nous l'attendons. J'ai forcé Merlin à m'acheter des fleurs : quelques tiges de jacinthe, des roses de Nice et des œillets. J'ai groupé le tout dans un vase qui sera placé sur la table pendant le repas. Comme soins suprêmes, j'éparpillais quelques gouttes d'eau sur les fleurs.

Merlin, en me regardant, se grattait la tête tout perplexe : je le somme d'expliquer sa préoccupation.

« C'est que... jamais une autre cuisinière, jamais Eugénie n'a pensé à mettre des fleurs sur la table....

— Eh bien, justement.... Il s'agit de prouver à mon cousin que les cuisinières se suivent et ne se ressemblent pas ! »



Alors, ma confiance imperturbable lui a un peu rendu la sienne. La nuit tombe. Tandis que j'écris, Merlin évolue de la salle à manger à la cuisine dans le tintin de l'argenterie et des cristaux. Paisibles, tous deux, *nous l'attendons*.

9 heures.

Sept heures sonnaient quand un point d'orgue s'est produit dans le roulement de la voiture qui longeait la rue en s'approchant. Merlin s'est précipité au-devant du *patron* ; moi, juchée sur un escabeau, j'assiste, par un

croisillon en soupirail de l'office, à l'arrivée de mon futur seigneur et maître.

D'ailleurs, comme la lanterne du vestibule n'envoie qu'une lueur très indécise sur le gravier de la cour, je n'aperçois guère qu'une silhouette élancée, à la rapide allure ; quand la silhouette touche le pied du perron, une moustache rousse semble prendre feu brusquement à un jet de lumière, et c'est tout.... Un pas élastique et ferme parcourt les couloirs, une porte intérieure s'ouvre, celle de sa chambre.... Maintenant, c'est le bruit pesant des bagages transportés.... Et, au bout de quelques minutes, je vois Merlin revenir, la figure inquiète, à ses fourneaux. Toutes ses casseroles sont restées dignes de la confiance qu'il avait mise en elles plutôt qu'en moi : il respire.

Après plusieurs allées et venues encore de la cuisine à la salle à manger, il m'annonce que mon cousin se met à table, et il emplit la soupière. Une idée me vient : je suis Merlin là-haut tout doucement, de manière que le bruit de mes pas soit confondu avec le bruit des siens, et par la porte que, sans me savoir

là, il laisse entre-bâillée, j'aperçois le voyageur en train d'étaler sa serviette sur ses genoux.

Eh bien, non, il n'est pas vieux garçon : il ne le sera pas à cinquante ans, ni jamais ! Avec ce front d'où les cheveux s'élancent en si jolies pointes, ces larges yeux bruns, pleins de lumière, d'esprit et de douceur, cette moustache fine, ces lèvres toujours roses et riantes, comment peut-il espérer qu'aucune jeune fille ne rêvera de lui et ne fera tout au monde pour parvenir à l'occuper d'elle en retour ?

Mon cousin avale quelques cuillerées de potage, tout en promenant ses regards autour de lui. Il dit :

« C'est étonnant comme on est encore mieux chez soi que partout ailleurs, mon vieux Merlin !... »

Et de la même haleine il remarque, sur le ton de l'agréable surprise :

« Des fleurs !...

— Oui, répond Merlin debout près du dressoir; c'est Miette qui en a eu l'idée.... »

Mon cousin dresse l'oreille :

« Qui ça, Miette?... »

Il me semble que la voix de Merlin tremblote pour répondre :

« Monsieur sait bien : la nouvelle cuisinière que je devais ramener du pays....

— Ta nièce ?... »

Merlin hésite encore. J'ai un fort battement de cœur. Mais mon cousin reprend :

« Est-ce qu'elle ne s'appelait pas Mion, ta nièce ?

— C'est-à-dire, monsieur, que Mion va se marier; alors,... Miette a voulu venir....

— Mion, Miette, les deux noms sont également gracieux ; des diminutifs de Marie, n'est-ce pas ? »

J'ai envie de lui crier : « Et aussi d'Henriette, monsieur ! » Mais je tends l'oreille.

« Et est-ce qu'elle ne se marie pas, elle aussi, Miette ?

— Oh ! ce n'est pas l'envie qui lui en manque !

(Eh ! eh ! monsieur Merlin, de l'esprit à mes dépens !)

— Seraient-ce les amoureux ?... N'est-elle donc pas jolie comme Mion ?

— Oh ! dix fois plus ! Mais c'est jeune, ça vous a des idées !... »

Il soupire. Mon cousin croit peut-être à des tiraillements de famille. Pour remonter Merlin, du moins je le pense, il reprend :

« Des idées ? Mais elle en a de très bonnes ; ces fleurs sont groupées avec goût.

— Oh ! quant à ça, elle s'y entend !

— Et à la cuisine ? »

Merlin fait ici ses réserves.

« Euh !... A dire le vrai à Monsieur, c'est moi qui la forme....

— Eh bien, continue ! continue !... »

Et mon cousin lance un beau jet de rire gai, avec lequel le mien, je le sens, serait tout prêt à faire unisson.

Mais comme Merlin sort de la salle à manger emportant la soupière, je relève mes jupes pour empêcher leur frou-frou et je m'envole devant lui, jusqu'à la cuisine, à grands pas silencieux.

Mon « oncle » arrive fort mécontent et bougon : « Si je le crois disposé à subir des interrogatoires sur ma personne !... Avec ça que c'est commode ! D'ailleurs, lui, pour dire des mensonges, il n'en a pas l'habitude, et il s'embrouillerait, c'est sûr ! Je ferais aussi bien de

paraître et de soutenir moi-même la comédie que j'ai imaginée....

— Sois tranquille ! je paraîtrai quand le moment sera venu de faire feu.... »

Pour le calmer, je lui tire ses favoris et j'obtiens qu'il me fasse risette.

Il veut me servir tout de suite, avant de porter les plats en haut, de manière que je dîne en même temps que mon cousin, sinon à la même table. Je refuse net. Nous dînerons tout à l'heure gentiment, nous deux. Il soupire et me prédit qu'avant huit jours de ce régime je serai maigre à faire pitié, mais enfin il monte la « suite ». Et moi, un peu humiliée de n'avoir pris part à la confection de ce repas que par mon « envoi de fleurs » sur la table, je me demande comment je pourrais bien m'utiliser encore une fois ce soir pour le service de mon cousin.... J'ai trouvé.

A la tombée du jour, Merlin, ayant jugé insuffisante la chaleur du calorifère, a porté du bois dans le salon. Le feu marche-t-il bien ? Le voyageur va-t-il être accueilli tout à l'heure, en quittant la table, par une belle danse des flammes ? Je cours m'en assurer, et me voilà

dans la pièce obscure, ajoutant une bûche dans la cheminée, tisonnant à petits coups pour obtenir bientôt le plus clair, le plus pétillant des feux de joie. J'observe que les sièges en sont vraiment trop éloignés.... Je tire un profond « confortable » au coin gauche, puis une table *liseuse* près de l'énorme fauteuil ; ensuite j'allume une lampe et je la pose sur la table avec l'abat-jour très retombé. La harpe et les autres instruments de musique rangés un peu partout dans le salon renvoient vers le feu des miroitements qui ont l'air de sourires d'entente.... Mais, à cette minute, un bruit de chaise repoussée m'apprend que mon cousin quitte la table, et je me sauve comme un fantôme.

Le Journal de Marc.

Mercredi, 4 décembre, le soir, 9 heures.

Aujourd'hui que les jeunes filles s'émancipent, paraît-il, et ne craignent plus guère de dire tout haut ce qu'elles pensent, l'innocente manie d'écrire *son* journal va peut-être passer d'elles aux vieux garçons solitaires comme moi. Du moins c'est ma fantaisie de ce soir,

près de ce bon feu dont les pétillements me font société sous la lumière de ma lampe voilée de rose, inoffensive et gaie comme un rire d'enfant...

Mais voyons, un journal doit relater quelque chose de *sensationnel*, suivant le mot du jour. Et qu'y a-t-il eu de *sensationnel* dans le fait de ma rentrée à Paris après un voyage d'archéologue? Je ne trouve guère qu'à écrire ce que j'ai dit à Merlin tout à l'heure en me mettant à table. La phrase est antique et banale, certes, mais je crois que, le jour où la Vérité sortira tout entière de son puits, nous serons bien étonnés de nous trouver vieilles connaissances avec elle. Je me cite donc moi-même :

« C'est étonnant comme on est mieux chez soi que partout ailleurs ! »

D'abord, c'est l'imagination qui, plus que l'étendue des cieux et celle des mers, élargit et décore nos horizons. Et où l'imagination a-t-elle son libre exercice, si ce n'est à un bon coin de feu, par une soirée d'hiver, alors que tout l'être physique satisfait dispense l'être moral de son service qui est souvent d'écou-

ter ses doléances, et lui laisse prendre l'essor sans contrainte ?...

Comme je passais de la salle à manger au salon, un léger frou d'ailes en cage m'est parvenu de l'autre porte qui se refermait là-bas. C'était probablement Miette, ma nouvelle cuisinière, la nièce de Merlin, venue pour arranger le feu, allumer ma lampe, et qui s'effarouchait à la pensée de se voir pour la première fois en présence de son maître. Ces petites filles de nos pays, sorties souvent du plus fin de la race latine, sont aussi femmes qu'ailleurs les femmes du monde ; je veux dire qu'elles ne sont pas dépourvues de ces délicatesses, de ce doigté léger de l'esprit et du cœur qui font de la femme réellement une créature à part.

Miette a mis des fleurs sur ma table. Qu'a-t-il fallu pour lui en donner l'idée ? Simplement que son oncle ait parlé de son maître devant elle avec cette affection respectueuse des vieux serviteurs de jadis, dont je garde chez moi, par bonheur, un des meilleurs spécimens.

L'arrivée de la petite Arlésienne dans ma

maison fait voyager ma pensée vers le Midi ; elle touche aux Angles, s'arrête sur ce malheur qui s'est abattu là-bas.... Pauvre vieil oncle ! que n'ai-je pu satisfaire votre grand désir de m'avoir pour gendre.... Mais, me marier ! à quoi bon, grand Dieu ! à quoi bon ! Je ne vois pas — et je puis dire principalement ce soir — en quoi la présence d'une femme à *mon foyer* me rendrait ce foyer plus *confortable* et plus attrayant. D'ailleurs, cette petite Henriette était, à douze ans, d'une laideur qui ne pouvait rien faire augurer de bon — ni de beau — pour ses dix-huit....

Pauvre enfant ! je crois que cette partie de sa fortune qu'elle doit un peu à mon désintéressement, d'après les vigoureux calculs de mon oncle, ne fera pas à sa dot un supplément inutile. Je serais franchement heureux d'apprendre son mariage ; si sa laideur la forçait à coiffer sainte Catherine, je craindrais d'en être, en quelque sorte, responsable vis-à-vis de ce pauvre oncle qui entretenait en lui les illusions d'un père au sujet de sa fille adoptive.

Le Journal de Miette.

Vendredi, 6 décembre.

Deux jours que mon cousin est ici, et pas encore la plus petite escarmouche ni la plus fortuite rencontre.... Cependant, quelquefois je risque une *reconnaissance* dans les couloirs, puis, au moindre heurt d'une porte qui s'entre-bâille, je me sauve éperdument, avec l'intuition que le moment n'est pas encore venu de me découvrir à l'ennemi.

Pendant le déjeuner d'aujourd'hui, Marc a interrogé de nouveau Merlin sur moi ou plutôt sur ma *sosie*, Henriette des Angles :

« Et, est-elle devenue un peu plus jolie, ma cousine ?

— Oh ! un bouquet, monsieur ! »

A ce cri d'admiration, mon cousin répond par une très impertinente exclamation de doute :

« Ah ! bah ! vraiment ?

— C'est comme je le dis à Monsieur.... Même je pensais avec la Rosine, ma sœur, que c'était dommage que.... Enfin, pour sûr

si Monsieur s'était arrêté aux Angles à son passage....

— Ma cousine m'aurait fait tourner la tête, crois-tu ?

— A qui ne la fait-elle pas tourner ? » répond Merlin, les yeux levés au ciel, en changeant l'assiette de son maître.

Marc dit une fois encore :

« Ah ! bah ! vraiment ? »

Mais il me semble que l'impertinence de l'exclamation est quelque peu émoussée, cette fois. Je n'en écoute d'ailleurs pas davantage. Merlin sortant de la salle à manger, je le précède à la cuisine, toujours mes pas dans le bruit des siens. Il est, comme après chaque repas, d'une humeur massacrante, et me presse de prendre la responsabilité de la comédie. Mais, tandis que je lui en laisse jouer le prologue, je médite mon entrée ; il me la faut éclatante sinon décisive.

Le Journal de Marc.

Vendredi, 6 décembre.

J'ai dîné ce soir chez la comtesse de Saint-Marcel, une maison qui m'est familière, que je trouve habituellement fort agréable. Je ne sais pourquoi aujourd'hui tout m'y a semblé fade, aussi bien les mets que l'esprit des convives, malgré l'attention flatteuse dont le voyageur a été favorisé. J'ai profité de cette attention pour parler d'un restant de fatigue, et je suis rentré de bonne heure. Mais comme je traversais le salon, les flammes dansaient si joyeusement derrière le pare-étincelles que je me suis cru appelé par elles, et je suis venu m'asseoir, disposant sur ma table la petite lampe qui m'avait attendu dans le vestibule. Le tiroir de cette table renferme le cahier de *mon journal* ; j'en ai cherché la clé parmi celles du trousseau que je porte toujours sur moi, et me voilà écrivaillant au lieu d'aller dormir. J'ai mon excuse : passé un certain âge, si on veut goûter le charme des rêves, il faut les appeler en pleine veille autour de

soi : les rêves ne vous visitent plus d'eux-mêmes au milieu du sommeil....

Et — est-ce bien volontairement ? — voici que je n'écris plus : je rêve déjà. Ma plume reste immobile entre mes doigts levés ; je me surprends à *rire aux anges*, comme on dit des petits enfants; je ris du moins à la plus imprévue, à la plus exquise, la plus féerique, et, je dirai même, à la plus extravagante des apparitions....

J'étais rentré vers 6 heures pour m'habiller. Tout en commençant d'ôter mon veston, je presse le bouton de la sonnette : personne n'apparaît d'un moment ; je sonne de nouveau et change de chaussures : rien encore. Pour la première fois depuis que nous sommes ensemble, mon brave Merlin manque à son service.... Une course pressée peut-être ? Mais qui donc la lui aurait donnée à faire ?.... Au fait, la cuisinière n'est-elle pas là pour le suppléer ? J'avance de nouveau mon pouce vers le bouton de la sonnette, mais il reste en route, car je réfléchis ; jamais cette petite Miette, ma nouvelle cuisinière, que je n'ai pas encore vue, et qui d'ailleurs ne

connaît même peut-être pas ma chambre, n'osera se présenter à mon service.

Cependant l'heure me presse; sans hésiter davantage, je saisis mon pot à eau et je descends au sous-sol. Dès que j'en ai ouvert la porte, en haut de l'étroit escalier, un trille léger comme une volée de papillons monte jusqu'à moi. On chante l'air des *Bijoux* :

Ah ! ah ! ah ! je ris
De me voir si belle
Dans ce miroir !...

Je m'arrête pétrifié un moment sur la première marche : une actrice dans ma cuisine! c'est-à-dire plutôt une élève du Conservatoire qui promet, oh ! certes, qui promet !... La voix, quoique seulement à demi lancée, est d'une pureté, d'un fondu admirables déjà et d'une jeunesse que n'a plus même à quinze ans la petite Parisienne, une jeunesse de bouton entr'ouvert, de rossignol qui, pour la première fois, mène jusqu'au bout sa roulade....

Je suis tout de même descendu jusqu'à la porte de la cuisine ; je l'entr'ouvre, et là, sous le bec de gaz qui déploie son aile toute grande, j'aperçois non pas une Marguerite, mais une

Mireille : la Mireille pimpante des fiançailles printanières, une Mireille avec une gaie petite figure pleine de finesse et d'esprit, avec un gai sourire, une voix gaie, de beaux yeux gais. Elle tient d'une main un miroir à manche et se regarde avec satisfaction, de sa main libre arrangeant sa minuscule coiffe en dentelle, l'épingle de son large ruban et la croix d'or de la *capella*, — du petit triangle de chair rose que laisse voir, entre ses plis nombreux, le blanc fichu de mousseline. — Elle reprend, en faisant son trille plus long :

Ah ! ah ! ah ! je ris....

Et le fait est que, malgré un changement d'inouïe rapidité qui s'opère sur sa figure lorsque tout à coup elle m'aperçoit, l'éclat de rire reste niché dans je ne sais combien de fossettes, aux deux coins des lèvres, au menton, au beau milieu des joues roses !...

Elle pose son miroir sur la table et, en une demi-révérence de soubrette Louis XV, elle me demande :

« Monsieur désire ?... »

Puis, avec volubilité :

« Oh ! si j'avais cru que Monsieur sonnerait, je n'aurais pas envoyé mon oncle Merlin à la poste ! Mais si Monsieur a besoin de quelque chose ?... un peu d'eau ?... de l'eau chaude ?... »



Elle ne se trompe pas, quoique mes seuls deux balbutiements le lui affirment. Car je me sens ridiculement à mon désavantage en gilet, manches de chemise, et mon pot à eau à la main devant cette petite reine d'opéra comique : si belle, si belle!... comme elle le chantait tout à l'heure, si belle de sa personne et de sa parure, avec son tablier de soie rose et jaune, ses mousselines et ses bijoux !...

Cependant, elle avance une main de poupée pour me prendre le pot à eau. Un instinct me fait retirer la mienne ; je vais lui dire que c'est de l'eau pour de vrai dont j'ai besoin, et qu'il ne s'agit pas de remplir mon pot à une source imaginaire, peinte jaillissante d'un décor.... Mais elle m'enlève prestement l'ustensile, le met contre le fourneau, sous le robinet du bain-marie, et l'eau tombe, d'ailleurs, un peu tout autour plus que dedans. Ses petits doigts, atteints par quelques gouttes bouillantes, se relèvent tout effarés. Alors, en lui arrachant le pot à eau, je m'écrie:

« Laissez-moi donc faire à votre place ! vous allez vous brûler ! »

Elle réplique aussitôt, comme vexée de n'avoir pas été la plus forte :

« Monsieur aussi !... là !...

— Pas du tout ! »

Si, c'est elle qui avait raison : je me brûle ; je n'en continue pas moins à protester la négative ; mais en levant les yeux vers sa figure — nos têtes se touchent presque, car elle est restée penchée tandis que je m'accroupissais devant le fourneau — je me rends fort

bien compte qu'elle s'amuse prodigieusement à voir les petits tressaillements de mes mains aspergées.... Puis, soudain, elle pousse un cri.... Par bonheur elle a tourné le robinet au moment juste où le pot tout plein, et moi occupé à la regarder, j'allais me laisser inonder d'eau bouillante.

« Monsieur veut me permettre.... »

Elle tend de nouveau sa main de poupée; j'oppose encore une généreuse défense :

« Non, non, c'est inutile ! »

Mais sur la porte de la cuisine, je me retourne, je voudrais lui demander :

« Qui donc vous a appris à chanter ainsi ? »

Il y aurait à lui faire un trop grand nombre de questions semblables :

« Qui donc a pu vous apprendre à être si jolie, si pimpante, si fine, si spirituellement joyeuse? à vous habiller de ce costume ravissant, à vous moquer des gens avec tant de grâce, et enfin, de par tous les grands saints du ciel et de la terre, quel miracle vous a jetée ici, vous, fée maléficieuse ou princesse déchue, pour faire sauter l'anse du panier et les casseroles d'un vieux garçon ? »

Je m'exclame ainsi, du moins, en préparant mon savon pour ma barbe, en me rasant, — et avec tant d'agitation que je n'évite pas deux ou trois entailles. — Merlin arrive, en sa hâte lourde, et se met à sortir mon linge et mes habits sur un trémolo d'excuses. Il bafouille un peu, comme moi tout à l'heure devant sa nièce.

« Miette venait d'écrire au pays ; il avait fallu courir au bureau de poste tout de suite,... sans quoi la lettre ne serait partie que demain.... »

Voyez-vous le grand dommage ? La lettre de ma cuisinière qui arriverait avec quelques heures de retard !... Moi, je pouvais bien attendre mon eau chaude !... Je retiens du reste mes réflexions, et, en ajustant mon faux col, je dis :

« Est-ce que tu sais qu'elle chante très bien, ta nièce ? »

Merlin hausse les épaules :

« Si je le sais ! Elle ne fait que ça du matin au soir ! Surtout quand Monsieur joue de son violon ou du piano, elle chante les mêmes airs....

— Ah !... Au fait, c'est d'ailleurs évident, elle a dû *travailler* sa voix. »

Merlin, en me tendant ma cravate, me demande ébahi :

« Alors la voix, ça se *travaille* tout comme la terre ?

— Tu le dis, mon brave Merlin ! »

Et j'ajoute, pour moi seul :

« Il faut même qu'elle ait rencontré là-bas un maître assez fort,... quelque vieil artiste retraité sans doute,... et qui lui aura fait entrevoir que, si elle venait à Paris comme cuisinière, elle trouverait par la suite à s'y occuper plus agréablement.... »

Je dis tout haut :

« Et que faisait-elle, ta nièce, au pays ? Était-elle déjà en condition ? »

Merlin a eu un cri d'étonnement bizarre :

« En condition ! elle, Miette ?

— C'est vrai qu'elle est bien jeune encore, ai-je dit.

— Justement, monsieur.... Pour dire vrai, sauf qu'elle a étudié, elle n'a pas fait grand'-chose encore.

— Ah ! elle a étudié !... Alors je m'étonne

qu'on n'ait pas eu l'idée de la pousser un peu, d'en faire une institutrice, au lieu d'une cuisinière.

— Mais, monsieur, Miette dit qu'elle aime mieux être cuisinière; elle trouve le métier plus avantageux : six cents francs par an sans la nourriture, voilà les gages de l'institutrice; au lieu que votre cuisinière a de même ces six cents francs de fixe, en plus la nourriture, le blanchissage et....

— Et, fais-je en riant, et l'anse du panier!... Va, va, n'aie pas honte de le dire, c'est l'usage, et je sais que, grâce à toi, j'en suis quitte à bon compte. Mais, ma parole, ta nièce n'a pas perdu son temps à l'école pour ce qui est du calcul!

— Ni pour quoi que ce soit, monsieur, allez!... »

Une idée me traverse l'esprit :

« Mais, dis donc, est-ce que tu ne crains pas que la maison devienne bientôt la fable de l'arrondissement si on voit ta jolie nièce Miette sortir et rentrer en son costume d'Arlésienne?

— Oh! Monsieur peut être tranquille!

Jamais, au grand jamais, Miette ne s'habille comme ça pour sortir! Je le lui ai fait jurer.

— Ah! elle voulait donc?

— Monsieur, déclare Merlin, Miette veut toujours ce qu'il y a de plus extraordinaire.

— Et toi, tu fais toujours ses quatre volontés?

— Le moyen de faire autrement? Mais pour quant au costume d'Arlésienne dans les rues de Paris, ça, elle sait bien qu'elle ne me décidera pas ; seulement, comme elle dit, dans la maison, il n'y a pas de danger. »

(Pas de danger! voyez-vous ça!... Et qu'en sait-elle, Mlle Miette?... Pas de danger!...)

A ce moment, occupé à nouer ma cravate, je plastronne un peu devant la glace, et je passe en revue ma tête de vieux garçon. Pas un vide sur le crâne et pas un cheveu blanc: cela fait toujours plaisir, même quand on est décidé à la sagesse et au célibat.... J'enfile mon pardessus que Merlin me tendait; il me donne mes gants, ma canne, mon chapeau, et je vais dîner chez Mme de Saint-Marcel, d'où je reviens plus tôt que de coutume pour écrire ces enfantillages.

Mais, après tout, sont-ce bien là des enfan-

tillages? Moi qui, en Orient, me suis exposé à la fièvre des fouilles et du climat, dans l'espoir de déterrer un bas-relief qui m'aurait fait connaître l'instrument dont jouaient les éphèbes babyloniens dans le cortège de Sémiramis, je puis bien appliquer un moment mon attention aux modifications étonnantes qui se préparent dans la société de notre époque. Ah! je n'ai certes pas manqué, comme tout le monde, de railler l'*instruction laïque et obligatoire*! comme tout le monde j'en riais pour n'en pas pleurer; je supposais ses effets désastreux : la désertion des campagnes, les ambitions effrénées qu'elle déchaîne, les déclassés des deux sexes qu'elle produit; je peux donc bien, en passant, rendre justice à l'un de ses rares bienfaits. Évidemment le savoir dégrossit le peuple; l'esprit et le corps prennent tournure ensemble; à mesure qu'une simple paysanne met de l'harmonie dans son orthographe, elle n'est pas loin d'en mettre dans ses gestes; à mesure que son goût se forme pour la littérature et pour les arts, il se forme également pour l'art délicat de la parure; elle atteint à la grâce, elle atteint au charme : elle

est vraiment femme ! Ainsi, quelle différence, par exemple, entre cette pimpante Mireille que j'ai vue ce soir dans ma cuisine et son brave homme d'oncle, si honnêtement balourd !... L'instruction obligatoire va nous délivrer bientôt de la *maritorne*, qui empuantait de ses sandales traînantes les couloirs de nos maisons ; désormais, des salons à l'office, la vraie femme régnera, ne laissant pas un coin de nos demeures sans sourire et sans élégance.... Avec ce type de bon vieux serviteur des traditions que je possède dans l'épaisse nature de Merlin, je ne suis pas fâché d'avoir chez moi un échantillon exquis et précoce de la cuisinière de l'avenir....

Le Journal de Miette.

Vendredi, 6 décembre.

Pas mal réussie, la première escarmouche!... Oh! le hasard s'en est un peu mêlé ! Non, non ! pas le Hasard, ce dieu tout en bois, — un automate plus inquiétant que bien intentionné ; — disons la Providence, la Providence qui a des lèvres pour sourire à nos

rêves et des bras maternels pour les bercer en attendant qu'elle les réalise....

Merlin ne cessait de me répéter qu'à première vue mon cousin démasquerait *ma condition*, et qu'il me faudrait retourner tout d'une traite aux Angles, que je n'aurais pas dû quitter. Je lui soutenais, bien à tort, le contraire. Hier matin, entrée par distraction dans la cuisine — ce que j'évite de faire lorsqu'il y vient un fournisseur — le garçon laitier, en mettant sa *boîte* sur la table, me salua d'un respectueux :

« Bonjour, madame. »

Je me contentai d'incliner la tête et je passai dans l'office. J'entendis alors cet homme qui, sur le pas de la porte, demandait à Merlin :

« Comme ça, votre patron s'est marié ? »

Je ne sais trop ce que Merlin, dans un grognement, lui répondit, mais moi, obligée de rendre justice à ses prévisions et afin que ma petite comédie ne fît pas un four noir dès le premier acte, je résolus d'endosser mon costume d'Arlésienne. Et non pas dans l'espoir d'échapper à la catastrophe, mais pour lâchement reculer l'éclat redoutable, Merlin cessa

de m'opposer son *veto*. Je me suis donc habillée ce soir pour une répétition générale, comptant paraître au premier moment propice, ainsi déguisée, devant mon cousin.

Et c'est lui qui est apparu devant moi ! Toute prête, j'étais venue me mirer dans la cuisine, à la lumière des deux éventails du gaz, tandis qu'à voir scintiller ma croix d'or de la *capella*, et pensant à cette pauvre petite sotte de Marguerite, je chantais l'air des *Bijoux* à pleine gorge.

Deux fois l'appel strident et faux de la sonnerie électrique a failli me faire perdre le ton ; le *maître* réclamait son valet de chambre. Or, Merlin venait de sortir pour jeter à la boîte une lettre que j'écrivais à maître Loriol. Mais sans doute mon cousin goûte comme moi la maxime que Mahomet pratiquait avec la montagne, car, levant les yeux, je le vois à la porte de la cuisine, en gilet, manches de chemise, et un grand pot à eau à la main.... Excuses, révérences, offres de service à... « Monsieur ».

Monsieur me rend les unes et refuse les autres ; il prendra lui-même son eau chaude

au bain-marie.... Je proteste, je me précipite,... nos quatre mains sont ensemble ébouillantées....

Peut-être cela ne fait-il pas si grand mal à mon cousin, puisqu'il ébauche des remerciements, et que, sur la porte, tout chargé qu'il soit de son pot à eau débordant presque, il tourne la tête et me regarde, comme avec regret de remonter là-haut.

Il paraît qu'ensuite Merlin a été interrogé longuement à propos de sa nièce : où donc ai-je appris à chanter?... comment se fait-il que je sois cuisinière?... Bien sûr, avec ma tournure, et intelligente comme je parais, je pourrais rêver à mieux que ça !

« Mais enfin, il n'a encore aucun soupçon, j'espère ? »

Merlin est obligé de me répondre :

« Oh ! ce costume le déroute, je crois ; en tout cas, il ne *brûle* pas encore ! »

Il ne *brûlera* pas de si tôt. Voyez-vous ce que signifierait un dénouement qu'on mettrait à la première page du livre?..

Le Journal de Marc.

Samedi, 7 décembre.

Est-ce que j'aurais effrayé mon rossignol ? Miette ne chante plus. Cependant Merlin prétendait qu'elle accompagnait toujours de sa voix mon violon ou le piano lorsque je jouais des partitions. Ce matin, avant de me mettre à l'étude, j'ai été ouvrir à pas de loup la porte des sous-sols, et j'ai laissé entre-bâillée celle du salon ; puis, de temps à autre, je m'arrêtais court au milieu d'une phrase mélodique : rien ne suivait là-bas.... Ai-je donc eu l'air d'un ogre ou d'un croquemitaine, hier soir ?... Pauvre petite ! Faut-il que je l'aie privée du seul plaisir qu'elle pouvait connaître dans son existence si humble et si monotone ?

Dimanche, 8 décembre.

Miette a retrouvé sa voix. A l'heure de mon café au lait, — c'est une mauvaise habitude qu'a Merlin de me l'apporter au lit quand je me suis couché, la veille, un peu tard, — j'ai dit à mon vieux domestique :

« On n'entend plus ta nièce dans la maison ! Tu m'assurais pourtant qu'elle chantait du matin au soir : est-ce qu'elle serait enrhumée ? »

Et comme si je venais d'aventurer là une supposition offensante, Merlin me répond vivement :

« Oh! monsieur, Miette ne s'enrhume jamais! Seulement elle a peur de déranger Monsieur. »

Alors, avec une chaleur pleine d'éloquence, j'ai chargé Merlin de la détromper. Est-ce qu'elle et lui tremblaient autour de moi comme aux pieds d'un tyran ? Est-ce que tous deux se considéraient comme mes esclaves ? La maison était-elle une prison ou un cloître ? Et si on chantait à l'office, en quoi pouvais-je en être gêné ? Je ne prenais, certes, nullement garde à ce qui se passait en bas.... Que Miette chantât du matin au soir comme elle en avait coutume,... ce serait plutôt une distraction de l'entendre....

Sans relever les contradictions de mon discours — moi-même je ne les entrevois qu'à mesure que je les écris — Merlin, emportant son plateau, me fait placidement cette réponse :

« Bien, monsieur; je vais dire à Miette de chanter; Monsieur peut être sûr qu'elle n'y manquera pas!... »

Et, toute la matinée, Miette dans les sous-sols, tout en vaquant au ménage, moi dans le salon, assis au piano, nous avons feuilleté ensemble une demi-douzaine d'opérettes et d'opéras-comiques; des vieilleries, des nouveautés : *le Petit Duc*, *Rip*, *Manon*, *Mignon*, *Carmen*, *Louise* même!

Il y avait des airs qu'elle ne connaissait pas, qu'elle me laissait jouer une fois tout seul, puis je les reprenais, et, comme un oiseau privé recevant, docile, sa leçon du maître qui le tient en cage, elle partait avec moi, s'arrêtait indécise, ayant de son ignorance des confusions que je sentais, des rougeurs que je devinais. Quelquefois, pour lui redonner du courage, je jouais un moment des parties d'orchestre; après quoi, mieux familiarisée avec l'œuvre, elle élevait sa voix plus sûre et plus ample.

On ne m'a pas fait attendre mon cachet de la leçon. Miette, au moment de mon déjeuner, est apparue derrière son oncle apportant deux

assiettes de hors-d'œuvre. Le costume d'Arlésienne dont, aux lumières, les parties sombres font un peu masse, montre au jour tous ses détails charmants : le damas du tablier vieux rose et jaune sur la couleur prune de la jupe que j'avais cru noire, l'effilé du fichu aux bouts perdus dans la ceinture et les plis superposés de la mousseline, au fond desquels la croix d'or de la *capella* semble dormir sur une feuille de rose....

En faisant son service, Miette tient les yeux baissés, et l'air grave d'une matrone experte repose sur sa petite bouche,... mais il y a toujours du sourire et même de l'éclat de rire plein ses fossettes....

« Bonjour, Miette!

— Bonjour, monsieur! »

Déjà ses mains, qui ont déposé les deux assiettes sur la table, s'envolent comme deux papillons blancs; elle-même sautille vers la porte.

« Attendez donc, Miette! Vous n'avez pas trop mal chanté ce matin, quoique vous n'entendiez rien aux nuances! Vous chantez tout comme si vous étiez à la ronde, comme ceci. » Et je fredonne :

« Mal-broughs'en va-t-en guerre!... »



Miette baisse les yeux davantage :

« On ne m'a pas mieux appris, monsieur!

— Ça ne s'apprend pas, il faut sentir ce qu'on chante! »

Mais est-ce parce que j'ai mis trop de sel sur mes œufs, ce qui me fait faire une grimace; est-ce parce que, déjà pontifiant comme tous les professeurs passés, présents, — et futurs aussi, sans nul doute, — j'ai parlé un peu trop fort?

Miette a fait un sautillement de plus en arrière.

« Vous vous sauvez, Miette ?

— Monsieur, le bifteck pourrait brûler.... »

Ma bizarre et délicieuse petite écolière a disparu. Je me rabats sur Merlin et je lui adresse, tout le long de mon déjeuner, une espèce de mercuriale sur la prétention des jeunes artistes en tous genres qui s'imaginent n'avoir qu'à laisser faire en eux la nature, comme si l'application au travail, l'acqui sition du métier n'étaient pas pour le talent et pour le succès des conditions de premier ordre !...

A plusieurs fois, je reprends ma thèse et la développe. Merlin, qui se perd à essayer de me suivre, finit, à un certain moment qu'il croit opportun, par placer sa maxime favorite et à jamais inachevée. En empilant ses assiettes sur le buffet, il murmure dans un profond soupir :

« Monsieur a bien raison ! C'est pas pour dire, mais la jeunesse d'aujourd'hui !... »

Il a l'air d'insinuer que, par bonheur pour moi comme pour lui-même, nous ne faisons

ni l'un ni l'autre partie de cette génération sans principes....

Et je quitte la table d'une humeur assez aigrie.

Cependant la journée était belle, à peine froide sous l'éclat inattendu d'un radieux et fugitif soleil d'hiver. Dans mon jardin, les lourdes masses des rhododendrons semblaient se mettre en boule ainsi que des bêtes frileuses pour recevoir la caresse des rayons obliques. J'ai eu la fantaisie d'y descendre fumer une cigarette. Afin de ne pas gêner mes domestiques, dont c'était l'heure du repas, j'ai eu soin de ne pas me découvrir à eux, et je ne m'avançais qu'avec prudence, en fumant dans la direction de la brise, assez forte. La porte vitrée de l'office avait un des battants ouvert ; arrêté un moment sous la tonnelle de vigne vierge encore mal dépouillée de son feuillage pourpre, je pouvais de là entrevoir leur table et tout alentour.

Miette, seule, était assise, ayant pour vis-à-vis la vieille chatte élevée par Merlin, qui, accroupie en sphinx sur un carré de soleil

dorant la nappe blanche, la regardait éplucher une orange avec les yeux clignotants d'un philosophe pessimiste. De temps à autre, Miette lui lançait un bout de peau jaune, quelques pépins qu'elle retirait de ses lèvres roses, puis, pour mettre le comble à ses vexations, avec la plus drôle des mines elle avançait sa tête sur les moustaches de la bête imperturbable et lui chantait à plein gosier :

C'est la mère Michel qui a perdu son chat!

Jusqu'à ce qu'enfin la chatte fatiguée se dressait, s'étirait toute longue avec un bâillement d'énervement dédaigneux, et alors Miette la prenait dans ses bras, la couchait sur son épaule, la berçait en l'appelant sa bonne mère-grand et flattait de sa petite main le long corps tigré, tandis que je m'effrayais presque à voir les griffes, à moitié sorties, tout près de ces mousselines entr'ouvertes devant le cou de la jeune fille.

Merlin, familiarisé à ces jeux, debout près de Miette, à laquelle il servait une tasse de café, riait de son bon gros rire placide, dont

la répétition finit par me causer une sorte d'impatience.... Rien n'est insupportable comme d'assister à un divertissement qu'il vous est interdit de partager;... car si j'avais fait chorus avec Merlin, — parce que je suis le « patron » et que, comme tel, je dois ignorer leurs humbles joies ainsi que leurs humbles peines, — lui et Miette auraient brusquement cessé de s'égayer et d'être heureux ensemble.

Une autre de mes observations m'a chagriné bien davantage ! Merlin, au lieu de s'asseoir et de prendre son repas vis-à-vis de sa nièce, avait son assiette tout au bout de la table, et il en était encore à manger ses pommes de terre tandis qu'elle buvait à petits coups le café qu'il venait de lui servir, la serviette sur le bras, en l'attitude irréprochable qu'il avait eue dans ma salle à manger tout à l'heure !

Hélas ! c'est ainsi ! l'aspect flatteur des choses n'empêche pas leur revers de laideur.... L'instruction polit la race et la prépare à une vie plus élevée et plus noble, cela est vrai, mais, en attendant, son effet le plus immédiat est de mettre sens dessus dessous les rapports

naturels entre les deux ou trois générations qui composent une famille. Maintenant les vieux abdiquent devant les jeunes, comme si confusément ils sentaient que le plus grand savoir de ceux-ci leur vaut ce droit aux égards qui semblait jadis l'attribut de l'âge et de l'expérience...

Du moins j'ai eu quelque consolation à être témoin que Miette, elle-même, jugeait excessives ces preuves de ce malsain sentiment que lui donne son oncle, car, au moment où il lui présentait encore une assiette de biscuits, elle lui a crié avec un peu de colère :

« Mais il y a beau temps que j'ai tout ce qu'il me faut ! Déjeune donc tranquille ! Veux-tu te laisser dépérir ? »

Quoique la forme fût un peu bien sommaire vis-à-vis d'un parent âgé, j'ai aimé le fond de la phrase, et même cette gentille taquinerie qu'elle est venue lui faire de prendre, par derrière sa tête, ses favoris entre le pouce et l'index, pour les tirer deux ou trois fois à petits coups.

Lundi, 9 décembre.

Ce matin, je flânais dans le salon en feuilletant de la musique nouvelle que je comptais déchiffrer avec Miette — car je venais d'ouvrir la porte du sous-sol. — Mais, soit impatience de ce que je tardais à commencer, soit que ce fût son caprice d'aujourd'hui, Miette s'est mise à fredonner, puis à lancer à pleine voix des romances du XVIIIe siècle :

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi
Je ne sentais pas ma misère,
Mais à présent que je suis loin de toi
Je manque de tout sur la te... erre....

Cet air de bergers-Watteau, qu'on attribue à Marie-Antoinette, a quelque chose d'oppressif dans sa langueur monotone.... Et la voix trop jeune qui l'envoyait de là-bas avec les paroles naïves comme un secret qu'on ne veut pas dire, mais qui échappe à une bouche ingénue, provoquait en tout mon être un étrange énervement. Au milieu d'un plaisir incertain, j'éprouvais une souffrance si précise que, pour la faire cesser, aussitôt que Miette eut fini son refrain après le dernier couplet, j'attaquai

au piano une sonate de Mozart. Mais ne voilà-t-il pas que la voix de Miette voltige par-dessus mes notes? Dans le ton de la sonate, dont elle se sert comme d'un accompagnement, elle a entonné la romance célèbre:

> Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
> Chagrin d'amour dure toute la vie!...

D'ailleurs, c'est d'un ton trop haut pour sa voix; j'ai mis la pédale sourde et je l'entends qui perd haleine et s'époumonne sur la phrase plaintive en mineur :

> Je t'aimerai, dit l'ingrate Sylvie....

« Mais c'est fou!... C'est fou!... »

Brusquement, je quitte le piano. Merlin, qui apportait une bûche pour mon feu, recule d'un pas et me regarde avec inquiétude, tandis que, croisant les bras, je l'interpelle :

« Veux-tu. je te prie, demander à Miette s'il y a du bon sens à chanter de cette façon, et si elle a juré de se casser la voix ! »

Ses lèvres s'agitent, mais je n'entends aucune réponse, et je reprends, non moins furieux :

« Qu'elle la chante en *si bémol*, entends-tu? Allons, dépêche-toi ! Pose là cette bûche; cela ne te fait donc pas du mal de l'entendre? »

Merlin hoche la tête et se hâte néanmoins d'aller porter à sa nièce l'ordre énigmatique, mais que sans doute, elle, Miette, devinera.

Non, Miette n'a pas deviné; il revient me l'apprendre, sans franchir tout à fait la porte du salon.

« Monsieur, j'ai dû mal lui expliquer la chose....

— Eh bien, qu'elle monte, alors !... »

Et Miette, qu'il est allé quérir, arrive, mais elle reste dans le couloir, et je ne vois d'abord passer par l'ouverture de la porte, avec un bout de son tablier, que les rondeurs d'une casserole de cuivre que sa main, à l'aide d'un chiffon, s'efforce de rendre nette et polie.

J'assure ma voix la plus *professorale* :

« Venez donc, Miette, que je vous mette dans le ton une fois pour toutes !... Vous ne vous doutez pas du tort que vous vous faites, en chantant à votre fantaisie, ma chère enfant!... Là, tenez :

Plaisir d'amour ne du....

Je reprends, et Miette, encore derrière la porte, module d'une voix un peu mélancolique et boudeuse d'enfant grondée :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment....

Nous achevons ainsi à nous deux le couplet. C'est absurde et délicieux. Merlin, au milieu du salon, les mains sous la bavette de son tablier et contemplant sa nièce entre les montants de la porte, dodeline de la tête avec une expression de béatitude vaniteuse et souriante. Je crie, en jouant la ritournelle :

« Mais, Miette, avez-vous peur que je vous mange?... Entrez donc tout à fait.... Et toi, ôte-lui donc des mains cette casserole ! »

Miette s'avance avec ses pas menus, ses sautillements d'oiseau sur le qui-vive : elle est infiniment amusée, infiniment intimidée ; elle sourit à peine des yeux et de la bouche, mais elle rit franchement par toutes ses fossettes. Merlin s'empresse de la débarrasser, n'ayant pas d'ailleurs à un degré moindre l'opinion que sa nièce n'est pas faite pour les travaux du ménage. Comme tout de même quelqu'un doit y vaquer, il s'y

rend, sur le bout carré de ses pantoufles, et ferme tout doucement sur nous la porte du salon.

La leçon de chant se poursuit.... Mais un repos devient nécessaire. Et en feuilletant mon cahier d'une main, et de l'autre montant et descendant sur le clavier des gammes rapides, je demande à Miette debout près de moi :

« Est-ce que vous croyez cela, vous, Miette, que le bonheur d'aimer soit si court, et qu'ensuite il n'y ait plus que des chagrins et des larmes pour le cœur tout le reste de la vie ? »

Je lève les yeux sur Miette qui a les siens baissés ; sa fine petite figure exprime une méditation très, très profonde ; enfin, pendant que, de la pointe de son index, elle fait tourner distraitement une bobèche des flambeaux, elle secoue le large ruban de sa coiffure qui pend sur son oreille gauche et déclare tout net :

« Si cette chose arrive, monsieur, c'est qu'alors on ne s'était pas aimé pour de bon ! »

Tiens ! tiens ! mon écolière qui touche d'emblée à cette vérité autour de laquelle tournent, sans la découvrir, les plus subtils de nos psychologues !...

Mais Miette est maintenant de plus en plus pensive. Deux fois elle entr'ouvre pour parler le bouton rose de ses lèvres et le referme sans avoir rien dit.

« Vous avez quelque chose à me demander, Miette ?

— Oh ! non, monsieur !... C'est-à-dire... je... je voudrais savoir s'il peut se faire que... la personne qu'on aime ne vous aime pas,... ne vous aime jamais ?... »

A cette naïve question de Miette, des visions du passé flottent devant mon souvenir, de longues belles visions d'anges qui furent méchants — ou plutôt méchantes — pour moi... Mais ce n'est pas à cette enfant de dix-huit ans que je vais d'un coup découvrir ce cruel fond de la vie, et je lui dis avec un sourire :

« En tout cas, Miette, ce n'est pas vous qui avez à redouter un pareil crève-cœur.

— Pourquoi, monsieur ?

— Mais... rappelez-vous avec quel entrain vous chantiez l'autre jour devant votre miroir :

Ah ! ah ! ah ! je ris
De me voir si belle....



Elle secoue les jolies boucles cuivrées qui s'échappent de sa coiffe minuscule et murmure :

« Ça ne veut pas dire qu'on soit au goût de... de....

— De celui pour qui seul on a plaisir d'être jolie, n'est-ce pas ? »

Elle prend un coin de son tablier pour s'en cacher à demi sa figure toute rose ; mais c'est qu'on dirait vraiment qu'il y a quelque émotion dans son cœur de fauvette !

Avec une aigreur subite dont je ne distingue pas la cause, je me lève, j'arpente le salon, j'éclate de rire et je lui dis :

« Ma parole ! vous n'allez pas me faire croire qu'une petite fille de votre âge a soupçonné déjà quelque chose de l'amour ?

— Monsieur !... »

Elle ne proteste pas davantage derrière le coin de son tablier, mais son exclamation suffit pour pousser à bout mon énervement :

« Allons donc ! Quelque paysan de là-bas qui aura chanté un soir sous votre fenêtre la chanson de Magali ?... Et votre imagination en a fait tout de suite un prince Charmant ?... Ah ! c'est pour le coup, si vous aviez la folie de l'épouser, que vous connaîtriez bientôt, pour toute la vie, le malheur d'avoir aimé un

jour à tort et à travers !... Mais je comprends ; c'est pour mettre fin sans doute à une sotte histoire que le père Merlin a voulu vous amener à Paris ?... Eh bien, ma chère enfant, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas retourner là-bas avant que vous ayez oublié ce petit rustre, qui sûrement est à cent coudées au-dessous de vous ! »

Miette cache un peu plus encore de sa figure avec son tablier. Pleure-t-elle ? Cette idée qu'elle a peut-être du chagrin m'émeut et m'exaspère à la fois. Je me souviens tout à coup qu'on attend mes épreuves à la *Revue de l'art et des artistes*, et je m'en vais en disant au revoir à Miette d'une voix un peu tremblante....

Je trouve, à la *Revue*, le directeur en conférence avec le metteur en pages. Il s'écrie en me voyant :

« Arrivez donc, mon cher Delombre ! J'allais envoyer chez vous ; cela vous ressemble si peu d'être en retard ! Est-ce que vous seriez amoureux ?... »

Je pense qu'il croirait que je continue excellemment sa plaisanterie si je lui répondais :

« Non, mais je viens de donner une leçon de chant et une leçon de sentiment à ma cuisinière.... »

Sans doute ma conversation avec Miette est la chose la plus ridicule du monde! Pour quelle raison irais-je m'intéresser au roman de cette petite?... Cependant, voyons, lorsque nos domestiques prennent part aux événements de notre vie familiale, ne finissent-ils pas, comme mon vieux Merlin, par mériter du moins l'intérêt qu'on accorde à des parents humbles et pauvres? En vérité, il me semble que j'accomplirais une œuvre de bien en essayant de préserver, contre les illusions qui mènent au pas irréparable, cette enfant si attachante que Merlin considère comme sa fille, et que, je l'ai vu, il chérit profondément.

Samedi, 14 décembre.

Moi, un ancien élève, et maintenant un habitué du Conservatoire, comment ai-je pu jusqu'à présent m'étonner de l'aisance avec laquelle Miette évolue parmi les difficultés des morceaux que je lui apporte presque chaque jour? Miette est un enfant prodige,

voilà tout! Née à Paris, de parents moins obscurs, mieux renseignés, elle aurait pu figurer parmi ces petites élèves de dix ans qu'on voit *soufflant* les grands prix à des camarades parvenues au double de cet âge, à travers de longues années d'études.

Il m'arrive assez souvent, cet hiver, de passer deux heures à la maison entre cinq et sept. — Oui, j'ai fini par éprouver une certaine lassitude à errer dans les pièces banales du cercle, sans interruption, jusqu'au moment où je rentrais travailler un peu avant de me mettre au lit. — De ces deux heures, j'en reste une partie à écouter, au coin de mon feu, monter jusqu'à moi le babil ou le rire éclatant de Miette que je vois en imagination pirouetter autour de son oncle, préparant leur dîner à tous deux. — Car je n'en souffle mot à mon brave Merlin, mais je doute fort qu'il parvienne jamais à initier sa nièce aux mystères de la poule au pot. — Puis, je presse le bouton de la sonnette, et, Merlin se présentant, je lui demande le plus gravement du monde s'il ne pense pas que Miette pourrait « prendre un petit moment » afin de déchiffrer avec moi

une partition nouvelle? Merlin, non moins gravement, me répond qu'il va s'informer, et bientôt de prestes petits pas, un charmant frou-frou de jupes dans le couloir m'annoncent que la négociation a obtenu un heureux résultat. Et je ne troquerai pas mon « cinq à sept » contre celui de la plus jolie femme de Paris.

Miette et moi nous chantons des duos d'amour, nous chantons des séparations tragiques, nous chantons des regrets éternels; mais, quelque expression que je mette dans ma voix, Miette laisse s'envoler la sienne tout uniment; elle gazouille: « Je t'aime »; elle gazouille: « Je veux mourir d'amour »; elle gazouille les imprécations à la destinée, et le grand salon où il fait presque noir — car seules les bougies du piano sont allumées — semble une volière pleine d'oiseaux, tout heureux d'y être réunis et retenus.

Je rentrais cet après-midi tout à fait dispos pour une de nos séances quotidiennes. Mais, comme je repoussais la porte que je venais d'ouvrir avec ma clé, j'ai entendu les sons de la harpe, — de *ma harpe*! Quelqu'un en

jouait dans le salon ; les gouttes d'eau sonores d'une pièce de Mendelssohn coulaient jusqu'à moi, comme pour chanter mon retour. A pas étouffés sur la moquette du couloir, je me suis avancé, le cœur battant, car pas une minute — et n'est-ce pas bien extraordinaire ! — je n'ai pensé à un artiste, à un ami venu pour me voir et prenant patience en s'exerçant. Et, par la porte prudemment ouverte, j'ai aperçu le gracieux tableau. En son costume archaïque, la harpe debout contre elle, sans lumière, son fin profil seulement découpé par le reste de crépuscule qui filtrait entre les rideaux de guipure, Miette jouait comme elle ne sait pas chanter encore : en véritable petite inspirée.

Mais je m'approche ; elle arrête ses mains, pousse un léger cri et se met toute droite contre la harpe. Je la sens pleine de confusion, et je dis, simulant quelque sévérité :

« C'est donc ainsi que nous empruntons le bien d'autrui, Miette ? »

Elle murmure :

« J'aurais dû demander la permission !

— Sans le moindre doute !... et aussi la permission d'avoir ce talent... qui ne peut

que nuire à vos progrès comme cuisinière, je le crains ! »

Elle murmure encore :

« Monsieur ne va pas me renvoyer?

— Nous prendrons patience, Miette ; nous prendrons patience,... quelque temps du moins. »

Et, parlant ainsi, je tourne le commutateur de la lumière électrique ; des fleurs s'allument sur la muraille du salon. Miette, ayant interrogé ma figure, sourit de son sourire le plus rose près des sourires d'or de la harpe qu'elle ressaisit entre ses bras, sans que je le lui commande, pendant que je sors mon violon de sa boîte....

Assise à peine sur le bord d'une chaise un peu haute, Miette est si sûre de son instrument qu'elle joue souvent les yeux levés, et alors on dirait que son regard monte, plongeant dans une ouverture du grand ciel bleu, où, mignonne sainte adolescente, tout à l'heure elle ira rejoindre les musiciens de là-haut, soulevée par les mousselines de ses fichus qui vont se déployer en ailes sur ses épaules....

Étrange, fascinante petite créature ! Son



talent a beau être inimaginable, sa grâce et sa beauté la feront toujours davantage l'enfant prodige ! Comme je l'avais pensé, c'est à un vieux musicien, de lointaine parenté, je crois, en retraite « au pays », que Miette doit d'avoir connu elle-même ses heureuses dispositions ; le brave homme étant harpiste, il ne possédait sans doute pas d'autre instrument que sa harpe, c'est celui-là dont il lui a enseigné la grammaire.

« Miette, votre professeur doit regretter votre départ, à cette heure? » lui dis-je.

Mais elle secoue la tête, et, les yeux pleins de larmes :

« Oh ! s'il vivait encore, je ne serais pas venue à Paris.

— C'est peut-être lui qui, avant sa mort, vous a inspiré d'y venir? »

Elle laisse passer une minute, puis, la voix très basse, de ses lèvres qui tremblent, elle murmure :

« Oui, c'est lui!

— Mais, ma pauvre enfant, il aurait dû vous dire aussi que, quand on a votre talent, ce n'est pas comme élève-cuisinière qu'on vient à Paris, c'est comme élève du Conservatoire. Vous passiez votre examen d'admission cet automne, et vous remportiez votre premier prix peut-être cette année même.... »

Miette hausse son menton rose :

« Monsieur, c'est qu'il aurait fallu beaucoup d'argent!... »

Ah ! l'argent ! l'argent! Pourquoi n'est-il pas donné précisément à ceux qui en sauraient faire le meilleur usage ! Ainsi, parce que cette

jeune fille, si éminemment douée, manque de ce levier qu'aucun autre, hélas! ne remplace, tous les dons splendides qu'elle a reçus de Dieu et de la nature seront perdus pour la société comme pour elle! sa destinée sera sacrifiée! sacrifiées les heures de limpides joies d'harmonie qu'elle aurait pu faire connaître au monde!....

Mais n'est-ce pas une indication du ciel que Miette soit venue dans ma maison? Je n'ai ni femme, ni enfant, ni parent proche; quel meilleur emploi aurais-je à faire de mon superflu que de l'utiliser au salut d'une existence?... Je parlerai à Merlin, dès demain, à la première heure, lorsqu'il m'apportera mon café au lait dans ma chambre.

Journal de Miette.

Mercredi, 18 décembre.

Ma vie près de mon cousin m'intéresse si passionnément que j'ai à peine la patience de jeter quelques lignes sur mon journal.

Aux leçons de chant, Marc ajoute depuis quelques jours des leçons de harpe, car je lui

ai laissé découvrir mes capacités sur cet instrument.

La scène a été un peu embarrassante lorsqu'il m'a demandé si c'est sur l'inspiration de mon « vieux professeur » que je suis venue à Paris. Jouer la comédie ne me répugne guère, c'est si amusant! mais mentir en paroles positives! Par bonheur, un peu de réflexion m'a suffi pour me convaincre que j'ai obéi en effet au désir, à la volonté même de mon vieux professeur, de mon oncle, de mon père, lorsque j'ai quitté les Angles pour aller au-devant de celui qu'il avait nommé son fils dans son cœur.

Quant au cœur de mon cousin, il a commencé, me semble-t-il, à s'émouvoir en faveur de Miette; ma pauvreté, qui m'empêche de « cultiver mes talents », le fâche et l'attendrit. Ce n'est que de la pitié, sans doute ; mais enfin, qu'importe de quel point de l'horizon les vents tièdes soufflent sur les glaciers? C'est toujours le printemps qui s'annonce par la fonte des neiges, ce sont les beaux jours, les jours fleuris, les jours heureux!...

Le Journal de Marc.

Jeudi, 19 décembre.

Décidément, je ne parlerai pas à Merlin d'ici quelques mois. Le Conservatoire est fermé pour cette année-ci à Miette : quelles leçons pourrait-elle se procurer moins coûteuses que les miennes ? Un peu plus tard, je verrai à la mettre en rapport avec quelque illustre maître, à lui assurer de ces bienveillances qui, quelque talent que l'on possède, ne sont jamais inutiles au grand succès définitif.

J'éprouve de l'orgueil, en même temps que de la joie, à me dire que je tiens dans mes mains une destinée de femme, qu'il m'appartient de la laisser dans l'obscurité, les humbles travaux, les privations, ou de la pousser au premier rang sur la grande scène du monde, parmi tous ceux et celles qui triomphent, loués, applaudis, couronnés.. .

J'ai demandé à Merlin aujourd'hui s'il ne s'étonnait pas un peu du talent que sa nièce avait acquis avec si peu de secours. Il a hoché la tête en me répondant :

« D'une autre ça m'étonnerait, monsieur ; mais de Miette ! »

Évidemment, il pense que si Miette décidait de se rendre toute seule en ballon dans la lune, elle ne manquerait pas d'accomplir heureusement le voyage.... Après tout, son infatuation de sa jolie nièce est bien naturelle, et je crois qu'il s'en trouvera d'autres plus tard pour la partager.

Oui, quelquefois je songe à l'avenir de Miette, et alors une sorte de trouble me saisit — dû au sentiment de ma responsabilité. — Je la vois, non plus dans son costume d'Arlésienne, mais grandie par les robes traînantes, le buste allongé, roidi par les corsets à la mode ; elle a toujours sa beauté, accrue par l'encadrement de la toilette et de la science féminine ; elle a toujours sa bouche rose, elle a toujours ses beaux yeux d'un bleu exquisement mêlé de gris, mais la douceur et l'espièglerie naïve, la candeur totale, n'en forment plus l'expression : ce sont des yeux qui peuvent regarder saigner les cœurs sans répandre des larmes de pitié ou de repentir....

Et quand je pense à de telles choses, je

m'applaudis doublement de n'avoir pas encore parlé à Merlin....

Mercredi, 25 décembre.

« Oui, c'est Noël aujourd'hui ! » a dit Miette avant de s'envoler tout à l'heure ; et moi je suis laissé tout seul, comme un méchant collégien qui a mérité la retenue la plus sévère.

Ce matin, au déjeuner, Merlin m'a demandé la permission d'emmener Miette faire un tour sur les boulevards, aux petites boutiques. Je ne pouvais que consentir, mais je n'ai pas caché ma surprise à Merlin de ce qu'une jeune fille aussi intelligente que Miette préférât ces affreuses baraques de Noël, avec leurs marchandises de camelote, aux splendides magasins, musées vivants pour ainsi dire, où, d'un bout de l'année à l'autre, sont exposées des œuvres d'art en tous genres. Merlin n'a eu qu'un hochement de tête dubitatif ; pour lui, il ne voyait rien au delà du caprice de Miette.

Ma « cuisinière » apportait sur la table un compotier de fruits.

« Ainsi, vous allez vous promener, Miette ? Et notre leçon de harpe ?...

— Oh ! monsieur ; mais c'est Noël !... »

Elle s'exclamait si bien sur le ton de l'écolière en vacances, heureuse d'échapper à la tâche quotidienne, que j'en ai ressenti une bizarre mais réelle mortification.... Miette n'en a rien soupçonné....

Ah ! Miette ! Miette ! Je crains que mes songes prophétisent trop juste ! Les êtres de grâce comme vous, les petits chefs-d'œuvre de la nature n'ont à ménager personne : le monde leur doit tout, d'après le droit le plus fort, le seul vrai droit de naissance, celui de la beauté ! Qu'ai-je besoin de peser dans mon esprit, avec angoisse, si je vous donnerai de l'or ? Vous en voudrez ? On vous en donnera ; et des cœurs aussi, Miette, que vous les vouliez ou non, eux !

Je me perdais ainsi en ces pensées mélancoliques, fumant d'innombrables cigarettes près de mon feu, lorsque j'ai entendu se fermer la porte de la maison sur Merlin et sur Miette. Je me suis précipité à la fenêtre, mais la cour est si étroite que Miette était déjà dans la rue et

Merlin suivait, les yeux à terre pour ne pas effleurer du pied le bord de sa jupe qui traînait encore sur le seuil.

Il est sans doute, à tout âge, des heures où l'on se sent redevenir des enfants larmoyants et déraisonnables. Je ne sais pourquoi, après le départ de mes domestiques, j'ai éprouvé l'amertume des êtres abandonnés. Errant d'une pièce à l'autre de la maison, ainsi que dans le plus vaste désert, je n'avais pas le goût de faire cesser ma solitude en sortant à mon tour. En vain je recensais dans mon esprit le nombre des maisons où j'étais sûr de trouver un gracieux accueil.... — Et il en est une principalement où l'on m'attend un peu chaque jour, comme les Juifs attendaient le Messie, à pareille date de l'année.... — Je n'avais pas le courage d'endosser mon pardessus.... Et pourquoi serais-je allé voir mes cousines Lambrecy ? Pourquoi aurais-je arrosé d'un peu d'espoir l'ambition que Geneviève Lambrecy ne cache guère de devenir ma femme, puisque cette ambition ne portera jamais ses fruits ? Certes, mon pauvre oncle des Angles m'a pressé, m'a supplié dans les

termes les plus touchants, et il ne m'a pas ému, et j'ai refusé obstinément d'aller là-bas, par la terreur d'être traîné, en dépit de moi, à l'autel : les amabilités sucrées de Mme Lambrecy pourraient-elles mieux réussir ?

Oh ! j'accorde que Geneviève n'est pas sans gentillesse, et, en tout cas, elle me plairait toujours mieux que ma petite cousine Henriette, un laideron à douze ans, s'il en fut ! — Merlin prétend qu'elle a beaucoup changé, mais j'aime autant m'en fier à mes souvenirs : en fait de miracles, le ciel devient paresseux aujourd'hui ! — Enfin, évidemment, Geneviève ne m'aurait pas déplu si j'avais voulu prendre femme il y a quelques mois encore, mais maintenant, maintenant que j'ai vu ce qu'on peut rencontrer, dans une seule jeune fille, de beauté pure, de grâce piquante, de charme, de distinction.... — De la distinction à propos de Miette ? — Eh bien, oui, de la distinction, et de la meilleure ! de celle qu'a toujours un être d'élite qui porte en lui-même les deux éléments de l'éducation parfaite : un esprit fin et un cœur délicat....

Dans mon vagabondage mélancolique à travers la maison, j'ai fini par descendre au sous-sol ; il me semblait que c'était là une partie du désert moins abandonnée, comme ces lieux de campements traditionnels où les caravanes se rejoignent, se délassent et se récréent.

Dans l'office régnait un ordre charmant, un ordre produit par des mains féminines ; des papiers roses festonnés, ajourés, bordaient chaque étagère de la cuisine ; des petits rideaux de guipure fleurie tamisaient le soleil sur le carreau lavé scrupuleusement, et, sur la cheminée de la salle à manger, dans un pot de terre entouré de mousseline Liberty, une énorme touffe de verdure hivernale mêlait le feuillage laqué, les grains de corail du houx, aux petites feuilles grisâtres, aux perles d'ambre du gui.

Dans le rectangle de soleil découpé sur la table, près de la porte-fenêtre, la chatte dormait, comme l'autre jour, rêvant sans doute aux caresses qu'elle avait reçues tout à l'heure de Miette ; elle a ouvert, à mon entrée, un œil où couvait un espoir ; mais, déçue, elle a aus-

sitôt rapproché ses paupières avec un dédain non dissimulé.

J'ai continué mon exploration, pensant que, pour la première fois depuis mes jours d'enfance où je venais en maraude quêter les gâteries des domestiques, je visitais cette partie de ma maison. Je pousse une porte et je m'arrête stupéfié en me trouvant sur le seuil de la plus simple mais de la plus coquette, de la plus jolie petite chambre où une jeune fille puisse envier de nicher ses rêves.... La housse du petit lit de fer, les rideaux de la fenêtre, la carpette devant la cheminée, les petits tapis sur les tables, tout est blanc et rose et bleu, avec, aussi, un peu de vert, du vert des petites feuilles d'avril à peine déplissées : on a voulu mettre tout le printemps ici, ou plutôt c'est le printemps lui-même qui s'est mis dans ses meubles : c'est Miette !

La Vierge, à la robe constellée, qui se dresse sur la cheminée devant la glace, me sourit et me fait signe que j'ai deviné juste. Je me tiens sur la porte du temple gracieux, sans oser m'avancer ; et moi, de même que Miette le jour de notre première entrevue, j'ai envie

de chanter des airs de *Faust*. Je fredonne, en effet, l'admirable phrase qui se trouve ici d'une vérité si limpide :

Salut, demeure chaste et pure !...

Mais j'avise sur une table, près de la croisée, un buvard fermé d'où dépasse du papier à lettre.... L'esprit de Méphisto souffle du soufre dans mon cœur.... Miette doit s'asseoir devant cette table pour écrire à son petit paysan d'amoureux !...

Un paysan ? Non ! c'est impossible ! Miette et un petit paysan n'auraient jamais rien trouvé à se dire.... Il s'agit plutôt d'un instituteur aux diplômes frais émoulus, au teint d'olive et aux yeux ardents, que Miette aura vu, le dimanche, conduisant à Saint-Trophime une longue théorie de gamins provençaux.... L'espoir de devenir une « demi-dame », d'échapper au service et à l'atelier, lui aura donné ses premiers battements de cœur.... Mais le maître d'école est plus pauvre encore que le paysan qui, généralement chez nous, « a du bien » ; et voilà pourquoi Merlin a voulu amener sa nièce à Paris.

Et, du reste, les dom Basile n'ont guère pour coutume de l'emporter.... La plume posée sur le bord de l'encrier même semble avoir servi tout à l'heure.... Qui sait si le buvard ne renferme pas quelque page commencée ? Car les amoureux font des brouillons parfois, pour dire mieux, pour dire plus fort surtout ce qu'ils éprouvent.... Je voudrais savoir ce que Miette peut dire à son maître d'école.... Elle doit s'appliquer pour se hausser jusqu'au niveau du « brevet supérieur »....

J'ai fait un pas vers la table ; positivement, je vois briller de l'encre encore fraîche sur la plume,... ma main s'abat sur le buvard,... mais je la retire avec horreur !... C'est Méphisto qui vient de m'inspirer un acte de si vulgaire indiscrétion.... Forcer les secrets d'une jeune fille, surtout quand cette jeune fille se trouve sous ma dépendance, dans une condition qui confine à l'antique esclavage !...

Je renonce à me déshonorer vis-à-vis de moi-même ; je referme doucement la porte de la chambre pour que l'ange de Miette, qui sommeille sans doute au chevet du lit, ne s'éveille pas, ne puisse pas lui rapporter que

je suis venu ni ce que j'ai éprouvé la tentation de faire.

Mais, remonté chez moi, je pense que Merlin a dû follement dépenser pour dorer ainsi la prison de l'oiseau qu'il a voulu mettre en cage.... Pourquoi ne s'est-il pas adressé à ma bourse ?... Il faudra que je le gronde, que je le force à me dire le prix des rideaux et des tapis, et de la Vierge polychrome.... Ou plutôt je le compenserai en lui donnant au premier janvier doubles étrennes.... Mais alors je devrai avouer mon expédition indiscrète d'aujourd'hui ? Non, pour cela aussi, attendons encore, attendons !...

Le crépuscule tombe ; je trouve intolérable le silence absolu de la maison et de la rue même où, en ce jour de grande fête, il ne passe pas une voiture tous les quarts d'heure.... Je me décide à sortir enfin ; je vais à mon cercle, je vais du moins porter mon désert intime au beau milieu de la vie....

Le soir de Noël.

J'aurais mieux fait de laisser mon désert chez lui ; il m'en coûte cher de l'avoir porté

dans la vie — ce trouble-repos, — dit, par à peu près, Leconte de Lisle. J'avais quitté mon fiacre à la Madeleine. Les boulevards roulaient, comme chaque année à pareil jour, un double fleuve d'humanité sur les trottoirs et un torrent de voitures sur la chaussée....

Est-ce que je pouvais nourrir l'espoir de rencontrer Merlin et Miette comme l'idée, je ne sais pourquoi, m'en était venue tout d'un coup, parmi ces flots de visages que je suivais ou que je croisais, et confondant leur anonymat sous un uniforme ton de vieux rose, aux lueurs des lunes électriques qui saillaient déjà en files dans le crépuscule ?...

Cependant, ayant pris le trottoir de droite — l'autre est moins « famille » à cause des cafés qui l'envahissent davantage — j'avais soin de grossir un moment de ma personne chacun des remous formés autour des baraques. Je progressais péniblement, lentement, coudoyé et rudoyé ensuite pour les bourrades mêmes que je recevais, pourtant sans les rendre, des bonnes mères Gigogne inquiètes pour leur progéniture, et j'avais dépassé l'Opéra, longé tout le boulevard des Capu-

cines, entamé le boulevard des Italiens, sans avoir obtenu le moindre indice de me trouver sur la bonne piste.

Enfin, autour d'une baraque des plus achalandée, et d'où s'échappent à la fois des sons faux de trompette, le boniment rauque du marchand et le bruit en crécelle d'un jouet mécanique, j'entends la modulation vite réprimée d'un musical éclat de rire : le rire de Miette !

Sans souci des regards furibonds dont me percent mes voisins et voisines, je fonce en avant, non pas toutefois jusqu'aux *premières* où j'entrevois déjà la bonne figure joviale de Merlin, car je ne veux pas attirer son attention ni celle de Miette. Miette ? Oh ! grand Dieu ! l'aurait-il perdue dans la foule ? je ne l'aperçois pas près de lui !... Mais si, elle est là, Miette, c'est-à-dire, non, ce n'est pas Miette, ce n'est pas la jolie petite Provençale du pays d'Arles, c'est *une demoiselle*, c'est la plus exquise parmi les exquises Parisiennes.... Sous sa toque d'astrakan qui barre son front pur, ses boucles des tempes ont des reflets plus nombreux à la clarté des lampes de la bou-

tique ; ses traits se découpent plus délicats encore ; ses lèvres roses paraissent plus roses et plus spirituelles.... Les regards de Miette suivent avec attention riante l'exercice d'un jouet de l'année : sur un disque de bois peint, de petits cochons habillés de rouge et attelés à des pièces de canons fuient en rond devant un Boër gigantesque, de couleur khaki, lequel les fouette à tour de bras.... Miette approche sa petite main gantée de noir : le marchand et Merlin entendent le geste aussitôt ; le premier arrête le jouet, le replace dans sa boîte qu'il enveloppe d'un papier marron, et le tout bien ficelé est remis à Merlin qui, ayant tiré à grand'peine son porte-monnaie de sa poche, aligne quelques pièces sur la planche formant comptoir... et nous fendons la foule pour nous retirer tous trois, moi me hâtant et me cachant un peu sur la chaussée, au dos de la baraque, pendant que je les laisse prendre de l'avance.

Je les suis presque pas à pas maintenant, et, certes, sans courir aucun danger d'être surpris !... Merlin, chargé de paquets, — car Miette n'en était pas tout à l'heure à sa première acquisition, — s'applique à louvoyer

dans la foule de manière à éviter les catastrophes ; quant à Miette, elle s'en va, très amusée, d'une baraque à l'autre, prête à s'arrêter au premier boniment qui l'intéressera. Nous faisons un certain nombre de haltes. Et après chaque halte, Miette repart d'un pas conquérant, d'une allure de princesse « incognito ». Son costume tailleur de drap noir moule à miracle son buste, gracile encore, mais d'un jet admirable ; le boléro mutin s'arrête un peu au-dessus de l'étroite ceinture, et s'allonge en haut par le col Médicis modestement ourlé d'astrakan, que dépassent les boucles dorées de ses cheveux et les petites fleurs roses de ses oreilles....

Je deviens fou à penser que cette jeune princesse-là est ma cuisinière ! J'ai envie de le prouver à tous ! Enfin, j'ai bien le droit de marcher vivement jusqu'à elle, de lui dire à voix haute, devant la foule ébahie, profondément incrédule :

« Miette, j'ai résolu de dîner ce soir à la maison ; il est donc l'heure que vous rentriez pour me préparer ma soupe et mon rôti. »

Par bonheur, il suffit à ma satisfaction

intime de me reconnaître ce droit ; je n'en fais pas usage. Maintenant la personne de Merlin, augmentée de ses paquets, fait autant de volume qu'un marchand de ballons qui porterait sa marchandise sur ses hanches. Miette, enfin, s'en est aperçue ; elle veut partager le fardeau ; Merlin s'y refuse énergiquement ; il serre sous ses bras la moitié de ses colis, et, de ses gros doigts, étreint les ficelles des autres. La foule, qui déambule automatiquement, les bouscule tous deux si forts que Miette, de guerre lasse, remet ses mains dans son manchon, et poursuit sa promenade ; mais elle n'a plus un coup d'œil du côté des baraques : elle marche tout contre les beaux magasins éclairés à profusion, et, sans se presser, admire les somptuosités de l'étalage.

Devant Boutigny, je la vois qui « pose » très longuement et passe en une revue minutieuse les magnifiques verreries de Venise. Son petit index désigne un objet : c'est, je crois, cette belle aiguière du XV[e] siècle, couleur d'améthyste à monture d'or ou de vermeil. Elle parle à Merlin avec une animation souriante ; Merlin avance sa plus grosse moue, risque, il

me le semble du moins, une observation d'ailleurs des plus inutile, et, au bout de quelques secondes, franchit et fait péniblement franchir à ses paquets le seuil de la boutique, suivant Miette tout aussitôt en pourparlers avec un élégant jeune vendeur à demi prosterné devant elle, tandis qu'un monsieur corpulent et cossu — le gérant ou le patron — lui envoie de derrière son comptoir ses sourires les plus mielleux.

Le jeune vendeur étend ses mains blanches et maniérées vers l'étalage, et en retire les deux pièces de l'aiguière dont il lui fait remarquer le beau travail, dont il fait jouer les nobles miroitements aux yeux attentifs de Miette. Elle-même l'effleure d'un doigt, de temps à autre ; elle semble, ma foi, en amateur très renseigné, critiquer certains détails regrettables. Néanmoins, elle adresse un signe de tête à Merlin pour lui annoncer que sa décision est prise. Le vendeur alors s'approche très poliment de Merlin qu'il a l'air de considérer comme « l'intendant de Son Altesse ». Il lui dit quelques mots — un chiffre, sans doute ; — Merlin, effaré, veut déposer ses

paquets à terre ; le monsieur corpulent se précipite, les place sur le comptoir et s'incline à son tour plusieurs fois devant Miette que tant d'honneurs ne déconcertent pas plus que si elle avait passé son existence à la cour d'Espagne.... Ce n'est pas son porte-monnaie que Merlin cette fois a dû faire intervenir : c'est son portefeuille ; et voilà ce vieux fou qui tend quatre billets bleus au trop aimable patron de la boutique, tandis que Miette fait écrire le vendeur sous sa dictée. — Un nom ? Une adresse ?... Oui, sans doute, la maison se charge d'expédier directement.

A qui, mais à qui ce somptueux cadeau est-il destiné ? Comment ma « cuisinière » et l'oncle de ma « cuisinière » peuvent-ils décider d'un achat aussi extravagant pour leurs ressources ? De nouveau il me semble que je touche à la démence.... ou plutôt je suis resté là-bas dans ma maison solitaire, je me suis assoupi au coin de mon feu où je fais les rêves les plus sottement burlesques !...

Miette, triomphante, et Merlin, résigné, réapparaissent sur le trottoir ; à peine ont-ils dépassé le coin d'ombre où j'avais cherché un

abri, contre un ornement de façade, que je me précipite à mon tour dans la boutique.

Avec d'un peu moins profondes salutations que celles adressées à Miette, mais non moins d'empressement, le vendeur m'offre tous les Boutigny de l'étalage et des vitrines. Je regarde obstinément l'aiguière qui dresse son col orgueilleux debout sur le comptoir.

« Celle-ci est vendue, m'apprend-il ; mais si monsieur désire la pareille....

— Ah ! elle est vendue.... Et est-ce à cette jeune dame qui sort d'ici à l'instant ?... J'ai cru qu'elle y avait renoncé, puisqu'elle ne l'emportait pas....

— Monsieur, me répond le vendeur, nous nous chargeons d'expédier.... »

Dans le stupide espoir que le nom donné tout à l'heure par Miette va échapper aux lèvres du vendeur, je répète :

« Vous expédiez... même en province ?

— En province et à l'étranger, monsieur....

— Et le prix de cette aiguière ?

— Trois cent cinquante francs, monsieur !

— C'est beaucoup trop cher ! »

M'étant ainsi prononcé avec humeur et

sécheresse, je me rabats, n'osant sortir sans faire emplette, sur une bonbonnière de deux louis que l'imagination de Geneviève Lambrecy verra pleine des douceurs de l'espérance, le jour prochain des étrennes.

L'unique résultat de mon indiscrète et maladroite manœuvre a été de soustraire Merlin et Miette à ma poursuite.... En vain je tourbillonne d'un groupe à l'autre, je n'aperçois plus la petite toque d'astrakan, ou, s'il en apparaît quelqu'une ici et là, combien la figure qui est dessous diffère fâcheusement de celle de Miette !

Découragé enfin, je renonce à poursuivre mes fugitifs et je vais dîner à mon cercle ; mais les conversations de mes voisins de table me sont odieuses, ainsi que les sourires des garçons et l'aveuglant éclairage des salles. Dès 9 heures j'éprouve une infinie lassitude ; je ne pense plus qu'à rentrer chez moi, à me coucher, à dormir,... me promettant bien de ne pas rêver aux extravagances de ce Noël.

Dans la rue Notre-Dame-des-Champs, je finis par remarquer un certain fiacre qui depuis Saint-Germain des Prés marchait de conserve

avec le mien ; il m'a gagné d'une longueur de tête, et mon cocher doit tirer sur la bride pour se ranger contre le trottoir derrière cette voiture, son confrère déchargeant déjà devant ma porte.

J'entends le gai babil de Miette :

« Surtout, n'oublions rien dans la voiture ! »

Et pendant que Merlin, une dernière fois de la journée, ouvre son porte-monnaie pour payer la course, la voilà qui déménage ses paquets sur le trottoir, ne gardant que les derniers à la main avec son manchon.

Dieu merci ! sans être d'une génération aussi lointaine que Merlin paraît le croire, d'après mes habitudes de vieux garçon, j'appartiens du moins à celle où l'on enseignait encore aux jeunes gens la politesse, et ce m'a été une chose insupportable que de voir cette jeune fille si jolie, si distinguée, encombrée de paquets informes, avec son manchon à tenir et sa grande jupe à relever.

« Permettez-moi donc, Miette !... »

Il me semble accomplir un trait d'audace en l'interpellant de ce petit nom familier, tandis que je veux saisir les boucles des ficelles.

Miette, trop affairée pour avoir même remarqué la voiture qui suivait la sienne, pousse un cri de stupeur à me voir près d'elle, me regarde avec une expression de contrariété vive, puis, tout à coup s'éclaircissant, me jette au nez le plus frais éclat de rire, et, sans se soucier de me couper les doigts, m'arrachant les ficelles dont j'avais pris possession, elle s'enfuit dans la cour où sa robe frou-froute avec joyeuse impertinence sur le gravier.

Les fiacres s'éloignent. Merlin et moi nous restons face à face. Merlin a l'air d'être mystérieusement fautif ; il sauve du moins son embarras en ramassant les plus gros paquets laissés par Miette ; et moi-même, pour me remettre en équilibre, je m'appuie sur mon droit patronal de remontrances :

« Rentrer à pareille heure, Merlin, sans avoir dîné !...

— Je demande pardon à Monsieur.... Miette a voulu dîner au restaurant.

— Dîner au restaurant ! Mais elle vous fait tourner comme un tonton, votre nièce, mon pauvre Merlin !

— Monsieur, c'est Noël ! »

Et la réponse, qu'il a cherchée une seconde, lui paraissant tout à fait sans réplique puisqu'il la réédite d'après sa nièce, il se hâte, dans la cour, de se séparer du maître à l'humeur chagrine ce soir, et s'engouffre dans le sous-sol à la suite de Miette par une petite porte, à côté du perron, que je gravis, moi, vers ma solitude.

Maintenant, très sombre, les mains derrière le dos, tel qu'on représente le grand Empereur, je fais les cent pas dans le salon ; il ne me reste plus la moindre envie d'aller me coucher, de dormir sans rêves ; au contraire : tout éveillé je rêve aux bizarres circonstances de ce jour avec l'intérêt plein d'irritation qu'excite immanquablement la proximité du mystère. Il y a un mystère dans la courte existence de Miette ; j'en mettrais ma main au feu ! Cette aiguière si follement achetée n'est destinée ni à son petit paysan ni à son maître d'école.... Une cravate de soie rouge aurait comblé le premier, un buvard avec des initiales gaufrées or eût ravi le second au septième ciel.

Et puis, à l'allure seule qu'avait Miette dans son costume de demoiselle, il ne m'est plus

permis d'en douter : elle n'a pas été élevée par son père et par sa mère, par la sœur et le beau-frère de Merlin. Comme il arrive souvent, la ferme — le *mas* — de ceux-ci voisinait le château du village; la gentillesse de Miette l'aura fait admettre à partager les jeux de l'héritier noble; ensuite, elle aura été successivement admise à la table de la famille et au salon, grâce aux ressources de son petit génie musical d'enfant prodige....

C'est ainsi qu'en grandissant les bambins d'autrefois auront pu jouer aux amoureux jusqu'aux serments les plus fous.... La noble famille s'oppose vraisemblablement à un mariage disproportionné; mais, avec la naïveté des gens du peuple, les parents de Miette doivent espérer que tout s'arrangera, car l'honnête Merlin, si toqué qu'il soit de sa nièce, n'aurait pas présidé à l'achat de l'aiguière si le destinataire n'en était pas un fiancé....

Dans tous les cas, je trouve assez étrange — assez mortifiant, je l'avoue — qu'on ait choisi ma maison, la maison d'un célibataire qui n'a pas même franchi le cap de la trentaine,

pour en faire le lieu d'asile de cette jeune fille! Merlin a reconnu là bien mal, il me semble, l'affection que je lui ai témoignée par tant de preuves!... Le moins que l'on me devait, c'était de solliciter mon consentement après m'avoir mis dans le secret.... Eh bien, ce secret, j'exige qu'on me le révèle tout de suite! Je ne différerai pas d'un jour de réclamer l'explication la plus entière!...

Je me dirige vers le bouton de la sonnerie; mon bras tendu demeure à moitié du geste. Merlin va venir, il parlera, je saurai l'y contraindre; mais qu'arrivera-t-il ensuite? Miette, confuse de voir découvert le roman de son jeune cœur, ne voudra plus paraître en ma présence; elle sortira de son asile, — on ne peut compter sur la faiblesse de son oncle pour la retenir, — quitte à s'exposer aux pires aventures....

Faisons mieux. Amenons Miette elle-même à la confiance, à l'abandon; à force de bonté souriante, d'insistance discrète, obtenons que son jeune cœur s'ouvre et me montre le mal qu'elle dissimule sous la grâce enchanteresse de sa gaieté native; et alors, mes conseils de

grand frère la guériront peu à peu, et elle comprendra l'inanité de son premier rêve, en présence du bel horizon que j'ouvrirai à ses yeux dans le royaume de l'art....

Je sonne. Merlin se présente, encore impressionné par ma remontrance, ne se risquant dans le salon qu'à mi-corps.

« Est-ce que Miette pourrait venir chanter quelques noëls provençaux ?... du moins si elle n'est pas trop lasse ! »

Miette n'est pas lasse du tout; mais elle ne monte qu'au bout de dix minutes, ayant pris le temps de remettre son costume d'Arlésienne. J'en suis fâché ; cependant je respire mieux à l'aise.

« Vous avez ôté votre robe de ville, Miette ?

— Monsieur, j'ai pensé que, pour chanter en provençal, celle-ci conviendrait mieux.... »

Elle chante en sa langue sonore, près de moi au piano, et nous sourions quelquefois tous deux des naïfs poèmes, burlesques par endroits, comme celui où je prends le rôle de l'hôtelier au cœur dur qui, s'entendant appeler en pleine nuit, apparaît à sa fenêtre et interpelle, à voix rude, les importuns :

Me siéu deja leva tres cop :
Seiço duro, dourmirai gaire.
Quau pico abas ? Qu'es tout aco ?
Quau sias ? Que voulès ? Que fau faire ?

Je me suis levé trois fois déjà :
Si cela dure, je ne dormirai guère.
Qui frappe en bas ? Qu'est tout cela ?
Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Que faut-il faire ?

Et Miette, à voix plaintive, répond pour le pauvre Joseph rebuté :

Moun bon ami, prenès la peno
De descèndre un pau eiçavau.
Voudrias louja dins voste oustau,
Iéu soulamen emè ma femo ?

Mon bon ami, prenez la peine
De descendre un peu en bas.
Voudriez-vous nous loger dans votre maison,
Moi seulement avec ma femme ?

L'hôtelier tient longtemps rigueur au pauvre hère qu'il traite de « batteur d'estrade », jusqu'à ce qu'enfin sa *moulié* — épouse — lui fait compassion, et il consent à lui ouvrir l'étable qui va, cette nuit même, devenir le lieu du miracle.

Puis Miette entonne le noël qui invite les bergers à la visite de l'Enfant-Dieu :

Pastre, partresso.
Courrès, venès tous !

Et sa bouche prend un air gentiment piteux pour dire les souffrances de l'Enfant:

Lou pichot plouro
Vous fariè pieta....

Mais j'ai pitié aussi de Miette, et je ferme le piano, car je pense que c'est elle enfin que j'ai vue, sous un autre costume, arpenter longuement les boulevards aujourd'hui. A ma pitié s'ajoute le tourment de son mystère. En lequel de ses costumes Miette est-elle en travesti ? Lequel portait-elle, *là-bas*, au regard enchanté de son amoureux ?... Elle seule pourrait le dire, car elle les porte tous deux avec une égale aisance; — en les échangeant l'un pour l'autre, sa beauté change de ton, mais n'en resplendit jamais moins.

Nous causons au coin du feu ; moi, faisant le guet pour saisir au passage une parole de Miette qui me permettra d'assaillir son cœur.

La candeur puérile de Miette ferait croire qu'elle n'a jamais vécu hors d'un cadre très étroit, qu'elle n'a jamais rêvé à l'au delà de son humble famille; puis elle me montre des coins de son esprit qu'une éducation raffinée seule a pu décorer des plus jolies, des plus

originales petites opinions sur la vie et sur les choses de l'art.

Miette a la faculté charmante, et si rare chez une jeune fille, de savoir écouter. Mais je crois qu'elle a lu sur mon front la résolution prise par moi de pénétrer son secret.... Aussi, ce soir, parle-t-elle sans interruption, m'envahissant par ce flux de phrases sautillantes pour m'empêcher de l'envahir elle-même. Elle me pose des questions qui ont trait à l'installation des petites boutiques sur les boulevards :

« Quelle bonne idée de faciliter aux pauvres camelots le moyen de gagner un peu d'argent, juste à cette époque des étrennes où l'on a un si grand désir de dépense !... »

Nous y voici ! La confession de Miette va se faire tout naturellement.... Nous allons parler de Boutigny et du reste. Je dis, avec mon meilleur sourire :

« Vous avez beaucoup dépensé, aujourd'hui, Miette ? Vous êtes une petite prodigue, j'en ai peur !

— J'en ai peur aussi, monsieur ! Mais je ne pensais pas à cela, cet après-midi, sur le boulevard. Il me semblait que je faisais du

mal quand je passais une baraque sans m'y arrêter.... J'aurais voulu acheter tout! faire des heureux, ici, de tous les marchands, et des heureux, là-bas, de tous les enfants du pays! Et puis, ces jouets, je les aime, moi; il y en a de si drôles!... »

Elle meurt d'envie de me les montrer, et moi de satisfaire son envie.... Je remets l'explication à tout à l'heure et je prononce le mot qu'elle attend; elle court dans le sous-sol, d'où elle reparaît avec Merlin chargé du butin puéril.

Merlin s'esquive d'ailleurs aussitôt qu'il s'est débarrassé sur le tapis, redoutant peut-être des remontrances pour les prodigalités futiles, comme pour le dîner au restaurant.

Miette s'agenouille et commence à dénouer les ficelles; c'est une affaire qui dure plus que sa patience.... Alors, je sors de ma poche et d'un étui une paire de ciseaux *monstres*; je m'agenouille auprès d'elle, et, à mesure qu'elle me tend les nœuds gordiens, je les tranche impitoyablement. L'étalage est complet : le *violonneux*, la *Loïe Fuller*, un *chien savant*, un *chemin de fer* — avec catastrophe, — etc.

Nous montons les petites mécaniques ; la moitié des jouets manœuvrent en même temps ; pour en rattraper un, ici et là, et le remonter, je rampe quelquefois à quatre pattes, allongeant mon bras sous les meubles ; le salon devient aussi bruyant que la foire de Neuilly. Des trilles de rire coupés partent des lèvres de Miette.... Moi-même je m'amuse ; tout me semble ingénieux à miracle,... quoique rien ne soit un aussi grand miracle que la venue de cette jeune fille, tantôt si jolie comme maintenant, et tantôt si belle comme cet après-midi, dans la maison d'un vieux garçon « de naissance ». Oh ! l'homme qui a déjà brûlé la fleur de son âme d'un souffle d'amour malheureux — sinon équivoque — quelle colère je me sens contre lui !...

Nous sommes debout maintenant, et je regarde — les yeux perdus, le cœur aussi — la délicieuse petite figure de Miette pendant que, sa tête levée, elle reçoit dans ses mains le *Santos-Dumont* qui vient d'achever une ascension nouvelle.

« Ainsi, c'est tout ce que vous avez acheté aux petites boutiques, Miette ? »

Elle ne semble pas remarquer que ma voix tremble et me répond, toute satisfaite :

« Oui, monsieur. N'est-ce pas, au fond, j'ai été raisonnable ?

— Raisonnable !... Hum ! aux petites boutiques peut-être, mais dans les grandes ?... »

Vivement, elle m'interroge de ses grands yeux ouverts, en même temps que de ses lèvres :

« Dans les grandes ?...

— N'êtes-vous pas entrée dans les grandes boutiques ? chez Boutigny, par exemple ? »

Elle montre la même impression de contrariété vive que je lui ai vue quand je l'ai interpellée tout à l'heure à la porte de la maison, puis le même changement se produit sur sa physionomie qui se refait tout sourire et tout amusement. Elle murmure :

« Oh ! Monsieur a vu ?...

— J'ai vu, Miette, mais je n'ai pas compris.... C'est vraiment une chose à ne pas comprendre que vous ayez acheté une aiguière de trois cent cinquante francs ! »

Elle me regarde encore, mais les yeux mi-clos, d'entre ses longs cils très rapprochés.

Elle semble faire une espèce de méditation sur le fait de mon espionnage, pour décider si ce fut un acte de bien ou de mal.

Je reprends :

« Vous me direz sans doute que votre oncle est maître de son argent ; mais, ma chère petite, profiter ainsi, pour une folie pareille, de ce que le pauvre homme vous gâte sans mesure ! »

Elle réplique, toujours très paisible :

« Mon oncle n'est pour rien dans l'achat de l'aiguière.... »

Je me raccroche à une idée subite :

« C'était peut-être une commission, dont vous étiez chargés tous deux ? »

Elle hésite ; mais sans doute ses belles petites lèvres se refusent à mentir, car, d'un air tout anxieux, elle avoue :

« Ce n'était pas une commission.

— Voyons, Miette, vous me soutiendrez qu'il est dans vos moyens de consacrer trois cent cinquante francs à des étrennes ? »

Et je la vois qui lève sa tête menue, rejette en arrière sa coiffe minuscule et son large ruban pour me répondre :

« On peut être très pauvre, et se trouver encore en possession de trois cent cinquante francs, et vouloir donner tout à la fois, tout !... »

La fierté de cette réponse, que je qualifie d'impertinente, et le refus de l'aveu qu'elle implique excitent ma colère au dernier point : j'oublie ma promesse de longanimité, je me croise les bras, et, le verbe haut et sec comme celui de l'accusateur public, je l'apostrophe ainsi :

« Pour qui avez-vous dépensé ces trois cent cinquante francs ? A qui voudriez-vous donner tout ce qui vous appartient ? A qui avez-vous fait envoyer l'aiguière ? Répondez, tout de suite ! »

Et, je ne sais comment cela se fait, si Miette se dresse sur ses pointes ou si elle est au moment d'une de ses multiples métamorphoses, mais elle m'apparaît grande, grande comme cet après-midi dans son costume de demoiselle, pour me répliquer :

« J'ai le droit de ne rien dire à personne ! »

Bien que la colère me suffoque, je prends l'arme de l'ironie :

« Vraiment? Vous vous croyez tant que cela au-dessus de toute autorité, Miette? Il me semble que vous êtes venue dans cette maison pour y faire des actes d'obéissance?...

— Non pas pour y obéir en tout, cependant!... Plutôt je m'en irai ! »

Elle a fait déjà deux pas vers la porte.... Oh ! la petite ingrate !... Je me sens au cœur un chagrin véritable, et en même temps une alarme singulière, folle ! Du geste, de la voix, je me hâte de la rappeler :

« Miette !... Trouvez-vous donc que j'ai outrepassé mes droits jusqu'ici? Avez-vous rencontré en moi un maître si exigeant et si sévère?... »

Elle détourne les yeux ; je vois trembler ses lèvres roses ; une espèce d'inquiétude, d'effarouchement, de regret, envahit sa figure, tandis qu'elle me répond presque en un murmure :

« Oh! pardonnez-moi ! Je me suis mal expliquée.... »

Je souris, déjà tout inondé d'un sentiment ineffable à voir ma gazelle domptée et tremblante. Je me rapproche d'elle, et, de ma voix

la plus engageante, la plus affectueuse, je lui demande :

« Eh bien, voulez-vous mieux vous expliquer, maintenant ? Voulez-vous me dire, sans qu'il soit question de commandement ou d'obéissance, à qui vous destiniez l'aiguière de chez Boutigny ? »

Oh ! l'étrange, l'énigmatique enfant ! Tout l'essentiel de son secret est découvert, — savoir qu'elle envoie un cadeau de prix au jeune homme qui l'a courtisée, n'est-ce pas infiniment plus significatif que savoir le nom de ce jeune homme ? — cependant elle hésite à me l'apprendre ! Je la vois qui détourne la tête de nouveau, et son petit profil est d'une gravité presque mélancolique.

Plusieurs fois ses lèvres se séparent pour commencer à répondre ; plusieurs fois elles se referment silencieuses.... Enfin, tout bas, mais avec une curieuse véhémence, elle me déclare :

« Je ne puis vous rien dire dès maintenant,... non, pas maintenant !... Mais vous saurez tout un jour ; je vous promets que vous saurez tout ! »

Miette ne me parle plus à la troisième per-

sonne ; c'est une conséquence de son opinion qui ne reconnaît pas au maître le droit d'interrogatoire, quoiqu'elle le subisse de l'ami bienveillant.

D'ailleurs elle est adorable à voir, palpitante, ses mains un peu tendues, ses sourcils surhaussés ; adorable à entendre dans son accent de détresse. On dirait une toute petite fille fautive réprimandée qui, le cœur gros, demanderait de n'être pas punie en faveur de sa grande sagesse de demain....

Mais je pense que cette petite fille l'a donné déjà, ce cœur sans prix, avec tous ses trésors d'ingénue tendresse.... Une sorte de douleur cruellement progressive semble trancher le mien en deux ; je m'avance vers Miette, et je lui demande à voix cassante :

« Je saurai tout... le jour de votre mariage, n'est-ce pas ? »

Miette tressaille ; elle a peu à peu reculé vers la porte, et soudain le nuage qui passait sur sa figure — oh ! oui, qui passait, le nuage ! — a disparu.... Elle disparaît elle-même, me laissant après m'avoir jeté ce mot dans un léger trille de rire :

« Peut-être, monsieur, le jour du vôtre ! »

Je reste debout au milieu du salon, parmi les jouets épars autour de mes jambes, tel Gulliver parmi les gens et les choses de Lilliput....

Et c'est bien une exaspération de géant berné que je me sens au cœur ! Cette petite fille, comme adroitement elle a su enrouler, paralyser de menues chaînes sentimentales mes mains qui voulaient cueillir son âme, et comme ensuite elle a cruellement chanté victoire ! pareille au Sphinx qui précipitait les malheureux inhabiles à deviner son énigme....

Il y avait un moyen bien simple de berner le Sphinx à son tour, et c'était de le laisser se morfondre tout seul dans le silence de ses roches.... Que m'importe, après tout, le roman de cette petite et le profond mystère qu'elle cache dans mes sous-sols ! En quoi ma maison et mon nom pourraient-ils s'en trouver compromis ? Pourquoi en ferais-je le sujet d'une révolution domestique ?... Allons dormir, avec l'oubli total de mon étrange cuisinière, de ses métamorphoses passées et futures : aussi bien, si je l'allais regarder, elle, dans sa cham-

brette couleur de printemps, je la verrais sans doute plongée dans un rêve tout agréable, avec plein ses fossettes des sourires qui sont sa spécialité : sourire émerveillé, sourire joyeux, sourire avenant, sourire téméraire, sourire tendre même, ici et là, et, sourire le plus adorable que j'aie jamais vu, sourire composé de tous ceux-là ensemble !

Jeudi, 26 décembre.

N'ai-je pas été, cette nuit, tout à fait fidèle à la parole que je m'étais donnée ? N'ai-je pas réussi à chasser de mon sommeil la double et triple image de Miette, l'exquise poupée d'Arles, la *belle demoiselle* que j'ai rencontrée hier sur le boulevard, et le petit sphinx ironique et muet que j'ai retrouvé le soir à la maison ? En tout cas, je me suis levé ce matin recru de fatigue, sans le moindre lyrisme au cœur et d'une maussaderie telle que Merlin, en venant ouvrir mes persiennes, me parlait tout bas, comme à un malade quinteux que, par charité, on ménage tout de même.

Et pendant que je m'habillais, des idées de représailles se formulaient dans mon esprit....

Des représailles ? contre qui ? contre Miette ?... Allons donc ! C'est-à-dire que la gentillesse, le talent inné, les originalités de cette petite m'ont amusé d'abord, puis absorbé beaucoup trop. Oublions tout cela, laissons-la retourner à sa place, — je dois lui rendre cette justice que ce n'est pas elle qui a demandé à en sortir, — et remettons-nous en équilibre à la nôtre.

Pour commencer, je me garde d'ouvrir le piano, ni de tirer mon violon de sa boîte : il n'y aura pas leçon de chant ce matin, pas davantage leçon de harpe ce soir. Un article qu'on m'a réclamé par deux fois de la *Revue de l'art et des artistes* m'occupera plus utilement jusqu'à l'heure du déjeuner ; cet après-midi sera mieux employé à écouler un stock de visites en retard, chez Mme Lambrecy notamment.

Ainsi résolu à oublier Miette, je m'assieds devant mon bureau et j'écris en lettres grasses le titre de mon article : « *La musique et l'idylle* ». Mais je n'ai pas achevé de tourner la première phrase que, du fond du sous-sol, monte la voix de Miette — une voix un peu

étonnée d'attendre, me semble-t-il, et même quelque peu nerveuse :

> Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
> Chagrin d'amour dure toute la vie....

La voix s'interrompt ; Miette, je pense, est aux écoutes.... Non, Miette, non, pas d'accompagnateur bénévole aujourd'hui ! Chacun son tour, n'est-ce pas ? de réclamer vainement !

La voix recommence :

> Plaisir d'amour....

Puis elle parle du ruisseau, de la prairie, de l'ingrate Sylvie... et je crois maintenant qu'elle se fait railleuse sur la sentimentalité du poème, comme si elle craignait qu'on ne la prît au mot.... Soyez tranquille, Miette, on ne saurait s'y tromper ! Si votre imagination s'est enflammée aux belles paroles d'un don Juan de province, votre cœur n'a pas battu, on le devine !... Si vous connaissiez même ce que c'est qu'un cœur, vous lui ménageriez mieux les vibrations, ainsi que vous les ménagez à votre harpe, de peur que les cordes ne se brisent dans un son rauque et douloureux !...

Et l'obstiné refrain recommence une ascension :

Plaisir d'amour....

Au reste, Miette ne doit pas même soupçonner combien ce qu'elle chante est la vérité même; comment, dès que le cœur a risqué de s'entr'ouvrir à un souffle d'appel tendre, il doit se refermer avec promptitude à l'approche d'un vent glacial ! Miette est trop jeune, trop jolie ; elle tient de la vie des promesses trop sûres pour que même les traverses qu'éprouve son mariage lui paraissent autre chose, au fond, que les péripéties intéressantes d'un roman bien construit. C'est ainsi que ses pareilles nous font souffrir, nous que tant de grâces dans une créature mortelle *enchantent* au sens féerique du mot, c'est-à-dire transforment au point d'être méconnaissables à nos propres yeux !...

J'avais espéré me tenir désormais à l'abri dans ma tour d'ivoire bien close, dans ma vie de vieux garçon artiste et archéologue dont le programme s'affichait par mes voyages scientifiques. Et voilà que la « Belle » s'est furtivement introduite dans l'antre de la « Bête »

pour le plaisir de la torturer encore un peu, sans même lui laisser l'espoir qu'elle la changera ensuite, par le don final de sa tendresse, en un prince beau comme le jour....

Plaisir d'amour ne dur....

Cette fois, je me lève, je vais à la porte que j'avais laissée entr'ouverte; Merlin, dans la salle à manger, frotte les meubles :

« Ferme donc tout, Merlin ; qu'on n'entende aucun bruit dans la maison : je travaille ! »

Non ! je ne travaille pas davantage.... Toujours une légère brise mélodieuse qui se glisse par le dessous des portes, pourtant bien jointes, et vient souffler, avec le mystère charmant des échos, tout alentour du salon....

« En vérité ! on n'est plus maître chez soi ! »

Mais à peine ai-je jeté cette exclamation que le rouge m'en monte à la figure. Quoi ! parce que je suis le « maître », je vais, par un ordre impérieux, troubler cette jeune fille, dessécher sur ses lèvres sa gracieuse joie de vivre, qui s'épanche, comme le veut la nature, dans un chant irrésistible ! Si vraiment je veux tra-

vailler, pourquoi n'irais-je pas écrire dans les bureaux de la *Revue* ? Je sonne et je demande mon pardessus et mon chapeau à Merlin, qui se montre légèrement ahuri par cette succession d'ordres contraires.

Son visage s'est rasséréné à la vue seule du mien lorsque je suis rentré, à midi, pour me mettre à table ; j'ai déjeuné avec l'appétit du bon ouvrier content de soi ; ensuite, faisant les cent pas dans le salon en fumant quelques cigarettes, je souris de n'entendre plus monter le chant, ni le rire de Miette, ni même quelqu'un de ses joyeux appels à son oncle. Je souris, et aussitôt je me repens d'avoir souri. Est-ce qu'à mon âge j'en serais à connaître le triomphe du gamin cruel qui vient d'essayer ses forces en étranglant un oiseau ?

Pour mettre terme à ce conflit intime, je suis allé m'habiller ; car je m'attache inflexiblement à mon programme du jour : je sors, je vais faire des visites.

D'abord, rue de Lille, chez la générale Versombre, ma cousine de troisième degré. Le grand salon est encore désert, aussi reçois-je un accueil des plus affectueux. En m'indi-

quant le meilleur fauteuil au coin de la cheminée, la générale me reproche maternellement ma négligence, que je mets sur le compte du travail *acharné* auquel j'ai dû me livrer depuis mon retour pour classer mes notes de voyage. La générale m'excuse avec tant de bonne grâce que mon péché m'inspire plus de honte; je veux qu'il reçoive sa coulpe et, tandis qu'elle me demande des détails sur les pays que je viens de voir, je la prie spontanément à dîner le surlendemain chez moi, avec le général. Nous parlerons voyages et ruines tout à l'aise.

« Cette invitation, à si brève échéance, est un peu bien familière, peut-être?... »

La générale m'interrompt :

« Mais, mon cher enfant, ne sommes-nous pas, en effet, de la même famille? »

Deux belles madames arrivent en froufroutant et en susurrant; je me hâte de les fuir, enveloppé du plus aimable de mes sourires, et je me fais conduire dans le cabinet du général à qui je répète mon invitation.

Un trait de génie, ce dîner, auquel je ne pensais pas il y a une heure! Il m'apparaît comme une liturgique cérémonie d'exorcisme

qui remettra l'ordre *moral* dans ma maison hantée si exquisement sans doute, mais si dangereusement peut-être !...

Me voici boulevard Haussmann, dans le salon de Mme Lambrecy, toute une volière de gazouillements et de somptueux plumages. On y sert le thé. Geneviève, qui fait les honneurs autour de la table, m'en offre une tasse en répondant à mon bonjour. Je la trouve presque très jolie, si blonde dans sa robe de drap blanc ! D'ailleurs, je ne puis guère feindre d'ignorer qu'à ma vue ses joues, un peu trop pâles à l'ordinaire, ont pris la plus jolie nuance de rose thé.

Mme Lambrecy m'appelle d'un signe et me soumet à une série de présentations. Aussitôt qu'il m'est possible, je retourne à Geneviève et lui parle du dîner. Elle s'éclaire toute, comme une étoile au crépuscule : sa mère et elle ont-elles leur soirée libre après-demain ? — Oui. — Et je réitère :

« Une invitation, à si brève échéance, c'est un peu bien familier, peut-être ? »

Elle me reprend, rayonnante, spirituelle et tendre :

« Oh ! familial, tout au plus ! »

Voilà des mots de vraie femme, de vraie femme du monde !... Ce n'est pas ma petite Arlésienne qui.... Mais je vous demande pardon ! elle aussi, elle encore mieux !... Et, d'ailleurs, est-elle tant que cela une humble fille d'Arles ? La demoiselle suivie de son majordome chez Boutigny m'apparaît obstinément pour se mettre, à l'exclusion de Miette l'Arlésienne, en parallèle avec Geneviève Lambrecy.

Le temps est devenu très froid à la nuit tombante ; dans mon salon, plein de recueillement et de douce chaleur, Miette s'est mise à sa harpe, *m'espérant*, selon l'expression provençale qui traduit si gracieusement notre maussade verbe *attendre*....

Mais je sais qu'il est des heures où aucun terme moyen n'existe entre l'héroïsme et la dernière des lâchetés.... Je décide d'être un héros. J'enfonce solidement mon chapeau sur ma tête et je vais sonner à la porte du jeune ménage Dessollier, avec lequel, depuis notre rencontre en Orient, où le couple faisait son voyage de noces, je suis en rapport d'excellente

camaraderie. Ici encore mon invitation familière — ou familiale — est acceptée avec un évident plaisir.

Je ne voudrais cependant pas que les dames Lambrecy attachassent une signification trop précise à ce dîner,... de telle sorte que Geneviève puisse s'attendre à mieux qu'une bonbonnière pour ses étrennes.... Je n'ai pas encore arrêté dans mon esprit ni si, ni quand, ni où, ni pour qui j'achèterai la bague des fiançailles.... Seulement, parce que je suis un vieux garçon, il n'est pas dit que je doive vivre en ours : il y a deux ans que je n'ai pas invité *chez moi*, raison de plus pour ne pas tarder davantage.

Arrivé à mon cercle, je vais m'asseoir pour dîner dans le voisinage de Gaston Sorrèze, un galant homme qui ferait un excellent mari pour Geneviève. Je n'ignore pas les sentiments de Gaston, tout dévoués à ma cousine, et je sais que, moi faisant défaut, Geneviève l'acceptera comme le plus joli mariage de raison par lequel la philosophie bien connue d'une Parisienne puisse se remettre d'un rêve d'amour manqué. Gaston sera mon septième et dernier convive.

Maintenant, si lui et les autres comptent sur Miette, ma cuisinière, pour leur préparer des noces de Gamache!... Je crois, ma parole! que cette idée m'arrache un éclat de rire en pleine rue Royale, car des passants se retournent avec méfiance et semblent se tenir prêts à conduire au poste ce lunatique, tandis que je lève ma canne pour arrêter une voiture.

Chez moi, le calme d'un Eden endormi; pas la moindre impertinence d'un trille ou d'un éclat de rire. Cependant est-ce que, lorsqu'à la nuit venue on a fermé les persiennes, quelque oiseau s'est laissé faire prisonnier dans la maison? Des frous d'ailes se heurtent ici et là aux murailles. Je viens, mon bougeoir aux doigts, à l'entrée d'un couloir, et Miette, un livre à la main, m'apparaît au fond, vêtue en *belle demoiselle*. Dieu! comme elle est grande dans sa longue jupe glisseuse qui traîne tout autour d'elle, et que son buste s'élance avec sveltesse de sa mince ceinture, dégagé des fichus un peu bien engonçants de l'Arlésienne!... Mais le costume de ville m'enseigne qu'il serait vain de chercher des traces de larmes autour de ses yeux....

Elle s'excuse et me donne ainsi le temps de reprendre mon aplomb : elle venait reporter ce livre que je lui avais prêté avant-hier....

Une conversation s'engage entre nous, dans le lointain vis-à-vis de l'étroit couloir. D'une voix presque suffisamment ferme, je dis :

« Très bien !... Et, vous êtes sortie, je crois, aujourd'hui, Miette ?

— Oui, monsieur; mon oncle Merlin a pensé que monsieur, ayant à faire des visites, ne rentrerait certainement pas avant 6 heures; alors, comme à l'occasion de Noël on donnait une matinée à l'Odéon, il a bien voulu m'y conduire. »

Au théâtre !... Pendant que, bourrelé de remords, je me la figurais — telle une châtelaine d'autrefois lorsque son chevalier était à la croisade — promenant sur sa harpe des doigts inondés de pleurs, Miette se divertissait paisiblement au théâtre, et, sans le moindre retour sur sa propre situation, assistait au désespoir des amoureuses abandonnées !

Je dissimule mes pensées intimes et je dis à Miette :

« Ah ! vous avez été au théâtre ?... Et que jouait-on ?

— *Le Mariage de Figaro*, monsieur. Oh ! c'était si joli ! Quel dommage que Monsieur n'y soit pas venu ! »

(Quel dommage, en effet ! *Le Mariage de Figaro* ! une nouveauté de la dernière heure.)

Mais Miette s'est mise là, du fond de son couloir, à chanter, avec presque du sentiment, ma foi !

> J'avais une marraine :
> Que mon cœur (*bis*) a de peine !...

Et puis elle s'exclame :

« Oh ! monsieur ! Chérubin était à croquer !... si blond, si gracieux, et si tendre !

— Gageons, dis-je, avec une intention d'ironie, que vous auriez aimé tenir le rôle de la comtesse ?

— Mais,... avoue-t-elle sans hésitation, ce doit être amusant de sentir qu'il y a quelqu'un qui tourne tout le temps autour de vous pour saisir l'occasion de vous dire de jolies choses, qui s'agenouille à vos pieds, qui vous vole vos rubans, et qui, enfin, rend fou de jalousie un homme comme le comte, jusqu'à l'amener

au point où il va commettre des malheurs ! »

L'air de Miette est à la fois joyeux et passionné, comme sa voix qui se précipite sur ces choses intéressantes....

Oh ! quels remords de mes remords d'aujourd'hui.... Oh ! ma petite servante que, du sein des salons, je voyais soupirer dans l'absence de son maître ! A sa place, devant moi, se dresse une radieuse jeune fille, dont la candeur parfaite a l'instinct des plus terribles cruautés féminines, et déjà, pour preuve définitive de l'amour, n'accepte que les larmes de l'homme à défaut du sang répandu !...

Enfin, quoi qu'il en soit, cette jeune fille-là est ma cuisinière, et je donne un dîner après-demain.

« Miette, puisque je vous trouve encore debout, je vous préviens tout de suite que j'ai invité sept personnes à dîner ; c'est pour après-demain. Pensez un peu à ce qu'il nous faudra, n'est-ce pas ? »

J'ai dit tout ceci sans rire, et, sans rire, elle me répond :

« Bien, monsieur !

— Nous aurons : le général et la géné-

rale Versombre, M. Gaston Sorrèze, M. et Mme Dessollier, Mme et Mlle Lambrecy....

— Bien, monsieur ! » dit encore Miette.

En maître paternel, qui ne veut pas écraser ses gens, je crois devoir ajouter :

« Ne vous effrayez pas ! je ferai quelques commandes au dehors. »

Miette me remercie, et c'est elle qui termine par ces mots :

« Puis-je souhaiter le bonsoir à Monsieur ?

— Bonsoir ! Miette, bonsoir ! »

Mais, en me trouvant à la porte de ma chambre, je me demande vaguement si, dans cette petite cérémonie du bonsoir, le ton si dégagé que j'avais cru devoir prendre n'était pas un peu moins « nature » que celui de Miette, d'une déférence tout unie, comme à l'ordinaire, juste la déférence que peut témoigner une jeune fille dans une position subalterne à un homme auquel, pour aucune autre raison, elle ne saurait en devoir.

Le Journal de Miette.

Jeudi, 26 décembre.

Est-ce le Hasard, dont je tiens pour suspectes les intentions, est-ce plutôt la douce et sûre Providence qui m'a présentée hier, jour de Noël, à mon cousin Marc, sous le costume d'Henriette des Angles ? Le fait est que je doute si l'effet produit aura été de ceux qui détermineront ma victoire ou ma suprême déconfiture...,

Pour le moment, je suis en disgrâce ; mon cousin est furieux, mais sa colère m'impressionne moins que cet air d'affliction qu'il a eu deux ou trois fois, hier soir, pendant notre conversation orageuse. Je ne sais comment il s'est forgé toute une histoire d'un amoureux que j'aurais laissé au pays, et à qui j'aurais envoyé de somptueuses étrennes, — votre aiguière, maître Loriol ! Ah ! vous ne vous douterez pas, en la déballant, combien il sera difficile qu'elle vous serve à vous laver les mains de mon aventure, puisque c'est elle, l'aiguière, qui en sera peut-être le *Deus ex machina* !

Je ris, aujourd'hui : est-ce que je pleurerai demain ? comme dit le vieux proverbe ; alors ce sera toujours tant de gagné.... Je pleurerai.... intérieurement, car je n'en chanterai pas un couplet de moins, je le jure, malgré que mes leçons soient interrompues, que mon cousin ait ordonné à Merlin de mettre la harpe dans sa housse... et que — c'est lui qui me l'a formellement annoncé tout à l'heure — il ait invité à dîner Mlle Lambrecy....

Vendredi, 27 décembre.

J'ai voulu interroger Merlin sur cette jeune Parisienne.

« Est-elle vraiment jolie, Merlin ? »

Il avance sa moue, hésite, puis :

« Euh !... on ne peut guère dire oui ou non.... Moi, je l'aurais trouvée un peu maigrichonne,... un peu... pâlotte,... mais c'est si bien astiqué !...

— Enfin, sais-tu si mon cousin pense à....

— Non, pas lui ; du moins, lui, jamais sérieusement, mais elle et sa mère, oui !... Et tu vois que ça a l'air de mordre.... »

Oncle Merlin, l'air n'est pas toujours celui de la chanson, entendez-le !... Et moi, je lis à

cœur ouvert le raisonnement que se fait Marc à cette heure :

« Si ma vie de Père du désert commence à me peser, si cette petite Arlésienne, tombée par hasard dans ma solitude, me fait penser à l'agrément que pourrait mettre dans la maison une femme pas trop laide et pas trop banale, pourquoi n'épouserais-je pas Geneviève Lambrecy ? »

Pourquoi ?... mais parce que la petite Arlésienne ne vous permettra pas cette folie, mon cousin, car on n'aime pas l'une pour épouser l'autre, et ce n'est pas Geneviève, c'est Miette, votre cuisinière, c'est Henriette des Angles, votre cousine, que vous aimez... ou du moins que vous aimerez bientôt !...

J'ai besoin de ces affirmations impertinentes pour me rassurer contre de fâcheux indices. Mon cousin semble prendre bien à cœur le dîner Lambrecy ! En fait de commander *quelques petites choses*, c'est un véritable banquet dont Merlin a porté tout à l'heure le menu chez Potel et Chabot.

Samedi, 28 décembre.

La voiture de Potel et Chabot est arrivée. Merlin, aidé du « serveur », a déballé tous les éléments du repas sous l'œil magistral du cuisinier qui doit mettre ou conserver tout à point.

Les « extra » savent que je suis la nièce de Merlin, le vieux domestique, par conséquent un peu « l'enfant de la maison » et qu'ainsi nul ne doit souffler mot sur ma personne ni sur mon costume : le cuisinier, coiffé de sa mitre blanche, pontifie autour de « mes » fourneaux, mais le serveur, simple valet de l'évêque, prend le loisir de couler quelques regards vers moi à travers la porte.

Car, dans l'office, je m'emploie au rôle qui m'a été assigné par le « maître » ; je range les fleurs le long des petites rigoles en cristal, pleines d'eau vive, que je porte garnies, une à une, là-haut, sur la table déjà couverte de la nappe en damas luisant, des porcelaines à reflets de perles, des flacons à chatoiements d'opale et de rubis.

Mon cousin, dont le rôle est encore moins

compliqué que le mien même, apparaît sur la porte du salon chaque fois que je retourne avec un vase de plus. Je ne sais s'il appréhende quelque chose de son dîner, mais, malgré l'air de sérénité qu'il tâche de donner à sa figure, on dirait d'un général qui suppute d'avance le nombre de ses morts, la veille d'un combat.

Peut-être mon chant continuel lui porte-t-il sur les nerfs ? Mais s'il est des gens qui ne sauraient danser, moi je ne saurais faire agir mes mains sans m'entraîner d'un peu de musique. D'ailleurs, je me suis promis à moi-même que je chanterais : je chante!...

Je ne chante plus ; le moment est solennel : plusieurs des convives se trouvent déjà dans le salon, et je ne tiens pas à ce que l'un deux, pour occuper les minutes d'attente, prie mon cousin de me faire monter là-haut comme un perroquet à curieux répertoire. Rien d'ailleurs n'est plus contraire au vœu du *maître* qu'une exhibition de ma personne; il a défendu à Merlin de me faire intervenir dans le service : mon inexpérience ne pourrait qu'embrouiller tout, et mon repos était bien gagné : j'avais

décoré la table en fleuriste très entendue....

Ce compliment était pour sucrer ce que l'ordre formel présentait d'un peu amer. Acquiescerai-je à cet ordre? Je meurs d'envie de l'enfreindre ! — quoique ce serait là bien affronter la colère de Marc! — Cependant je veux, à tout risque, voir de mes propres yeux ce qu'est Mlle Lambrecy.... A-t-elle du charme? A-t-elle du goût?... Comment faire fond sur les incohérences de Merlin?... Je viens de lui demander dans quelle toilette elle encadre sa beauté : il n'a même pas su m'en dire la couleur ! — C'est blanc, et ça n'est pas blanc, c'est bleu, et ça n'est pas bleu !

Le Journal de Marc.

Dimanche, 29 décembre.

Comme je comprends, depuis hier, le soulagement énorme que dut éprouver Jéhovah lorsqu'il eut ouvert sur l'humanité coupable les outres du déluge universel! Je suis en proie à une ire égale à la sienne, sans avoir, à beaucoup près, un égal moyen de la satisfaire !

Je me levai d'abord hier matin pour ma journée critique d'avant le *dîner* dans un malaise d'esprit général. Bien que rassuré par la présence de Merlin, le meilleur des chiens de garde, il me déplaisait étrangement de penser que Miette, dans l'office, se trouverait en contact avec les gens de Potel et Chabot; mes répugnances en vinrent au point que j'envisageai un instant l'impossible parti d'envoyer chez mes invités, et de leur apprendre qu'un mal subit — une attaque violente de cette influenza qui est en train de détrôner la complaisante migraine — me privait du plaisir de les recevoir aujourd'hui. Mais rien n'entraîne dans des complications comme le mensonge; aussi l'ai-je de bonne heure systématiquement écarté de ma vie. Je me résignai donc à l'inévitable, me promettant du moins qu'aucun de mes invités n'apercevrait le petit pompon de dentelle que Miette porte en guise de coiffe, au sommet de son chignon. Quand j'eus donné à Merlin des ordres en conséquence, j'aurais pu, d'une âme plus ferme, présider aux apprêts de ma réception, si sa nièce ne s'était appliquée à l'ébranler par tous les moyens

ordinaires et extraordinaires qu'elle détient en son pouvoir.

Son inexpérience en fait de cuisine me condamnant à ne l'employer que pour la partie décorative du repas, je m'étais rendu, après le déjeuner, chez la fleuriste, où j'avais fait simplement le choix d'une corbeille de fleurs coupées et de verdure fine : Miette devait en composer le groupement parmi les différentes pièces du surtout.

« Peut-être n'a-t-elle jamais rien fait de pareil ? Crois-tu qu'elle s'en tirera tout de même, Merlin ?

— Oh ! monsieur ! Est-ce que Monsieur n'a pas vu faire à Miette des choses bien plus difficiles que d'arranger des fleurs dans un vase ? »

Merlin a raison ; j'approuve qu'il traite ma méfiance avec tout le dédain de sa plus grosse moue. Ce n'est que jeu, en effet, pour Miette, que d'évoluer, avec la complexité de sa nature, parmi les complications des circonstances : se faire amener à Paris en qualité de cuisinière, elle qui ne saurait certainement pas confectionner de la bouillie ; se métamorphoser,

avec la rapidité du cinématographe, de simple fille d'Arles en « belle demoiselle »; jouer de la harpe comme un premier grand prix et chanter comme une pensionnaire du Sacré-Cœur ; s'extasier devant les baraques de Noël et s'en détourner pour faire emplette d'une exquise œuvre d'art; porter en elle un roman d'amour contrarié, et conserver intacte la joie candide d'un petit enfant; et que tout cela paraisse naturel et harmonieux en elle, c'est certainement un plus grand prodige que de savoir grouper des fleurs sur une nappe blanche!

Mais enfin j'étais bien aise de la voir opérer de mes propres yeux.... Hélas! il a fallu l'entendre aussi de mes propres oreilles.... Loin d'imiter Merlin et le serveur qui, en un murmure et des gestes pieux, faisaient à peine cliqueter les cristaux, ni sans se soucier du *maître* qui arpentait le salon et venait jeter chaque minute sur la porte son sévère coup d'œil, Miette entrait, disposait une petite coupe, une rigole de fleurs basses sur la table, se reculait pour juger de l'effet, descendait, remontait à nouveau, et, autour de la table,

le long des couloirs, là-bas, au fond du sous-sol, un air, toujours le même, coulait de ses lèvres par toute la maison :

Faites-lui mes aveux....

Et moi de penser qu'enfin il existait réellement quelqu'un à qui elle envoyait des présents pour lui signifier sa tendresse — bien qu'au fond, tout cela, j'en suis assuré, ne soit qu'imagination d'enfant éblouie — je sentais croître mon irritation, l'irritation d'un homme raisonnable dont toute la raison ne sera pas capable, il le voit, d'endiguer un torrent de puérile folie....

Enfin, excédé de ce train de fête qui bouleversait ma maison, excédé même de ces hôtes qui n'étaient pas encore là, je répondis par un « très bien ! » glacial à Miette qui daignait solliciter, non pas mes lumières, mais mon approbation, et je sortis, allant renouveler ma provision de cigares, accompagné jusqu'à la porte par la romance de Siebel.

Lorsque je rentrai, une heure et demie plus tard, j'eus le plaisir de trouver dans la maison le silence de sanctuaire que j'avais souhaité.

Le serveur et Merlin, déjà en habit sacerdotal, se tenaient droits et graves comme des diacres, à chaque angle du buffet. Les fleurs lumineuses de l'électricité pendaient du plafond en une grosse gerbe d'un éclat savamment opalisé, sur la nappe veloutée par les anémones. Miette s'était repliée dans sa chambre. Ainsi me l'annonça Merlin que j'avais eu la faiblesse d'interroger.

« Je lui porterai son dîner, monsieur.

— Oui, mon brave Merlin ; car, vois-tu, il faudra que nous avisions : ta nièce est moins faite pour l'état de cuisinière que toi pour celui de sapeur-pompier !... »

Je vis Merlin encore une fois lever les yeux au ciel; je pensai qu'il voulait le prendre à témoin de sa déception amère, et je me hâtai de la lui adoucir :

« Mais nous lui trouverons quelque chose de mieux, de beaucoup mieux, sois tranquille !... »

Malgré cette promesse, Merlin, à qui je la faisais dans ma chambre en nouant ma cravate, secoua sa bonne grosse tête mélancolique, sans même avoir le courage de me

remercier, et me quitta pour aller à la porte où sonnaient les premiers arrivants.

C'étaient les dames Lambrecy. J'appréciai la charmante coquetterie de Geneviève, qui avait voulu monopoliser un moment mon admiration, avant que je pusse établir un parallèle entre sa grâce fragile et l'éclat de Mme Dessollier.

Geneviève n'a et n'aura jamais de fraîcheur; toutefois, aux lumières, sa peau, surtout aux épaules, acquiert d'agréables transparences, et puis, en vérité, ses traits sont d'une délicatesse tout aristocratique. J'eus soin, par mes louanges, de mettre sa beauté au point extrême d'épanouissement, et alors mes yeux, s'étant réjouis, firent à mon cœur de vieux garçon le reproche de se détourner du bonheur facile, à portée de main, pour se laisser, sur le tard, entraîner par un petit sphinx ironique, et qui se montrerait décevant, à la fin, comme les sphinx le furent toujours, même pour ceux qui découvrirent le mot de l'énigme....

Mais tous mes hôtes arrivèrent dans l'intervalle de quelques minutes. Merlin annonça ;

j'offris mon bras à la générale Versombre, et mon dîner, mon « grand » dîner, se développa sur le rythme d'un service harmonieux, tandis que le petit sphinx, sans doute ignorant du nom mythologique qu'au dedans de moi je lui attribuais, s'endormait peut-être déjà dans sa chambrette couleur de printemps.

Cette image de Miette endormie me causait un léger attendrissement plein de charme, et ma joie intime se traduisait, je crois, par un certain brio ; du moins il me parut que, lorsque nous fûmes retournés au salon, Geneviève me considérait avec l'étonnement ému qu'on éprouve après les révélations très agréables au cœur.

Nous formions trois groupes ; le plus nombreux siégeait autour de la cheminée ; Mme Dessollier accompagnait à travers la pièce les cent pas du général, qui prenait un plaisir extrême au babil alerte de cette intelligente jeune femme. Geneviève et moi, debout près de ma bibliothèque d'art, nous causions d'un ouvrage dernièrement publié. Mais, voyant Merlin qui introduisait dans le salon la table sur laquelle le café était servi, je m'approchai,

suivi de Geneviève. Gracieusement, Mme Dessollier et elle voulurent me décharger du soin de faire les honneurs, et déjà elles distribuaient les tasses, lorsqu'une exclamation du général nous fit tous le regarder. Il avait ôté son cigare de ses lèvres, et, tournée vers la porte, sa figure exprimait une sensation intense de stupeur, de curiosité, de plaisir, d'éblouissement....

Dans l'ouverture, à moitié des battants, une main sur la poignée, de l'autre tendant à Merlin le sucrier oublié à l'office, ma beaucoup trop jolie, mon invraisemblable cuisinière, Miette l'Arlésienne, apparaissait en pied.

« Une Mireille ! » s'écria Mme Dessollier.

La grosse main de Merlin rencontrait sur le sucrier les doigts mignons de sa nièce.

« Oh ! non ! non ! Qu'elle entre, elle ! Mais c'est adorable ! »

J'avais, je crois, rougi et pâli dix fois au moins à la minute pour Miette qui, elle, ne jugeait pas à propos de changer son teint de rose-églantine. Je sentais peser sur elle, et sur moi tout en même temps, les yeux d'acier de Geneviève, ces yeux si prompts et si tôt renseignés de la Parisienne.... Mais le cri du géné-

ral et l'enthousiasme de tous les autres me contraignirent à intervenir....

Le maître ayant parlé, Miette n'hésita plus, et, rencontrant tout d'abord Geneviève qui tenait à la main une tasse pleine, elle lui présenta le sucrier; Geneviève se servit, et, dans les secondes que dura leur geste à chacune, les deux jeunes filles s'envisagèrent, se palpèrent, pour ainsi dire, se pénétrèrent de part en part et s'apprirent mutuellement par cœur!

Prestement, Miette faisait le tour de mes hôtes qui tous — même à ce moment je le remarquai avec un certain triomphe — la remercièrent comme ils auraient remercié Geneviève, sans ajouter un sourire ni un compliment familier. Et déjà Miette, déposant le sucrier sur la table, s'envolait, son ruban battant de l'aile contre son oreille gauche. Et les regards qui l'avaient suivie jusqu'à la porte, comme déçus, béaient tout larges vers moi. L'interrogation si manifeste ne pouvait être éludée :

« C'est Miette, la nièce de Merlin », dis-je en essayant d'avaler une petite — très petite — gorgée de moka.



« Votre nièce ! Eh bien, ne vous gênez pas, vous ! »

Et cette interpellation du général à mon vieux Merlin qui mettait du cognac dans les verres, en nous faisant rire, dissipa cette espèce d'enchantement que Miette avait jeté sur mes hôtes.

« Et c'est vous qui lui faites visiter Paris, à votre nièce ? »

Cette question-là était de Geneviève, et j'admirais l'astuce féminine qui marchait aux renseignements certains par une voie en apparence détournée.

« Oh ! non ! mademoiselle ; Miette n'est pas venue pour visiter Paris....

— Pourquoi donc, alors ? »

Cette fois-ci, l'interrogation étant collective, je pris la parole :

« Miette voulait commencer auprès de son oncle son apprentissage de cordon bleu, mais Miette ne témoigne pas de dispositions bien caractéristiques pour la science du pot-au-feu....

— Quant à ça, elle tire mieux parti de la harpe.... »

Cet aveu de Merlin — que j'étais loin, oh !

si loin de lui demander ! — débrida les curiosités dont rien ne fut plus capable de réfréner l'explosion.

Je pris un ton à la fois dégagé et professionnel :

« Oui, par le plus grand des hasards, j'ai découvert, en effet, chez Miette, je ne dis pas du talent, non, pas du talent, mais les plus beaux dons innés de l'enfant prodige.... Il est possible que l'année prochaine elle soit admise au Conservatoire et puisse concourir pour le premier prix, du moins telle est mon opinion.... »

Qu'ai-je gagné à mes aveux ?... Maintenant on ne me demande rien moins que de faire remonter Miette pour qu'elle vienne exhiber sa virtuosité phénoménale ! Et Geneviève, miel et vinaigre, dit à sa mère :

« Et puis, n'est-ce pas, vous l'inviterez à votre matinée d'après-demain, maman ? Ça fera bien, cette « petite » jouant de la harpe, avec sa coiffe d'Arlésienne !... »

Mais je résiste à tout en une attitude invincible de vieux tuteur austère : et, autant, je l'avoue, afin de punir Miette qui, je le savais

bien maintenant, était loin de s'endormir encore dans sa chambrette claire, que pour affecter aux yeux de Geneviève mon détachement de cette « petite » dès qu'elle n'avait plus sa harpe entre les bras, je priai ma cousine de chanter avec moi un duo de Schubert.

La voix de Geneviève, quoique d'un soprano un peu sec, fait plaisir par la sûreté de sa méthode. Je pus la complimenter sans trop mentir à mon goût. Je crus qu'elle m'en savait gré, et il y avait vraiment fort peu d'animosité apparente dans son sourire lorsqu'elle me demanda, coulant son regard sur le mien levé :

« Est-ce qu'elle chante aussi, votre Arlésienne ?

— Oh ! en pensionnaire ! »

J'avais mis d'autant plus d'empressement à faire cette réponse qu'elle ne contenait que le minimum du mensonge. J'eus la satisfaction de voir la figure de Geneviève s'éclairer de nouveau, et sa beauté lui revenir.... Mais les femmes ont le triomphe indiscret, et Geneviève, dans un sourire doucereux d'hypocrite bienveillance, observa :

« Savez-vous, elle devrait chanter dans les cours, Mlle Miette ; son costume lui ferait jeter tant de gros sous qu'elle pourrait ensuite suffire aux dépenses de son année au Conservatoire. »

La morsure que je dus imprimer à ma lèvre inférieure, pour retenir la première des répliques qui aurait voulu passer, la fit saigner cruellement.... Au bout de quelques secondes je pus toutefois répondre — du moins je le croyais — avec la placidité de Merlin lui-même :

« Oh! Miette n'est pas sans avoir un peu de *bien* au soleil; elle profitera aussi des économies de son oncle.

— Et puis elle aura ses gages de cuisinière.... »

Et dans un léger éclat de rire qui devait malheureusement tout à la sécheresse de sa voix et rien au bienfait de la méthode, elle me laissa au piano, et je la vis s'asseoir près de Gaston Sorrèze.

Certes la brise qui m'avait poussé vers Geneviève ces derniers jours flottait bien indécise et bien faible.... Cependant il ne me

fut pas indifférent que, pour la première fois, elle se défendit d'en aspirer le souffle avec les délices d'une fleur prête à s'ouvrir....

Maintenant, quelle décision vais-je prendre? Lequel de mes projets vais-je exécuter enfin?... Me séparer de Miette? Il le faut! Pauvre enfant! c'est elle qui l'a voulu en dévoilant hier soir sa présence, extravagante jusqu'à l'absurde, dans la maison d'un célibataire!... Mais, la renverrai-je simplement?... La mettrai-je dans un pensionnat pour qu'elle y attende, en complétant son instruction qui doit être bien primitive, que revienne l'automne, l'époque des admissions au Conservatoire?...

Je devrais l'appeler du moins pour lui adresser les reproches qu'elle mérite; pour lui faire comprendre qu'on ne joue pas avec la vie comme avec une mère tendre, à l'inépuisable sourire, mais qu'il faut la ménager comme une marâtre parcimonieuse, et, partant, ne rien compromettre des dons qu'elle nous fait à contre-cœur.... Que deviendrait-elle, pauvre petite! si l'opinion du monde, mise en éveil par sa téméraire entrée d'hier soir,

me forçait à me désintéresser de son avenir?...

Mais si je lui dis tout cela, ne me répondra-t-elle pas, avec les plus impertinents sourires de ses fossettes, et ses folles espérances romanesques, que je n'aie pas à m'inquiéter?...

Je m'aperçois que, si je n'y mets bon ordre, rien ne m'arrêtera de déraisonner à perte de vue sur l'état psychologique de Miette. Voici la *Revue de l'art et des artistes* que Merlin m'apporte d'un air contrit.... Miette ne chante pas? Eh bien, tant mieux, Merlin, tant mieux! On ne goûte bien la lecture que dans une atmosphère de cloître.

Le soir, 29 décembre.

Et malgré tout, craignant de faiblir, d'appeler mon élève coupable à sa leçon de harpe, dès cet après-midi à 5 heures je suis allé au cercle.

De 5 à 7, caché derrière le plus grand des journaux, j'ai pu éviter les *abordages* de la banale camaraderie; au dîner, je me suis trouvé, comme le plus souvent, à côté de Gaston Sorrèze. Gaston, que j'avais vu régulièrement sombre, ces derniers temps, m'a

montré une figure de joie franche et heureuse de s'avouer.

« Je ne toucherai pas une carte ce soir, m'a-t-il dit, après le potage. Grâce à toi, j'y pourrais laisser bien des plumes.... »

Depuis qu'il s'était heurté aux dédains de Geneviève, Gaston, un peu trop souvent, se consolait autour des tables de jeu.

« Je dis grâce à toi, reprenait-il, bien que certainement ce ne soit pas ta faute si Mlle Miette est venue, hier soir, s'exhiber aux yeux de Geneviève Lambrecy.... La surprise et la colère se lisaient sur ta figure comme tu as pu lire l'admiration sur les nôtres.... Je n'en reviens pas encore! Quelle apparition miraculeuse!...

— Mon Dieu! ai-je fait indifféremment, voilà de bien grands mots pour une petite coiffe d'Arlésienne! Que Miette se fût présentée en un costume moins spécial, et personne de vous n'eût fait le moindre cas d'elle!

— Oh! oh!... Je voudrais justement la voir habillée comme Geneviève!... Mais nous n'aurons sans doute jamais plus le spectacle savoureux de les revoir face à face l'une et l'autre.... »

Ici, Gaston s'est mis à rire, d'un bon rire gai que je n'avais pas entendu de longtemps, et, baissant la voix, comme quelqu'un prenait possession du couvert à sa droite :

« Non ! mais se sont-elles assez promptement griffées du regard, les deux petites rivales, les deux petites amoureuses de toi !...

— Amoureuse de moi ? Miette ! Es-tu fou ?...

— Le cri du cœur ! a répliqué Gaston sans rien perdre de sa gaieté. Tu m'accordes donc que tu es aimé de Geneviève ?... Ne te défends pas ; il est entendu que le rôle du pis-aller est le seul qui me donne quelque espoir auprès d'elle. En revanche, conviens que Mlle Miette adore son maître de harpe jusqu'à la jalousie, jusqu'à toute la haine qui peut agiter l'âme d'un passereau....

— Et qui te dit qu'elle n'est pas venue à Paris pour oublier un premier rêve ?...

— Oh ! à son âge, en fait de rêve, on va sans gêne, comme les papillons sur les fleurs, du plus beau au plus beau....

— Très flatté !... Seulement, que Miette adore ou n'adore pas son professeur de harpe, c'est tout un. N'habiterait-elle pas sous mon toit

que la nièce de mon vieux Merlin me serait partout sacrée.... »

Gaston se récrie :

« Certes, qui aurait pu penser !...

— Alors, que pensais-tu ?

— Mais... le contraire ! c'est-à-dire M. le maire, M. le curé, les orgues, les fleurs... et tout le tralala de la cérémonie.... Lorsque Mlle Miette est entrée dans le salon, hier, ta vie semblait dépendre du moindre de ses gestes.... »

Nous quittions la table ; en allant vers le salon de musique, je dis à Gaston en riant :

« Je vois que, pour te faire place nette auprès de Geneviève Lambrecy, il me faudra, moi, épouser ma cuisinière !

— Bah ! cuisinière !... Louis XVI resta bien l'époux de Marie-Antoinette, fermière à Trianon ! Et, avoue-le, Mlle Miette s'entend moins encore à la cuisine que Marie-Antoinette ne s'entendait à la confection du beurre.... »

Le parallèle n'était pas fait pour me désobliger.... Mais la folie de tout cela me réapparaît de nouveau ; ces trois semaines dernières doivent être les seules de ma vie que j'aurai laissé

absorber par cette jeune fille jolie, délicieuse, adorable, pleine des dons les plus précieux, soit! mais j'en ai rencontré d'autres, certes, depuis que ma vie d'homme a commencé, pour lesquelles il aurait fallu la même énumération de qualificatifs, et auxquelles, cependant, je n'ai pas mis la bague au doigt!

Mais non! disons la vérité : Miette est unique! Jamais, jamais je n'ai vu aucune autre jeune fille qui me parût l'égaler dans le permanent triomphe de sa beauté à peine en fleur....

Journal de Miette.

Dimanche, 29 décembre.

N'ai-je pas enfin trop présumé de moi? Ma témérité, j'en conviens, vraiment excessive, est-elle au moment d'être punie?

Malgré les ordres suffisamment précis, quoique indirectement donnés, de mon cousin, j'ai paru devant ses hôtes hier soir. Ce n'était ni pour les voir, ni pour me montrer à eux; ce n'était même pas uniquement pour connaître enfin Geneviève Lambrecy : c'était pour que Marc nous eût toutes deux ensemble sous son

regard.... Qui sortirait triomphalement de l'épreuve? Elle ou moi? Qui en est sortie? Je tremble de me répondre....

Oh! la rougeur, la pâleur et la rougeur encore de Marc, quand nos regards se sont croisés, comme j'avançais dans le salon, tendant le sucrier en allongeant beaucoup, beaucoup le bras, — parce que, tout de même, j'éprouvais bien quelque frayeur de mon coup de tête !... — Des autres, je n'ai vu que Geneviève Lambrecy: elle m'a paru charmante et fine dans sa robe de gaze blanche à transparent bleu — qui m'a expliqué la confusion de Merlin; — elle est très distinguée aussi, cette Parisienne; mais, si j'étais Marc, je le dis en toute franchise, j'aimerais mieux tout bonnement, tout simplement Miette. D'ailleurs, à en juger par le coup d'œil qu'elle m'a lancé, elle ne doit pas être d'une douceur extrême. Et non plus à en juger par sa voix — Marc l'a fait chanter ensuite, — et, la pensée est désolante, s'il aime sa voix, il peut aimer sa personne!... Des notes toutes en pointes d'épingle! On croirait entendre un petit garçon de la maîtrise à Saint-Sulpice....

Ce matin, Marc a écrit dans son salon, puis Merlin lui a porté sa revue qu'il s'est mis à lire aussitôt. Je me garde bien de chanter : tout doit être à la tristesse dans mon cœur, puisque j'ai contristé mon maître, et tout y est trop réellement.... Marc peut m'appeler d'un moment à l'autre pour me dire qu'il chasse de sa maison sa servante insubordonnée dont il s'était fait à tort le bienfaiteur et que sa « femme », Geneviève Lambrecy, ne supporterait pas auprès d'elle. — Déjà, hier, il avait laissé entendre à Merlin qu'un parti s'imposait, puisque, évidemment, je n'apprendrais jamais la cuisine....

Je voudrais savoir ! oh ! je voudrais tant savoir ce qu'il pense, ce qu'il médite de faire !...

Le soir.

Pas de cinq à sept aujourd'hui encore ! Mon cousin est sorti presque aussitôt après son déjeuner. Il est très tard ; je ne sais quelle heure de la nuit.... Peut-être Marc passe-t-il la soirée chez Mme Lambrecy, « en famille ». Déjà ?

L'incertitude m'étouffe comme un air

d'orage.... J'aime autant être foudroyée une bonne fois. Quoi qu'il puisse en résulter, je chanterai demain matin.

Journal de Marc.

Lundi, 30 décembre.

Ce matin j'ai ordonné à Merlin de m'envoyer sa nièce. Je ne craignais plus qu'elle fût en train de mourir de peur, car je venais d'entendre le prélude d'un fredonnement joyeux.

Cependant elle monte en silence; ses pas légers s'accompagnent seulement d'un froufrou soyeux sur le tapis, car ce n'est plus mon Arlésienne qui ouvre la porte du salon ! Miette m'apparaît dans sa robe de ville, avec la longue jupe de drap noir.

Ah! la ravissante créature! Ah! la sirène toujours nouvelle! Ah! la chimère aussi, hélas!

Ce qui m'empêche de soupirer tout haut, ce qui empêche mon cœur et ma voix de s'amollir quand je réponds au bonjour riant de Miette, c'est l'évident dessein que je lui découvre de provoquer ma surprise et mes interrogations. Je suis vraiment content de

moi lorsque, lui ayant désigné mon bureau sur lequel s'amoncellent un paquet de feuilles blanches, je lui ai dit, la voix ferme :

« Je me trouve avec un article pressé à composer ce matin, Miette; voulez-vous l'écrire sous ma dictée ? Cela ira plus vite, il me semble. »

Sans répondre — je la crois tout de même déçue — Miette s'installe avec autant d'empressement qu'elle doit le faire dans sa chambre pour rédiger les lettres dont son Provençal d'amoureux se fait ensuite une joie triomphante.... Elle essaie la plume sur son ongle, la trempe dans l'encrier, la passe sur l'éponge humide, la retrempe, puis, la tenant levée entre ses doigts, elle attend les paroles du maître.

Mais, notes en main, je dicte; Miette écrit très rapidement, et — ce qui m'inquiète un peu — sans la moindre hésitation au sujet de l'orthographe. Cette façon de travailler avec un secrétaire — et un tel secrétaire — me convient mieux que je ne l'aurais cru.... On se sent déjà vis-à-vis du public, et de ce public d'élite qu'on ambitionne de séduire....

Miette ne s'arrêterait jamais; elle se montre parfaitement à l'aise.... J'en viens à l'être beaucoup moins qu'elle.... Ce qui me monte aux lèvres ne ressemble plus du tout à ce qui est sur mes notes....

Nous avons rempli trois grandes feuilles; je m'approche du bureau et j'en prends une à la main.... L'écriture un peu longue, mais très nette, décèle l'idéalité de l'imagination et la précision du caractère.... Aucune erreur d'orthographe.... Comme l'affirme Merlin : à part la cuisine, qu'est-ce que Miette ne sait pas?

Je lui demande de me lire ce qu'elle a écrit, me résignant bien, par exemple, à écouter le chantonnement plaintif de l'école des sœurs. Non; Miette lit tout naturellement, et sa petite pointe d'accent provençal, ici et là, renforce, il me semble, la saveur de ma composition.

Les mots que prononce Miette ne sont même plus les mots que j'ai dictés : ce sont les notes, ce sont les mailles d'un réseau d'harmonie dont, pour jamais, je me vois devenir le prisonnier inexprimablement heureux....

Je réagis contre cet émoi de tout mon être, et, comme toutes les réactions, celle-ci se montre brutale. A peine Miette a-t-elle déposé la dernière feuille sur le bureau, je lui dis sur le ton le plus ironique :

« Ainsi, vous abandonnez votre costume d'Arlésienne, Miette ? Trouvez-vous donc qu'il n'a pas obtenu, l'autre soir, tout le succès que vous en espériez ? »

La plume encore aux doigts pour un signe de ponctuation qu'elle allait mettre, elle hausse son menton et, levant ses yeux fermés à demi et qui en paraissent longs, longs comme des fentes d'abîme, elle me réplique, non sans quelque hauteur :

« Ce n'est pas cela, mais je n'aime décidément pas être regardée comme un phénomène de la foire, ainsi que je l'ai été par ces messieurs et par ces dames — par ces dames surtout. »

Il m'est facile de sous-entendre qu'elle ajoute intérieurement : « Et surtout par Mlle Lambrecy ! »

Alors, sentant se réchauffer, à son impertinence première, ma colère de l'autre jour :

« Vous avouerez, lui dis-je, que si cette

exhibition a eu quelque chose de mortifiant pour votre vanité, personne que vous n'en saurait être rendu responsable ?

— Je le sais ! »

Cela est net et sec ; cela signifie : « Fort bien ! ce sont mes affaires, n'en parlons plus ! »

Au contraire, je n'ai pas autre chose en tête que d'en parler.

« Vous devez savoir aussi que vous avez commis là une inconséquence des plus fâcheuse ?...

— Une inconséquence ?... »

La fière demoiselle a disparu de nouveau ; c'est l'ingénue qui m'envoie la question, avec plein ses grands yeux de curiosité et d'étonnement.

« Oui, ma chère enfant ; si ces personnes eussent été moins mes amies, vous pouviez compromettre votre avenir du coup.... Cet avenir ne tient pas, vous ne l'avez jamais cru, en dépit de vos mystères, dans l'apprentissage de la cuisine ; et, devant ces mêmes Parisiens auxquels, plus tard, il nous faudra demander la consécration de votre talent, ces Parisiens auxquels, pour leur plaire, on doit jeter tant

de poudre aux yeux, vous venez vous afficher à l'état de simple domestique, de petite Cendrillon ! »

Miette s'est détournée ; elle regarde par la croisée au dehors, et j'écoute avec stupeur son murmure véhément qui me dit :

« Si vous êtes fâché que je sois venue au salon avant-hier, ce n'est pas pour le tort que cela pouvait me faire, ce n'est pas à cause de moi,... de mon avenir.... C'est à cause de Mlle Lambrecy, votre fiancée !... »

Comme le soir de Noël, Miette ne me parle plus à la troisième personne. — Et c'est ainsi mieux dans l'ordre des choses ! — Mais, à ce moment, je ne pense qu'à la phrase de Gaston Sorrèze, concernant les deux petites rivales, les deux amoureuses de moi.... Miette jalouse de Geneviève ? Allons donc ! Miette, qui avait apporté à Paris tout un roman dans son cœur et qui, j'en avais eu la preuve le jour de Noël, espérait encore lui donner le dénouement le plus heureux ?... D'ailleurs, j'avais beau m'asperger de ces raisonnements à la glace, je n'en sentais pas moins une fièvre étrange fermenter dans mes veines....

Je me mets à l'unisson de sa véhémence :

« Qui vous a dit que j'aime Mlle Lambrecy ? Qui vous a dit qu'elle est ma fiancée ?

— Avait-on besoin de me le dire ?

— Cela signifie que vous l'avez deviné ? Eh bien, à quoi ? Voyons, à quoi ?

— En ce que toute la vie de la maison a été changée du jour où vous avez espéré la recevoir. »

Je savoure le mot délicieux : « la vie de la maison ! » comme si c'était notre intimité à nous deux que des importuns y fussent venus troubler fâcheusement et sans droit !... Oh ! pourquoi ai-je continué l'interrogatoire ?

« Vous voulez dire simplement que j'ai interrompu nos leçons de chant et de harpe ? »

Miette ne répond pas. Mais je n'avais pas besoin de sa réponse affirmative pour rire amèrement tout bas de cette illusion dont je viens d'être dupe un instant. Amoureuse de moi, Miette ! Non ! comme toutes les femmes à qui les enseigne, à qui les morigène, au professeur et au directeur de conscience, Miette me consacre le trop-plein de sa sentimentalité, si même c'est cela, si même sa jalousie n'obéit

pas simplement à l'aiguillon qui se trouve au cœur de toutes les femmes belles, et instruites fatalement des droits de leur beauté.... Cet aiguillon, c'est l'égoïste, souvent si cruel instinct d'accaparer les tendresses, les dévouements, les sacrifices des hommes fascinés par elles....

Mais enfin elles sont nées avec tous les droits, et c'est ainsi que je ne songe pas une minute à contester celui de mon adorable petite servante. C'est moi qui explique ma conduite, et, hélas ! c'est moi qui souffre !... Je voudrais que, du moins, l'altération de ma voix ne trahît pas ma souffrance....

« Vous devriez savoir pourquoi je ne vous ai plus appelée à recevoir mes conseils, et ne pas en rejeter la faute sur Mlle Lambrecy.... Rappelez-vous le soir de Noël.... J'ai voulu vous mettre en garde contre un danger que votre imagination et votre inexpérience pouvaient vous faire courir, contre un entraînement de votre cœur, bien trop jeune encore pour avoir légitimement des secrets.... Vous m'avez refusé votre confiance, que je sollicitais pourtant avec le désintéressement d'un

frère très aîné qui, lui, vous avait donné de son affection des preuves très certaines.... »

Et Miette, maintenant tournée vers moi, me regarde d'un regard un peu étrange où l'hésitation, l'attendrissement se mêlent à une espèce d'étude anxieuse qu'elle fait de ma physionomie.... Enfin, elle murmure, mais maintenant sa voix est non moins altérée que la mienne :

« Retarder un aveu, ce n'est pas manquer de confiance ! »

Je me rapproche d'un pas. Et quoique je souffre à l'avance de ce que je vais entendre, me radoucissant pour l'encourager :

« Alors, dites-le-moi enfin, aujourd'hui : quel est cet homme à qui vous pensez ainsi constamment, celui pour qui, je l'ai bien vu, Miette, vous vous condamneriez au pain et à l'eau afin de pouvoir satisfaire un de ses caprices ? »

Et encore une fois, je vois les lèvres de Miette palpiter sur les mots d'aveu....

Ses paupières se baissent et se relèvent. Va-t-elle parler ? Pour mieux entendre, — car c'est lui qui entendra, — mon cœur a cessé de

battre.... Mais Miette respire un grand coup, puis, rouge et agïtée, elle murmure :

« Oh ! pas aujourd'hui encore.... Bientôt, je vous le jure, bientôt ! »

J'éclate d'un rire strident :

« Eh bien, c'est entendu ! vous me le direz le jour de mon mariage avec Mlle Lambrecy. »

Et avant même d'avoir fini mon éclat de rire, j'entends Miette qui réplique les dents serrées :

« Je serai loin d'ici, ce jour-là !... »

Pourquoi donc a-t-elle l'air de souffrir !... Je me promène dans le salon quelques minutes ; Miette reste tout à fait immobile sur sa chaise ; je retourne près d'elle, tout près ; ma main s'appuie sur le bureau ; je me penche un peu et je vois à mon souffle les boucles cuivrées de ses cheveux qui frissonnent et se dérobent. Ce serait exquis de les prendre entre mes lèvres et de les mordiller jusqu'à la peau satinée de son front bas et pur.... Mais je me raidis et je me retire un peu pour commencer à voix doctorale :

« Écoutez-moi, Miette ; ce n'est pas le jour de mon mariage qu'il faudra vous trouver loin

d'ici : c'est beaucoup plus tôt; c'est tout de suite! »

Mais, grand Dieu! quelle est cette main à la fois excentrique et mystérieuse qui met en branle les sensibilités si spéciales des ingénues ?... Voilà Miette qui, d'un bond, est debout, les mains jointes, la figure tragique, et qui s'écrie follement :

« Vous me renvoyez! Vous me chassez! Oh! non! non! Je vous en conjure! Non! Pas cela! Je veux rester, moi! Je veux rester ici!... »

Je lui prends les deux mains comme pour qu'elle cesse d'éprouver la sensation du délaissement :

« Mais, petite fille insensée et incompréhensible! ne sentez-vous pas ce qu'a d'anormal votre présence près de moi, dans cette maison où aucun titre ne vous place, aucun, car celui de servante ne vous convient vis-à-vis de personne!...

— Et si je veux être votre servante, qui donc a le droit de me le défendre? qui? »

Je détourne mes yeux, incapable de soutenir le tendre défi des siens, avant de répliquer :

« Moi ! Je ne souffrirai pas de vous voir, en une pareille exaltation enfantine, piétiner les magnifiques promesses que vous fait la vie.... Je vous en prie, ma chère Miette, asseyez-vous de nouveau, et veuillez m'entendre. »

Elle m'obéit ; je fais quelques pas, puis je me rapproche de sa chaise, lorsque mon trouble s'est quelque peu apaisé. Je lui demande :

« Si vous êtes venue à Paris, c'est que le jeune homme que vous aimez ne voulait ou ne pouvait pas encore vous épouser, n'est-ce pas ? »

Elle fait, avec un peu de lenteur, un signe affirmatif.

« Et maintenant, avez-vous la certitude qu'il vous épousera ? »

Autre signe, négatif celui-là, qui pénètre tout mon cœur et le dilate agréablement.

« Ainsi donc la sagesse vous commande de préparer l'avenir comme si... le pire devait se produire ?... Eh bien, laissez-moi vous dire comment j'ai envisagé, moi, cette préparation de vos succès, de votre bonheur !... Je vous le répète, une année de Conservatoire suffirait pour vous mettre aux mains la plus haute

récompense; dès lors, votre fortune serait faite.... Il faut donc que vous entriez au Conservatoire, Miette, mais ce ne saurait être avant cet automne; d'ici là, réfléchissez : puis-je vous garder ici ? »

Miette balbutie :

« Mais, pourquoi non ?

— Pourquoi non ? Êtes-vous si enfant ?... Quel âge avez-vous, Miette ?

— Dix-huit ans et deux mois.

— Et moi, quel âge croyez-vous que j'ai ? »

Sa moue puérile est délicieuse; elle hausse les épaules :

« Je ne sais pas ! Et d'ailleurs, que m'importe votre âge !... »

J'avais bien endossé la cuirasse de vieux garçon, mais il se trouve que cette cuirasse est en papier et qu'une main d'enfant la déchire en éraflant plus que la peau en dessous....

Je réponds néanmoins assez bravement à Miette :

« Pour le sentiment que je vous inspire, peu vous importe, en effet, mon âge; mais le monde calcule autrement que vous.... Et... oui, vous avez beau me regarder de vos grands

beaux yeux candides et m'écouter sans me comprendre, Miette ; je dois tout de même vous le dire : si je vous gardais jusqu'à cet automne, je me verrais bientôt accueilli partout avec des sourires équivoques, et d'ici peu de temps, je le crains, avec des paroles de mépris.... »

Miette paraît comprendre, à moitié du moins, car elle baisse les yeux et se détourne, pendant que, de sa voix toute tremblante, elle balbutie :

« Eh bien, pour vous épargner tout ennui, je me résignerai, je retournerai chez moi !

— Retourner là-bas ? Êtes-vous folle, Miette ? Retourner vers un danger que vous avez fui sagement !... Vous exposer de nouveau, volontairement cette fois, aux poursuites d'un homme qui, vous me l'avez déclaré tout à l'heure, n'a guère l'intention de faire de vous sa femme ?... Et enfin, votre roman achevé dans les larmes, vous voir pour jamais vouée à une condition basse et servile !... Non, j'ai pensé à mieux que cela pour vous... et... pour nous deux, car, malgré vos torts envers moi, malgré votre... votre peu de

confiance,... je sens que jamais, jamais vous ne sauriez me redevenir étrangère... »

Je tousse un peu après ce nouvel accès de pathétique, pour reprendre avec une fermeté relative :

« Il m'a semblé que ce serait bon pour vous de passer les quelques mois d'ici l'automne dans une maison d'éducation. Nous voisinons presque avec le couvent des Dames de Sion, vous le savez ; la générale Versombre irait traiter avec la supérieure. Merlin serait au parloir aussi souvent que vous le désireriez, et la générale se chargerait de vous avec plaisir, certainement, les jours de sortie, et... nous nous verrions chez elle.... »

Vraiment je me complaisais dans la fin de ma phrase à entrevoir cette cour — qui sait, peut-être une cour de fiançailles ! — que je serais admis à faire à Miette, devenue la protégée, la fille adoptive de la générale.... Tout à mon rêve, je marche dans le salon et je perds de vue le visage de Miette, mais tout à coup un immense sanglot arrête ma promenade. Je tressaille en me retournant. Miette, debout, se tord les bras. J'accours, je les prends



dans mes mains, essayant de l'apaiser, mais elle s'écrie, la voix entrecoupée à chaque mot :

« Tout cela... c'est... c'est la faute de Mlle Lambrecy.... Oh ! pourquoi l'avez-vous invitée ?... pourquoi ?... Je la déteste !... Nous étions si heureux ! surtout de 5 heures à 7 heures, l'autre semaine !... »

Je lui tiens toujours les bras et je l'attire à moi en me penchant de manière que nos souffles se mêlent, que mes lèvres frémissent sur ses boucles.... Miette m'aimerait-elle sans

le savoir, en se croyant toujours dans l'horizon de son premier rêve?... Il faut que, moi, je le sache, et tout de suite, enfin !...

« Si j'ai invité Mlle Lambrecy, je vous répète qu'il ne faut vous en prendre qu'à vous-même,... à votre ingratitude,... à votre silence obstiné.... Ouvrez-moi enfin votre cœur jusqu'au fond, Miette ; faites-le-moi tout connaître, que je voie ce qu'il veut du mien, petit Sphinx enchanteur et troublant, petite énigme méchante !... »

Miette ne respire plus que d'un souffle court, et je crois déjà entendre l'aveu palpitant de tendresse.... Elle a reculé un peu la tête, comme en un premier geste de la pudeur virginale qui veut fuir — pas trop loin — le baiser d'amour.... Mes lèvres effleurent presque son front ; si elles le touchent, Miette ne se révoltera pas, je le sais, je le sens : mais ensuite, quelle situation plus inextricable, avec son secret farouche toujours entre elle et moi !...

De nouveau, je l'attire par ses bras encore mes prisonniers,... je la conjure,... mais soudain un bruit de frôlements et de gros soupirs nous fait tressaillir tous deux.... Elle

s'arrache à mon étreinte moins ferme ; dans l'entre-bâillement d'une porte, près de nous, la bonne large figure de Merlin — attiré sans doute par les sanglots de Miette — s'avance, si drôlement crispée par l'inquiétude et la frayeur que Miette lui lance au nez un de ses plus frais éclats de rire.

Quoique j'en veuille à ce stupide brave homme, je ne puis m'empêcher de faire chorus avec elle, et, sentant que, pour ramener l'entretien au point où je l'ai laissé, il me faut le reprendre un peu plus haut, je dis :

« Puisque tu es venu, donne donc un bon conseil à Miette : fais-lui comprendre qu'elle doit accepter d'aller en pension jusqu'au moment où elle entrera au Conservatoire. »

Merlin, sans pénétrer davantage dans le salon, hausse son menton rasé et me réplique :

« Que je parle ou que je ne parle pas, c'est tout un. Miette n'en fera qu'à son idée.... Et puis, elle sait bien que je me lave les mains de tout ! »

Sur cette belle déclaration, il retire sa face rassérénée ; la porte se referme hermétiquement. Miette se tient maintenant à quelques

pas de moi, tournée vers la fenêtre.... Le charme est rompu.... Elle parle déjà d'une voix très réfléchie, très distincte, quoique basse et un peu tremblante :

« Je... vous prie de m'accorder jusqu'à la fin de la semaine.... Samedi soir je vous dirai si je veux aller en pension... ou bien... je vous dirai... tout ce que vous voulez savoir ; et vous déciderez ensuite vous-même.... »

Je ne sais si je dois craindre ou espérer de cette phrase ; mais, après tout, je décide qu'il convient d'espérer.... C'est quelques jours encore Miette auprès de moi ; l'occasion de tout à l'heure peut se représenter : elle se représentera.

Elle ne se représentera pas. Miette est tout simplement redevenue — à part le costume — ce qu'elle était avant ce qu'elle appelle *le dîner Lambrecy*. Nous passons nos journées ensemble.... Je remarque toutefois que ma petite naïve sait gentiment prendre son vol aux moments assez nombreux où je redeviens... lyrique,... comme si la plus grande coquette de Paris lui avait enseigné l'art de ces fuites subtiles et... habiles....

Le Journal de Miette.

Lundi, 30 décembre.

Quel dénouement se prépare à mon aventure ! Le beau projet de mon cousin est de me mettre au couvent jusqu'à ce qu'il puisse me faire entrer au Conservatoire !

Cependant Marc m'aime, je l'ai vu, je l'ai senti, mais avant de me l'avouer, avant de prononcer le mot *mariage*, il croit avoir besoin de la bénédiction du monde.... On n'épouse pas sa cuisinière.... Tandis que peut-être une jeune fille, née du peuple, il est vrai, mais sacrée grande artiste, d'ailleurs sortant du couvent et placée sous le patronage de la générale Versombre....

Je ne permettrai pas qu'il se donne le change à lui-même ; je veux qu'il m'épouse comme il m'a aimée, pour ce qu'il m'a connue tout d'abord, dans la pauvreté obscure d'une petite servante. Mais ce que je voudrais pouvoir lui persuader tout de suite, c'est la fausseté de ce roman absurde, tout échafaudé par lui à propos d'un amour contrarié que j'aurais eu

pour un jeune homme du Midi ! Je me suis amusée d'abord de son erreur si extravagante, et il me semblait aussi qu'elle stimulait ses sentiments ; mais, je ne sais pourquoi, maintenant elle m'irrite, elle me blesse, elle m'est insupportable !... Lorsque j'ai vu hier qu'il en souffrait lui-même, j'ai été sur le point de lui crier : « Mais c'est vous que j'aime ! Ça n'a jamais été que vous ! » Et je crois que cela aurait suffi ; je crois que j'aurais pu réserver le reste de mes secrets pour lorsque je me serais trouvée dans le cher asile de ses bras qu'il aurait tendus, sans plus se soucier des bénédictions ou des anathèmes du monde, à Miette l'Arlésienne....

J'hésitais, je n'osais pas.... J'avais peur, oh ! une si grande peur ! quoique ce ne fût pas de sa colère,... lorsque Merlin, m'ayant entendu pleurer, est accouru, croyant la catastrophe de la découverte déjà un fait accompli, et venant partager mon désastre avec un courage qui l'aurait dû sauver de mes reproches.... Car enfin tout serait décidé aujourd'hui, et peut-être pour mon bonheur de toujours !...

A tout hasard, j'ai défendu à Merlin de

jamais, plus jamais intervenir, quand bien même, par un trou de serrure, il verrait mon cousin me hacher en petits morceaux....

Du reste, Marc et moi — qui censé suis en train de réfléchir au parti qu'il m'a proposé — nous sommes redevenus les meilleurs amis du monde, et nous ne nous quittons guère. Il me raconte ses voyages !...

Oh ! notre voyage de noce! Nous irons là où il a déjà été, partout ! Je suis jalouse de toutes les joies de la vie qu'il a goûtées, sans moi pour les partager, et dont il ne peut pas dire que j'étais le meilleur de ce qu'elles avaient de bon....

Le Journal de Marc.

Mercredi, 1er janvier.

Ce matin, lorsque, rangeant mes vêtements brossés sur ma chaise, au pied de mon lit, Merlin m'a présenté ses vœux, j'ai éprouvé une grande honte de lui tendre — pour n'oser mieux faire — le billet bleu que je consacre chaque année à ses étrennes. Il me semblait commettre un péché d'irrespect, à la

fois contre un vieux parent et contre le « chambellan de la princesse » — titre dont il a toujours si bien l'air de remplir les fonctions auprès de Miette. — Pourquoi ne lui avais-je pas acheté une tabatière en or, incrustée de pierreries, présent auquel on était accoutumé dans les cours de l'ancien régime ?

Je dois avouer que Merlin n'a point paru se poser la question ni partager mes transes ; sa gratitude s'est exprimée, autant qu'il m'en souvient, dans des termes identiques à ceux dont il avait usé l'année dernière, et rien n'a pu me faire penser qu'il me dissimulait un froissement pénible de son orgueil.

D'ailleurs, les étrennes de Miette me préoccupaient bien davantage ! Hier j'étais sorti pour en faire l'emplette, — oh ! quelque chose de gentil, de simple, sans valeur, sans prétention, sans signification....

Et pour acquérir cet objet simple, sans valeur, etc., je m'achemine vers la rue de la Paix que je longe, en lorgnant avec lenteur et scrupuleuse attention les étalages des bijoutiers fastueux.... Rien ne me plaît pour Miette.... Rien ? Si ! cette mignonne bague, un mince

tortil d'or, avec un brillant et une perle.... Cela serait si gracieux à voir sur le petit annulaire de Miette !... Mais je m'enfuis pour ne pas céder à la tentation d'en demander même le prix.... Suis-je fou ? Cet anneau, que je voudrais passer au doigt de cette enfant, serait le premier d'une chaîne qui me rendrait moi-même esclave pour le reste de mes jours....

Je retourne chez moi les mains vides. Je m'en remettrai de mon embarras à Miette elle-même, qui me paraît n'avoir pas le moins du monde le goût hésitant. Elle me dira ce qu'elle désire, et je l'amènerai en voiture chez le marchand qu'elle aura élu.

Mais ce matin, comme chaque année à pareille date, je suis entré dans la chambre de ma mère, et j'ai ouvert un meuble, un petit cabinet flamand dont la partie supérieure renferme un nombre infini de tiroirs où dorment depuis sa mort tous les bijoux des femmes de la famille. Voici le tiroir des bagues,... une quinzaine pour le moins, et, dans le nombre, une bien simplette : un myosotis de petits saphirs avec une gouttelette blanche au milieu. Je referme l'écrin minuscule ; je vais le glisser

dans ma poche et tout à l'heure, quand Miette montera pour sa leçon de chant.... Alors c'est décidé ? une bague ?... le premier anneau de la chaîne ?... Non ! non ! Le myosotis, sur son douillet petit lit de satin blanc, est replacé dans le tiroir, et le tiroir délibérément refermé. Et je quitte la chambre, faisant tourner sur mes doigts une chaîne de cou à maille ancienne, à laquelle est suspendue une croix byzantine d'un travail curieux d'émaux et de guillochage.

J'ai réclamé Miette à Merlin ; elle arrive fredonnant, à travers son sourire, et comme aspirant la joie de vivre par ses petites narines.

« Miette, voici pour vous faire une seconde *capella* ; car vous remettrez bien quelquefois encore votre costume d'Arlésienne, ne serait-ce que pour aller au bal travesti ?...

— Je vais le mettre tout de suite, pour voir l'effet ! » s'écria-t-elle dans son ravissement.

Et quatre à quatre je l'entends descendre l'escalier du sous-sol, et quatre à quatre ma petite Arlésienne le remonte, dix minutes plus tard, pimpante, rayonnante et... enivrante.... Elle admire sa nouvelle *capella* dans la glace

et elle me la fait admirer.... Les émaux multicolores font un effet merveilleux sur leur radieux écrin de satin rose !... si merveilleux que je dois détourner mes regards et faire observer à Miette, de ma voix « professorale », que l'heure est venue de ses vocalises..... Et nous passons une journée délicieuse....

Mon Dieu ! Que vais-je devenir après-demain, quand Miette m'aura fait ses aveux, — des aveux aussi purs que ses regards, j'en donnerais ma main à couper ! — et qu'elle se sera résignée, *pour me plaire*, à entrer au couvent !...

Le Journal de Miette.

Mercredi, 1er janvier.

Victoire ! Oh ! oui ! certainement, victoire ! Je suis bien assurée que mon cousin m'aime. Autrement, m'aurait-il donné cette jolie croix ancienne que sa mère avait portée, m'a-t-il dit, quand elle était jeune fille ?...

Il m'aime, oui ! Et... à mesure que ma persuasion en est plus entière, mon malaise,... mon... effroi augmentent près de lui.... Jamais

je n'aurai le courage de lui parler après-demain, non, jamais!... lui dire qui je suis, et ainsi lui apprendre que je l'ai trompé !... Mon Dieu ! si la blessure de son orgueil tuait sa tendresse ?...

J'ai fait un plan. Encore cette journée de demain ensemble,... la dernière des plus belles journées de ma vie, peut-être !... Puis, dès l'aube, après-demain, je me lèverai et je forcerai Merlin à m'emmener aux Angles par le rapide qui part à 6 heures.... Et, après mon départ seulement, mon cousin trouvera ma confession écrite.... Et ensuite... il... m'oubliera.... Non ! Il accourra aux Angles chercher sa femme....

Vendredi, 3 janvier.

Tout est perdu ! Merlin vient de traîner ma malle dans ma chambre, et je l'ai déjà remplie de mes vêtements pêle-mêle....Rosine débrouillera tout cela aux Angles, pendant que je passerai ma vie à pleurer....

Oh ! maître Loriol, c'est vous qui êtes cause du malheur, vous, avec votre aiguière et votre lettre de remerciements !

Ce matin, après mes exercices de vocalises, nous causions, Marc et moi, pendant un repos ;

il me parlait des théâtres romains, des arènes qui sont en Provence, de tous ces admirables monuments dont la durée a quelque chose de terrible, dit-il, parmi les générations qui durent chacune si peu ! En venant à Paris, j'avais apporté un album dans lequel je collectionne des photographies de monuments, voulant y joindre ce que je trouverais de mieux en fait de monuments parisiens. J'ai offert à Marc d'aller chercher cet album pour lui montrer plusieurs très belles vues des arènes d'Arles. En un bond, je suis à ma chambre et je reviens ; je presse le fermoir de l'album, et, au lieu d'une photographie, c'est une large enveloppe qui s'étale aux yeux de mon cousin, une enveloppe portant cette suscription tracée par un saute-ruisseau de maître Loriol :

Monsieur Merlin, domestique
chez Monsieur Marc Delombre,
25 bis, rue Notre-Dame-des-Champs,
Paris. (Pour Mlle Miette.)

Marc a-t-il eu le temps de lire cette adresse? Ma main était dessus en même temps que son regard, je pense, et sa main, presque en même

temps aussi, tombait rudement sur la mienne, la meurtrissait d'un coup sec. Rien que mon geste d'ailleurs lui aurait appris que cette lettre m'était personnelle... et... d'ordre intime.... Oh! sa voix!... Non, ce n'était plus sa voix à lui, mais une espèce de souffle rauque qui doit servir depuis que le monde est monde à toutes ces sortes d'émotions mêlées de colère et de chagrin.

« Laissez-moi voir, Miette, je le veux ! Entendez-vous ?... »

Non ! il ne verra pas ! Il essaie de soulever mes doigts un à un ; il me semble vouloir les casser, il me fait horriblement souffrir !... Nos mains gauches luttent ensemble.... Sa force d'homme va l'emporter ; alors je me couche sur la table, sur l'album, sur ma main, sur la sienne, et je presse le tout tant que je peux avec ma figure.... J'entends Marc haleter et crier mon nom comme si je lui faisais un mal affreux, comme dans une plainte de blessé dont la blessure irrite toute l'âme.... Et j'ai regret de lui paraître si mauvaise, j'ai regret de ma folle résistance, et j'ai peur cependant, oh ! j'ai peur de céder ! Et enfin

tout cela me fait faire cette chose étrange, inouïe, de baiser la main de Marc dans une supplication désespérée !...

Marc pousse un cri non moins étrange que mon baiser, et qui me glace des pieds à la tête, pendant qu'il arrache sa main à mes lèvres et la secoue comme si elles lui avaient imprimé une brûlure douloureuse.... Je le vois qui va tomber dans un fauteuil où il reste prostré un moment, la tête dans ses mains. Et, quand il la retire, sa figure me paraît toute pâle jusqu'aux lèvres.... Il me semble que je vais mourir de chagrin et d'effroi.... Mes doigts restent incrustés sur la lettre sans que ma volonté y soit maintenant pour rien.... Marc me parle d'une voix basse que je reconnais à peine :

« Après ce... que vous venez de faire, Miette, vous devez comprendre que, si vous ne me donnez pas cette lettre à l'instant même, tout est fini entre nous deux... et à jamais ! »

Oh ! comment a-t-il pu croire que je le bravais ! Comment ! C'est à peine si j'ai eu la force de balbutier :

« Demain ! »

Il se dresse, et, les yeux hagards, autant avec

ses bras tendus roides qu'avec sa bouche, il me jette ces terribles mots :

« Demain? Demain comme aujourd'hui, comme toujours, vous mentirez ! Vous êtes le mensonge même, la plus dangereuse simulatrice que j'aie jamais connue !... Sortez d'ici, enfant cruelle ! enfant perverse !... »

Je voudrais lui sauter au cou, lui demander pardon ou plutôt lui expliquer qu'il n'a rien à me pardonner.... Mais cet emportement d'un homme qui m'était chose si inconnue m'a foudroyée.... Je ne sais comment j'ai pu en chancelant gagner la porte qu'il me désignait encore par le geste farouche de son bras....

Et maintenant c'est fini !... Après avoir à peine touché à son déjeuner, Marc s'est habillé aussitôt pour serendre, paraît-il, à une matinée chez Mme Lambrecy. Il retourne, comme un homme délivré, à sa fiancée, de son monde, qui ne met pas entre elle et lui le gouffre du mystère, qui ne se joue pas de sa tendresse ainsi que semble le faire l'audacieuse Miette !

Mon Dieu ! Pourquoi ai-je encore refusé de parler? pourquoi !... Je le sais ! oui, je le sais ! J'aime maintenant, j'aime comme je ne soup-

çonnais pas qu'on pût aimer, certes, quand j'ai osé prendre *l'Offensive* vis-à-vis de celui que mon oncle voulait nommer mon fiancé, mon mari !...

L'Offensive ! Je la trouvais chose si simple en descendant mon rocher des Angles ! et aujourd'hui elle m'apparaît un acte de démence incroyable... Marc en jugera ainsi sans doute quand il aura lu la confession que je veux lui écrire, et il aura moins le désir encore d'appeler sa femme l'aventureuse Henriette des Angles....

Et d'ailleurs, qu'espérer ?... Il a dit que tout était fini entre nous deux, et, pour tenir sa parole vis-à-vis de lui-même, il ne reviendra ce soir qu'ayant pris les suprêmes engagements....

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! il faudrait un miracle !

Mais comment n'y ai-je pas déjà pensé ? Il y a, en plein cœur de la ville, un endroit tout exprès choisi, où le miracle se fait au jour le jour. Autrefois, quand je n'étais guère qu'un bébé encore, malade à mourir de la fièvre scarlatine, je fus sauvée par un vœu que ma mère, s'arrachant d'auprès de mon berceau,

alla faire devant l'autel de Notre-Dame des Victoires.... Pourquoi ne serais-je pas exaucée comme elle le fut ? Certes, demander l'amour de Marc, c'est demander quelque chose de bien plus indispensable que la vie même !...

« Merlin, va me chercher une voiture, je te prie ?

— Une voiture?... Où allons-nous ?

— Toi, seulement jusqu'à la première station de fiacres ; moi... je vais à Notre-Dame des Victoires.

— Mais... je t'accompagne?

— Non, c'est inutile.... Le cocher me versera peut-être, mais il ne me mangera pas.... Mon cousin pourrait revenir plus tôt que nous ne pensons,... avoir besoin de te parler.... »

Merlin murmure tout bas que si Monsieur, en arrivant, a besoin de parler à quelqu'un, ce ne sera toujours pas à lui !...

« Tout ça fera encore des histoires ! gémit-il plus haut, les yeux levés vers le ciel. Et puis, tu sais, moi, je suis à bout... entre ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas dire !...

— Mais tu n'as pas à cacher ma visite à Notre-Dame des Victoires.... »

Sur cette assurance, le pauvre homme, qui s'était vu de nouveau près de l'écueil du mensonge si difficilement évitable, est sorti pour me ramener un fiacre.

Le voici devant la maison.... Ma toque, mon boléro, mes gants.... Oh ! que je vais prier avec ferveur les genoux sur les dalles !... Et si la sainte Vierge m'exauce, si elle m'ouvre tout grand le cœur de Marc, je lui donnerai, en ex-voto, un grand cœur d'or avec nos deux noms tracés dessus par un petit cordon de perles...

Le Journal de Marc.

Vendredi soir, 3 janvier.

Depuis bien longtemps, l'amour sentimental n'était plus pour moi qu'un écueil enfin à jamais dépassé! Celle qui, aux années de ma toute première jeunesse, prit plaisir à torturer mon cœur, n'avait abandonné sa victime qu'après l'avoir mise à mort; du moins, elle le crut, et je le croyais aussi, et je portais mon cœur dans ma poitrine ainsi que dans une tombe.... Qu'a-t-il fallu pour opérer

la résurrection miraculeuse ? L'approche d'un doigt d'enfant qui a fait palpiter, qui a fait crier, qui a fait bondir ce mort, plus vivant et vibrant que jamais !

J'appelle vainement mes souvenirs en témoignage : jamais je n'ai tant redouté de la vie qu'aujourd'hui ; jamais je n'ai tant espéré d'elle que ce soir, et je tremble encore à ce moment du reste de mes craintes et de toutes mes espérances.... Oh ! Miette ! venez bien vite dissiper les unes et changer les autres en joies définitives, petite fée pour qui les métamorphoses ne sont qu'un jeu quotidien !...

Mais pourquoi parlé-je de métamorphoses ? Non, Miette est tout ce qu'elle est tout à la fois. Est-ce que ce matin, durant la scène la plus étrange à laquelle j'aie jamais pris part, lorsque Miette déposait sur ma main ce baiser terrible, — oui, véritablement terrible, — et, en même temps, me refusait un seul témoignage de sa confiance, est-ce qu'à ce moment où je la chassai, enfin ! oui, est-ce qu'à ce moment je ne voyais pas son âme de jeune fille blanche comme une robe baptismale, et à laquelle il appartenait encore à un homme, à un homme

privilégié entre tous, d'apprendre le bien, le mal, la vie et l'amour!...

Cependant j'avais prononcé les mots irréparables. Tout était fini entre nous deux....

Je me suis habillé après déjeuner, annonçant à Merlin mon intention de me rendre à la matinée musicale et dansante que donnait aujourd'hui Mme Lambrecy. Miette verrait dans ce fait la confirmation de sa disgrâce finale! Elle pourrait quitter ma maison sans faire effort pour me révéler des mystères qu'elle s'était donné le temps de déguiser à sa fantaisie; elle retournerait dans sa petite ville morte; elle y attendrait la conclusion funeste de son roman avec ce lâche amoureux qui soupire, mais que le préjugé social intimide, et qui ne craint pas d'exposer la réputation d'une enfant si belle et si pure....

Mais tout à coup, presque à la porte de Mme Lambrecy, quelque chose me dit que je ne dois pas pénétrer dans cette fête, que j'y donnerais le spectacle d'un fantôme blafard, que je glacerais la joie des jeunes filles, que j'épouvanterais toutes ces petites créatures de rubans et de gaze qui tourbillonnaient déjà au

bras de leurs danseurs, et qu'enfin la risée des hommes *qui seront comme moi, dimanche peut-être*, ainsi que dit l'ivrogne, me chassera dans l'antichambre, d'où me reconduira jusqu'à la rue celle des valets.

« Cocher, au Bois! »

Je me fais déposer dans les endroits déserts, au delà du steeple-chase. C'est une journée froide et grise; il n'y a pas de brume, et cependant la mélancolie du ciel enveloppe les arbres, les halliers, d'une sorte de voile intangible sous lequel toute la nature — parce que le printemps qui doit la délivrer est très loin, très loin encore — semble étouffer des soupirs d'amour anxieux....

Ce printemps! une belle journée, hier même, en donnait un avant-goût trompeur!...

Et moi, de même, je soupire, j'aime! et Miette, ce printemps adorable, se retire, se retire sans cesse, après être venue souffler sur mon cœur les espérances de tous les épanouissements.... O mystérieuse enfant! qui êtes-vous? Est-il possible qu'une humble paysanne vous ait reçue du ciel dans son lit rustique? Peut-être une tragique histoire d'amour a causé

votre naissance, peut-être n'eûtes-vous jamais qu'une mère d'adoption dans la sœur de mon vieux domestique, et c'est ce qui expliquerait les prosternements incroyables du brave homme, plein à la fois de compassion et de respect pour une noble enfant déchue....

Ah! s'il n'y avait que ce secret dans votre courte existence, Miette! Ah! si c'était ce secret-là tout seul que vous eussiez à m'apprendre demain! j'attendrais demain avec une impatience pleine de sourires, me sachant si bien prêt à ne tenir aucun compte de la part que les autres ont eu jusqu'ici dans votre destinée!...

Mais cet homme de là-bas,... cet homme à qui elle écrit et qui lui écrit.... Eh bien, non! encore une fois, son baiser sur ma main, ce véritable baiser d'amour qui s'ignore, ne m'a pas été donné par des lèvres qui ont connu l'amour déjà.... Encore une fois, Miette a rêvé, elle n'a pas aimé.... Et qui sait si cette lettre qu'elle m'a cachée, par un procédé si étrange, n'était pas une lettre d'adieu après la rupture qu'elle avait imposée elle-même?...

Ah! pourquoi ai-je prononcé cette sorte de

malédiction sous laquelle j'ai chassé Miette, sous laquelle je l'ai vue se traîner vers la porte, sa figure exprimant un indicible effroi d'enfant, et presque une douleur de femme.... Puisqu'il me coûtait si cruellement d'attendre à demain, ne m'appartenait-il pas de provoquer ses confidences immédiates en commençant moi-même par l'aveu, sans restriction, de ma tendresse, et, au lieu de lui parler couvent et Conservatoire, en lui parlant de notre mariage?

Ah! qui sait si l'enfant affolée n'aura pas trop bien obéi à mon ordre de ce matin? Qui sait si elle n'est pas partie déjà? Qui sait si elle n'est pas sortie pour jamais de cette maison dont le maître l'a traitée en esclave qui lui devait tout, jusqu'aux secrets intimes de son jeune cœur!... Miette perdue pour moi! oh! grand fou qui se sera fait à lui-même ce mal irréparable!...

Tout d'un coup j'ai cessé mon vagabondage lent et sans but, et maintenant c'est à une marche forcée que je me livre pour me rapprocher des lacs où j'aurai des chances de rencontrer un fiacre rentrant à vide qui me ramènera en vingt minutes — pas trop tard,

peut-être — rue Notre-Dame-des-Champs.

Sans doute je méritais ce châtiment : j'ai dû continuer à pied jusqu'à la gare de Passy, à travers les jardins du Ranelagh ; je haletais, la bouche desséchée moins par ma course que par l'angoisse; à peine si j'ai pu jeter mon adresse au cocher en montant dans le fiacre en tête de la station.

Rien que de retrouver ma maison avec son air de solidité parfaite sur ses fondements m'a remis le cœur en équilibre.... Quelles terreurs chimériques! Comme si mon brave Merlin n'était pas là pour faire entendre raison à Miette au cas où ma colère aurait poussé la pauvre enfant à quelque folle aventure....

J'entre dans le salon : tout y est en bon ordre aussi, même la harpe, debout dans son coin et qui, de ses grands sourires d'or, semble appeler la caresse des mains de Miette; le sous-sol est silencieux : espérais-je que Miette saluerait le bruit de mes pas en chantant un hymne de triomphe?

Je sonne, et ensuite je vais m'installer à mon bureau où sont encore étalées plusieurs des feuilles écrites par Miette. — Merlin

tarde à venir. Peut-être Miette lui a-t-elle tout dit et peut-être m'en veut-il de mes sévérités envers cette enfant pour laquelle il se sent, lui, une indulgence inépuisable?... Quoi, se refuserait-il à me servir désormais?... ou, grand Dieu! serait-il parti, l'emmenant?...

Je respire! Merlin se traîne un peu, mais enfin il s'approche le long du couloir; sa main frôle la poignée de la porte.... J'affecte de lire avec attention soutenue.

« Monsieur a sonné?

— Ah!... Merlin, veux-tu dire à Miette que je la prie de monter un instant?... »

J'ai choisi cette formule pour que Miette n'appréhende rien de mes dispositions actuelles. Mais Merlin ne referme pas la porte et sa petite toux rauque me fait retourner la tête. J'aperçois sa large figure lunaire toute rouge, sauf les deux risibles crêtes de ses favoris poivre et sel.

« Quoi donc, Merlin?... »

Il tousse encore, puis :

« Monsieur, c'est que Miette n'est pas dans la maison. »

Un bond me met debout, et à deux pas de lui, qui recule vers le couloir.

« Elle est partie? elle est partie?

— Elle est sortie, monsieur!

— Elle est sortie?... Tu l'as laissée sortir seule? cette jeune fille, cette enfant!...

— Monsieur, je l'ai moi-même mise en fiacre.

— En fiacre? Et où la conduit-il, ce fiacre, dis-moi?

— Mais... où elle voulait aller, je suppose,... à Notre-Dame des Victoires. »

La stupeur me cloue la langue une bonne minute au moins. Soudain, j'entrevois des choses extrêmement sombres....

« Miette est allée à Notre-Dame des Victoires?... Et dans quel but, dis-moi? Mais parle donc! dans quel but?...

— Mais, monsieur.... Ça n'a rien de bien extraordinaire.... Quand on va aux églises, c'est pour prier, il me semble! »

A ces mots, je cingle le pauvre homme d'un ricanement qui le fait reculer d'un pas encore, tandis que je m'exclame :

« Les églises, à Paris, c'est fait pour donner des rendez-vous! Entends-tu, bonne bête? »

Mais c'est alors que la face de Merlin se montre vraiment lunaire, car elle est devenue

livide à cette accusation portée contre sa nièce chérie.

« Oh! monsieur! Si Monsieur n'était pas Monsieur!... Dire que Miette a des rendez-vous !...»

Sa colère, qui commence à gronder sous le respect, ne diminue en rien la mienne; je reprends plus haut encore :

« Et toi! Si tu t'imagines par ta faiblesse inouïe faire le bonheur de ta nièce!... Enfin, tu ne nieras pas que cet amour lui tient encore au cœur, puisque tu as payé de ta poche l'aiguière chez Boutigny? Alors, à moins que tu ne sois encore — ou déjà — dans l'enfance, tu ne peux ignorer qu'un amoureux ne se laisse pas dépister facilement.... Et cette lettre que tu as dû passer toi-même à Miette ce matin, cette lettre qu'elle gardait précieusement dans son album, peux-tu nier qu'il y était question du rendez-vous d'aujourd'hui ?... Le peux-tu ? L'oses-tu ? »

Sous mon déluge d'apostrophes, Merlin agite les bras comme quelqu'un qui s'enliserait.... Il profite de ce que je respire et me réplique :

« Oh ! moi, monsieur, je ne nie plus rien !

Et, je l'ai dit devant Monsieur, Miette sait que je me lave les mains de tout ! »

Le cynisme de cet aveu qu'il me renouvelle, à pareille heure, me pétrifie ; le bonhomme est ramolli, décidément. Je me croise les bras pour m'empêcher de le secouer par les épaules, et, avec l'accent d'un justicier vibrant de noble colère, je lui demande :

« L'honneur de ta nièce est en cause et tu t'en laves les mains !... »

Le malheureux les agite alors, ses mains ouvertes par-dessus son crâne en sueur, comme pour chasser le spectre de la folie, et clame :

« L'honneur de Miette ! L'honneur de Miette ! »

Puis je le vois se calmer tout d'un coup et, le bras tendu vers la fenêtre, il continue avec une véhémence moins bruyante :

« Mais, la voilà, Miette ! J'entends une voiture à la porte.... Eh bien, que Monsieur s'explique une bonne fois avec elle, que tous ces mystères finissent et que je la ramène là-bas, d'où elle n'aurait jamais dû venir, parce que, pour peu que cela dure, nous serons, bien sûr, à enfermer tous les trois ! »

En attendant, il s'esquive. Et moi, aussi enragé que je pourrai jamais l'être, selon sa prédiction, je me suis précipité à la croisée que j'ouvre au moment précis où Miette elle-même ouvre la porte de la cour. Quoique le jour commence à tomber, j'aperçois fort bien, sous sa toque, sa figure exquise, à demi recueillie, à demi souriante, et son geste, en refermant la porte, est celui d'une personne occupée de pensées toutes sereines.

« Miette ? »

Elle lève les yeux vers mon observatoire ; je la vois tressaillir légèrement, puis, docile, au lieu de se diriger vers le sous-sol, elle monte de sa même allure tranquille — son allure de demoiselle — les quelques marches du perron.

Je fais jaillir la lumière électrique, car, avant même qu'elle me parle, je veux saisir la vérité sur sa physionomie, et j'ouvre la porte du salon devant elle. Je ne sais même si je la referme sur nous deux avant de lui jeter, les dents serrées, la question qui m'étouffe depuis deux minutes :

« D'où venez-vous ? »

Elle a très peur de moi, comme ce matin : ses lèvres tremblent; toutefois, elle me répond avec une certaine fermeté :

« Mais, de Notre-Dame des Victoires.... Est-ce qu'on ne vous l'a pas dit?

— Oui, on me l'a dit, et en même temps on m'a rappelé que les églises sont faites pour la prière.... Seulement, Miette, je gage qu'on prie avec bien plus de ferveur, plus longuement aussi, lorsqu'on prie deux ensemble, pendant le jeu des orgues, à l'ombre d'un pilier?... »

Miette murmure :

« A deux? »

Elle a médité un instant le mot, puis, saisissant ma pensée, elle a jeté, en pâlissant davantage une très courte exclamation, comme un dernier pépiement de fauvette blessée, et elle s'est retournée vers la porte.

Sa main est sur la poignée, mais en même temps ma main est sur la sienne, l'empêchant d'ouvrir. Je me mets à parler, et ma voix n'est qu'un chuchotement rauque :

« Miette, avouez-le du moins : si vous étiez seule à Notre-Dame des Victoires, vous y étiez pour celui que vous aimez?

— Oui,... et qui ne m'aime pas, lui !... »

Elle aussi, elle chuchote, la voix brisée, mais ses beaux yeux gris, sur lesquels flotte une lumière d'azur, sont sur mes yeux mêmes, entrent dans mes yeux à moi.... Que veut-elle dire ! oh ! grand Dieu ! que veut-elle dire ?... Pourquoi me regarde-t-elle ainsi ? Pourquoi, par ce regard, envahit-elle tout en moi, mon être, ma vie, ma colère, ma douleur ?... Qu'est-ce qui me reste de moi ? seulement mon amour, et l'ivresse de mon amour, faite de joie hésitante, de joie craintive, de joie désordonnée !...

« Quelle folie de prier pour un ingrat ! Il fallait prier pour celui qui vous aime,... pour celui qui est ici, à vos pieds.... »

Je parle à genoux, et, ainsi qu'elle a baisé follement ma main ce matin même, je baise sa petite main crispée qui se dérobe tout de suite comme un oiseau farouche.... Mais elle ne s'est pas dérobée, elle, et, toute droite, sa figure ayant dépouillé un moment ses grâces puériles, pour revêtir le charme divin de la modestie virginale, elle a prononcé la phrase de délices :

« J'ai prié pour celui qui est ici !... »



Elle veut sortir maintenant ; je la retiens par un pli de sa robe. Mais je ne commande plus, je parle en suppliant :

« Miette, ayez pitié ! Je vous assure qu'il m'est impossible d'attendre jusqu'à demain pour savoir tout !... »

Et comme si, en la femme, quelle que soit sa jeunesse, c'est l'amour maternel qui s'émeut par-dessus l'autre à la vue de l'homme qui souffre, Miette fait le geste adorable de poser une seconde sa main sur mon front, et son souffle me dit :

« Vous n'attendrez pas jusqu'à demain !... »

Cinq minutes plus tard, Merlin est arrivé, posant avec précaution ses pantoufles sur le tapis, et parlant bas comme dans la chambre d'un malade :

« Miette écrit à Monsieur ; elle prie Monsieur de prendre patience.... »

Que peut m'écrire Miette ?... Une confession de première communiante, j'en mettrais ma main au feu !

C'est bientôt le moment du dîner ; j'entends Merlin qui met le couvert.... Que Miette tarde à m'envoyer sa confession !... Je crains que la

pauvre enfant se tourmente à cause de ses petits mystères ; mais n'ai-je pas obtenu l'essentiel de ses aveux, puisqu'elle m'aime !...

Oh ! je veux que sa confiance ne lui coûte aucun effort, en lui faisant savoir que la mienne est infinie, et que rien de ce qu'elle peut m'écrire là-bas, du fond de sa chambre virginale, ne saurait m'ôter la persuasion qu'elle est la plus pure comme la plus jolie fiancée qu'un homme ait jamais eue.... Je vais ordonner à Merlin d'ajouter à ma table le couvert de Miette et le sien aussi ; nous dînerons tous trois « en famille » !

Le Journal de Miette.

En wagon.

Merlin me ramène aux Angles. Je l'ai voulu. Il accomplit, sans les comprendre, les manœuvres que je lui impose.

« Car enfin, me disait-il, pourquoi partir, puisque ton cousin n'est pas fâché contre toi ?

— Mais c'est précisément parce qu'il n'est pas fâché.... »

Pendant que j'achevais d'écrire ma confession, que je la mettais sous enveloppe avec la

lettre de maître Loriol, — cause de tant de cris et de larmes, — Merlin allait à la recherche d'un brave concierge du voisinage qu'il a l'habitude d'employer pour les travaux « extra » de la maison.

A 7 heures précises, — heure où notre train devait quitter la gare de Lyon, — cet homme monterait là-haut, remettrait ma confession à mon cousin et lui servirait son dîner.

Tout est prêt ; il est 6 heures et demie; Merlin s'est cuirassé de son plus gros pardessus, et il croit se conformer mieux au programme de notre fuite en rabattant d'un coup ferme son chapeau sur ses yeux. Il prend le rouleau des couvertures et mon petit sac à main; nous n'emportons pas autre chose. Je marche devant lui, enveloppée de ma grande pelisse, et, très doucement, très doucement, pour ne pas faire grincer le gravier sous nos pas, nous traversons la cour. J'envoie de la main un baiser vers les raies de lumière que laissent passer les lumières du salon,... et nous voici dans la rue.

A cinquante pas de la porte, un fiacre nous charge, et, dix minutes avant le départ du

rapide, nous sommes installés chacun dans un coin confortable. Le train roule depuis une heure déjà....

Déjà Marc a dû terminer sa lecture.... Oh! non, non, maintenant que je sais qu'il m'aime, comment il m'aime, et comment je l'aime aussi, je n'aurais voulu, pour rien au monde, passer cette nuit sous son toit! Oh! quel bonheur que Marc ne soit pas venu aux Angles ces dernières années, que je n'aie pas commencé à l'aimer autrement que d'une manière enfantine ! Jamais je n'aurais osé prendre *l'Offensive*, et nous serions restés l'un et l'autre si malheureux dans notre éternelle séparation !...

Cependant ai-je la parfaite certitude du succès? Marc, qui est un homme, qui sait depuis longtemps ce que c'est que l'amour, ne va-t-il pas me méconnaître à cause, précisément, de ce que j'ai fait pour lui ?... Ne va-t-il pas se méfier, me croire un goût inné de choses romanesques ?...

Qu'est-ce que je vais penser là! Puisque Marc m'a déclaré son amour et que je lui ai laissé voir le mien, et qu'ainsi le miracle a si

bien commencé de s'accomplir dès mon retour de Notre-Dame des Victoires! Oh! j'avais tant prié! et avec confiance entière! Est-ce que j'aurais pu douter qu'il se faisait là des miracles, en voyant toutes ces murailles incrustées de petites plaques de marbre et enguirlandées par les innombrables festons de cœurs d'or, auxquels bientôt nous en ajouterons un, Marc et moi! Et puis, ces gens, hommes et femmes, prosternés devant l'autel du privilège, ces cierges qui brûlaient autour des lampadaires, comme de petites âmes ardentes, comme la mienne!...

Les Angles.

Samedi, 4 janvier.

Nous sommes arrivés à l'aube. Si Marc a pris le train qui suivait le nôtre, il sera ici tout à l'heure pour le déjeuner. Son couvert est mis; celui de maître Loriol également, car j'ai expédié Merlin en héraut près de mon tuteur pour lui annoncer ma victoire. Je ne veux pas, non, je ne veux pas douter une minute qu'elle soit un fait accompli....

Je viens de passer un instant devant la glace ; ma mine n'est pas trop mauvaise, malgré la nuit du voyage.... Marc ne trouvera pas ici le laideron de mes douze ans....

Je reconsulte l'horaire des chemins de fer ; le train de Marc a du retard, il me semble....

Rosine, non moins impatiente que moi, se dirige en éclaireur à travers la place jusqu'au commencement de la descente.... Je vais chaque minute à la fenêtre....

Rosine secoue son ruban avec sa tête, et son tablier avec sa main.... Rien !... Rien !...

Cette fois, quelque chose !... Rosine éclate de rire et son ruban se livre à des flottements désordonnés....

Oh ! je tremble ! je tremble !...

Je l'ai vu venir comme je l'avais rêvé un jour, après la mort de mon oncle.... Sa tête d'abord a surgi de la rue en pente, ensuite toute sa personne à l'allure élégante, ferme et vive. Il devançait Merlin rayonnant, chargé de sa valise vers laquelle se sont précipités deux petits garçons qui jouaient aux billes, extasiés par cette extraordinaire circonstance d'un voyageur aux Angles ! Et enfin,

le dernier des trois, est apparu un autre homme, au sourire pincé, — oh ! à peine ! — mon tuteur, maître Loriol, dont le branlement de tête signifie, je le devine :

« Oui, oui, tout finit bien ! Mais, par exemple, c'est contre la sagesse des nations ! »

Marc ne perd pas le temps de se faire une attitude, lui ! En quelques enjambées, il a traversé la place, il passe la porte de la maison en même temps que Rosine.

« Miette ? Miette ? »

La voix de maître chéri !... Je ne peux, non, je ne peux pas lui obéir ! Tremblante de la tête aux pieds, je reste accoudée sur le bureau de mon oncle. Mais il m'a devinée là : le voici dans la pièce....

« Miette ? »

J'entends son souffle ; ses bras me saisissent, me serrent sur sa poitrine,... ses lèvres s'approchent de ma figure que je veux lui dérober.... Alors lui, en riant, il ramasse mes deux mains dans les siennes... et... oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! j'avais pris *l'Offensive*, j'avais gagné la bataille, et c'est lui, le conquérant, lui qui sonne le clairon de la victoire !...

6687-05. — CORBEIL. Imprimerie ÉD. CRÉTÉ.